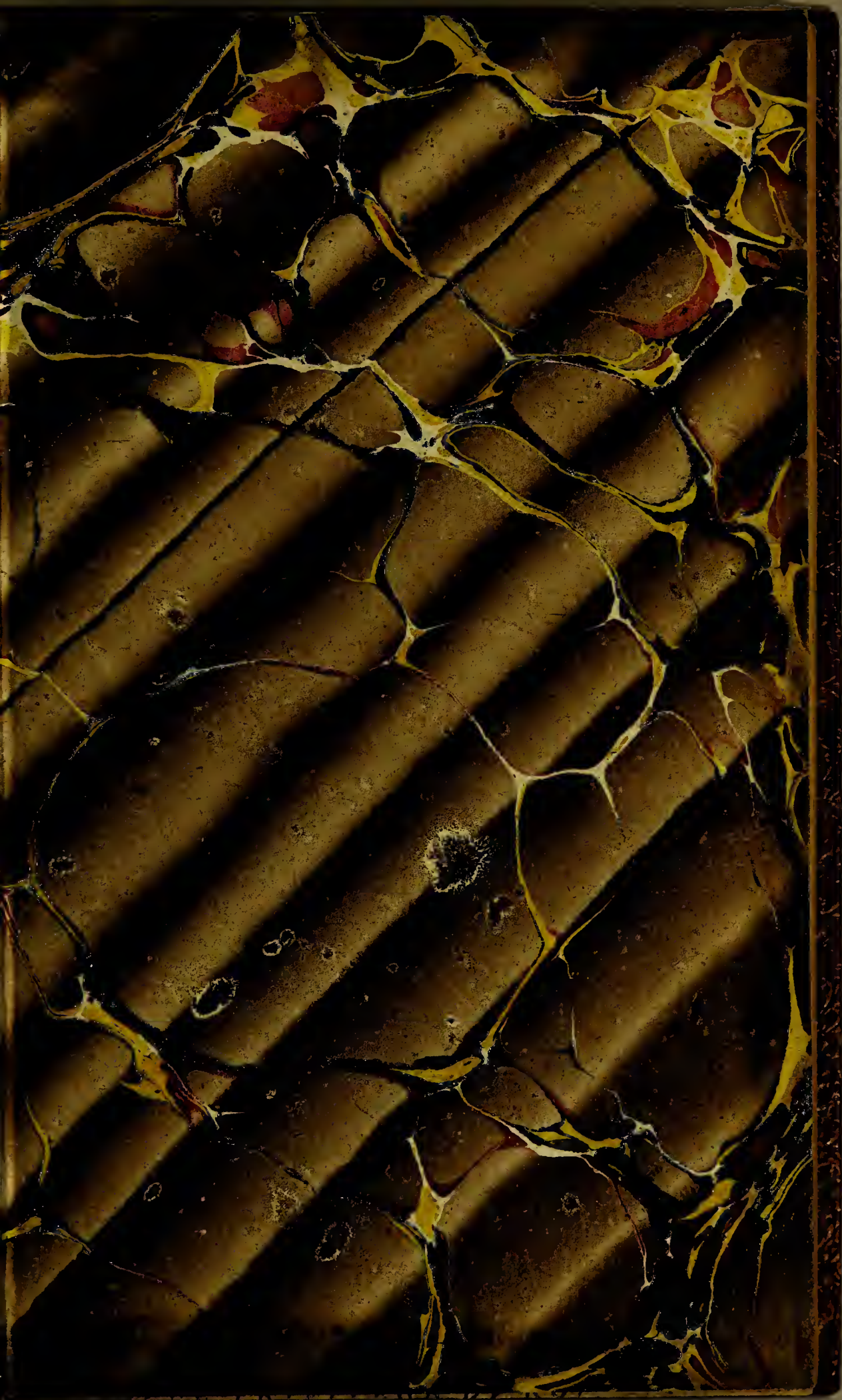


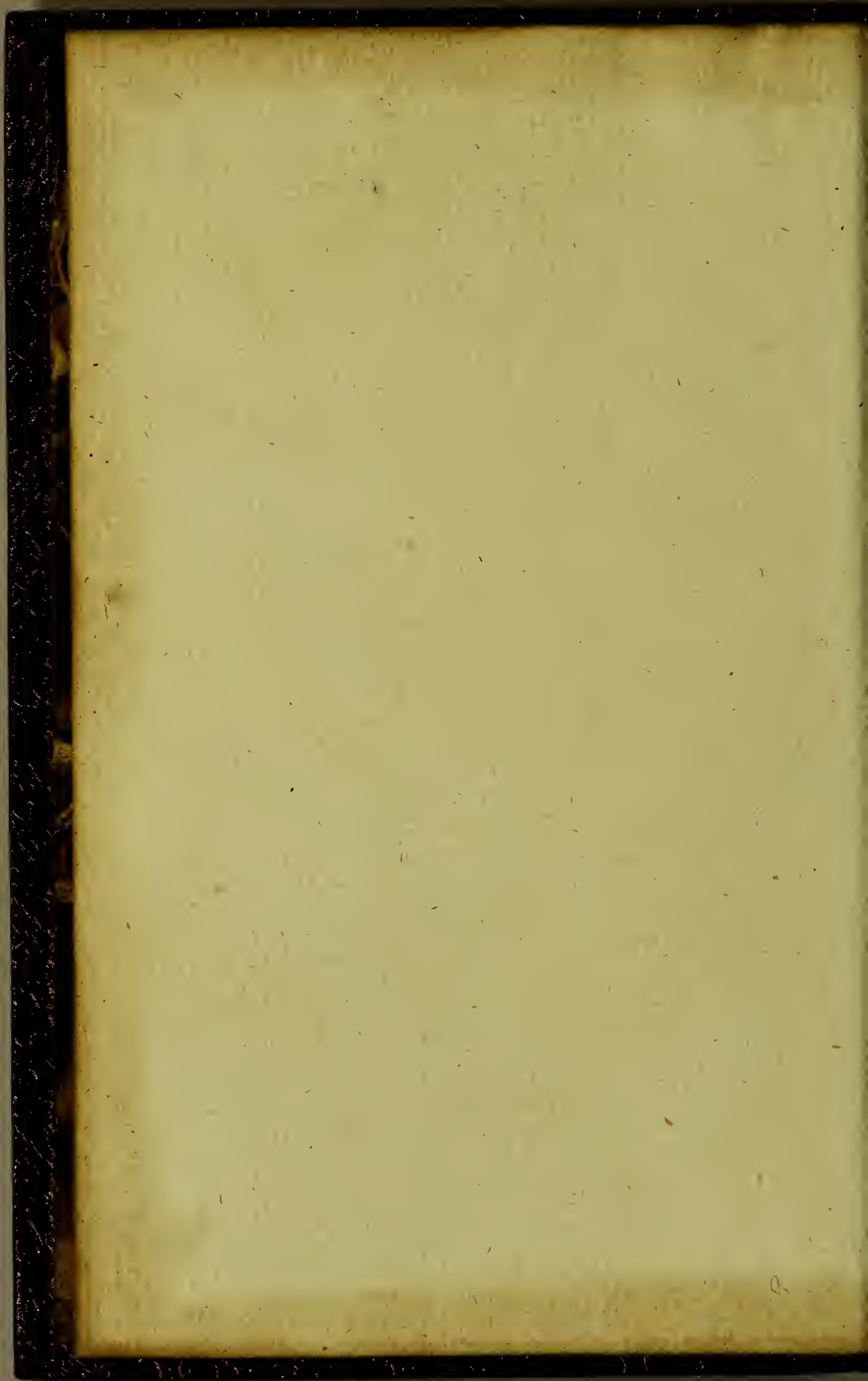


LT



John Carter Brown.





My other copy has an additional
leaf, containing the "Privilege"
on one side & the "Transcription"
on the other.

Privileges after Feb 11. on trial
counting in the number 80

2d issue

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE'

DE PLUS REMARQVABLE

és Missions des Peres de la

Compagnie de Iesvs,

EN LA

NOVVELLE FRANCE,

ES ANNEES 1645. & 1646.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince
de France.

*Par le Superieur des Missions de la mesme
Compagnie.*

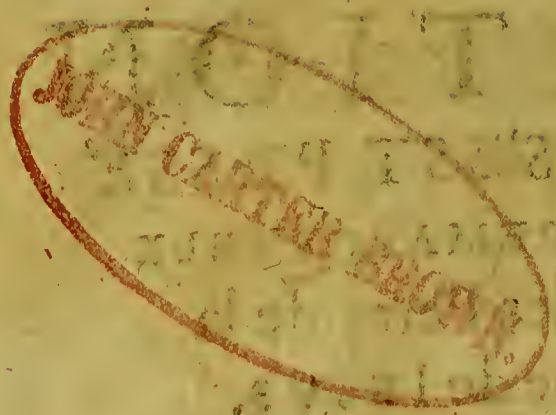


A PARIS,

| | | |
|--------|-------------------------------|--|
| Chez { | { SEBASTIEN CRAMOISY, | { rue S. Iacques, aux Ci- cognes, |
| | { Imprimeur ordinaire du Roy, | |
| | { & de la Reyne Regente, | |
| | ET | |
| | { GABRIEL CRAMOISY. | |

M. DC. XLVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY



RECEIVED
JULY 1864
OFFICE OF THE
SOLICITOR GENERAL
WASHINGTON

TO THE
HONORABLE
SOLICITOR GENERAL

WASHINGTON

DEAR SIR

I have the honor to acknowledge the receipt of your letter of the 10th inst.

and in reply to inform you that the same has been forwarded to the proper authorities for their consideration.

I am, Sir, very respectfully,
Your obedient servant,
J. D. [illegible]



TABLE DES CHAPITRES
CONTENVS EN CE
Liure.

Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, sur le grand fleuve S. Laurens, en l'année 1646. page 1

CHAP. I. De ce qui s'est passé entre les François, les Hurons & les Algonquins, pour la conclusion de la paix avec les Iroquois. fol. 7

II. De la venue de sept Ambassadeurs Iroquois vers les François, & de leur negociation. 18

III. De l'heureuse mort du Pere Anne de Noüe, & du P. Enemond Masse. 27

IV. De la Mission des Martyrs commencée au pays des Iroquois. 47

V. De la residence de S. Ioseph à Sil-lery. 60

VI. De la residence de la Conception aux trois Rivieres. 81

VII. De la Mission de sainte Croix à Tadoussac. 102

VIII. De l'habitation de Ville-Marie, en l'Isle de Montreal. 118

Table des Chapitres.

- IX. De quelques bonnes actions, & de quelques bons sentimens des Sauvages Chrestiens. 146
- X. De quelques particularitez du pays, & autres choses qui n'ont pu estre rapportées sous les Chapitres precedens. 166

Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable en la Mission des Peres de la Compagnie de **IESVS** aux Hurons pays de la Nouvelle France, depuis le mois de May de l'année 1645. iusques au mois de May de l'année 1646. page L

CHAP. I. De l'estat du pays. fol. 5

II. De l'estat du Christianisme. II

III. Actions remarquables du zele de quelques Chrestiens. 15

IV. Esprenue de la constance & du courage de cette Eglise parmy les oppositions des Infideles. 37

V. Bons sentimens de quelques Chrestiens. 54

VI. Prouidence de Dieu sur quelques particuliers. 85

VII. De la Mission du Sainct-Esprit. 102

VIII. De ce qui s'est passé à Miskou. 116

Fin de la Table des Chapitres.



RELATION
DE CE QUI S'EST
PASSE' EN LA NOUVELLE
FRANCE SUR LE GRAND
Fleuve de S. Laurens, en l'année
mil six cens quarante-six.

AV R. P. ESTIENNE CHARLET
*Provincial de la Compagnie de IESVS,
en la Prouince de France.*



MON R. PERE,

Me trouuant obligé de rendre d'ores-
nauant vn compte plus particulier à Vo-
stre Reuer. des choses qui se passent és
Missions d'icy bas, ie luy diray qu'après
auoir conferé ce que i'y ay veu depuis vn
an, avec ce que i'ay remarqué là haut, aux

A

2 *Relation de la Nouvelle France,*
Missions Huronnes dans l'espace de plusieurs années, ie ne puis que ie ne me confirme en la creance que *digitus Dei est hic*, que c'est l'ouvrage d'une prouidence toute particuliere, & d'une bonté veritablement infinie.

I'aurois bien de la peine d'expliquer les raisons qui causent en moy ce sentiment: il y a des secrets cachez aussi bien dans les ouvrages de la prouidence, que dans les merueilles de la nature, on les cōnoist moins qu'on ne les admire. Peut-estre que la face du pays, qui me parut toute affreuse dans la guerre, quand ie le vis pour la premiere fois, s'estant changée & deuenüe toute belle dans la douceur de la paix, forme en moy cette pensée & me donne ce sentiment: mais cet ouvrage, quoy qu'excellent, surpassant toutes nos esperances, ne seroit pas suffisant de me donner tant de satisfaction, s'il n'estoit accompagné de sa fin principale, l'establissement & l'aduancement du Royaume de Dieu.

En suite donc les Sauvages des autres nations attirez par l'odeur des premiers Chrestiens de la reduction de S. Ioseph à Sillery, abordent de toutes parts,

en l'année 1646.

3

pour se faire instruire, & pendant que les vns cherchent la Foy, les autres croissent & s'augmentent dans la charité: en vn mot ceux qui fuyoient IESVS-CHRIST, & qui le regardoient comme la cause de leur mort en la terre, le viennent maintenant chercher en leurs maladies, comme la source de leur vie dans le Ciel, & ceux qui l'ont trouué, sont dans des ressentimens & des reconnoissances toutes particulieres du bon-heur qu'ils ont rencontré.

Or ayant veu les mesmes benedictions sur les nations plus hautes & plus éloignées, c'est ce qui me fait penser que le temps enfin est venu de la conuersion de ce nouveau monde, que l'Esprit de Dieu veut conduire ces pauvres peuples à la fin pour laquelle il les a creés, & qu'apres vne nuit de tant de siecles, la lumiere a paru sur ces contrées, la Foy y est dans son Aurore, elle aura son ascendant, & ceux qui viendront apres nous, la verront en son Midy.

Plusieurs choses à ce que ie puis reconnoistre de plus prés, ont contribué à ce bon-heur. Le bon estat dans lequel Messieurs de la Compagnie de la nouvelle

4 *Relation de la Nouvelle France,*

France, ont mis le pays & la Colonie; le secours & l'assistance qu'ont donné Messieurs de Montreal; la pieté & le bon exemple des habitans, & particulièrement le courage, le zele & la charité des deux familles Religieuses de l'Hospital & des Ursulines, qui apres avoir surpassé le commun de leur condition, en passant la mer, semblent tous les iours se surmonter elles-mesmes dans tous les exercices de charité envers Dieu & le prochain, qu'on peut attendre d'elles.

J'ay quelquefois pris plaisir de comparer la charité des vnes à assister iour & nuit de pauvres Barbares tous chancreux & mourans, mettans en cela tout leur plaisir & contentement; & le zele des autres à apprendre les langues & ramasser de tous costez en leur Seminaire des filles & des femmes Sauvages, pour leur exposer & debiter les marchandises du Ciel: mais j'aduotie que ie n'en ay pû conclure autre chose, sinon que ces spectacles estoient dignes d'attirer les yeux du Paradis sur ce pauvre pays, & de le luy rendre favorable. Dieu benisse à iamais les personnes qui fauorisent & qui soustiennent de si saintes entreprises.

en l'année 1646.

5

Monsieur le Cheualier de Montmagny nostre Gouverneur a aussi esté l'un des principaux instrumens, dont la Diuine Prouidence s'est serue, pour mettre les affaires dans le point & dans le iour qu'elles paroissent: le travail de dix ans n'a point ébranlé sa constance, ny diminué ses soins pour tout ce qui regarde l'auancement de la Religion, & du bien public.

Ie ne parle point de la premiere & principale roüe qui fait mouuoir ce nouveau monde, aussi bien que l'ancien, ny des autres roües qui luy sont coniointes, & qui luy donnant & receuant d'elle vn saint mouuemēt, l'impriment sur ce grand ouurage: il n'y a que Dieu qui puisse estre le prix & la recompense de ces belles & grandes ames, qui seront bien aises d'apprendre que nous auons cette année augmenté nos petites Eglises de trois cens Neophytes nouvellement baptizez.

Au reste, mon R. Pere, voicy la Relation des choses principales qui se sont passées depuis vn an: elle y verra la mort de deux des plus anciens ouuriers qu'ait eu nostre Compagnie en ces contrées, c'est le Pere Anne de Noüe, & le Pere Enemond Masse: ie ne voy icy personne

6 *Relation de la Nouvelle France,*
de ceux qui les ont connus qui ne die de
bon cœur, *viuat & moriatur anima mea*
vitâ & morte iustorum istorum. Or jaçoit
que leur mort doiue donner plus d'enuie
que de compassion, ie ne laisse pas de les
recommander aux suffrages & aux sain-
ctes prieres de vostre Reuer. & de toute la
Prouince, cōme aussi toutes nos Missions.

L'arriuée des trois Peres qu'il luy a pleu
nous enuoyer de renfort, nous a bien con-
solé; mais ce nombre estant desia au des-
sous de celuy que i'auois demandé pour
les Missions Huronnes, elle peut voir le
besoin que nous en auons d'autres, & le
verra encore dauantage dans la Relation,
y rencontrant les nouuelles Missiōs dont
Dieu nous a donné les ouuertures: c'est
ce que nous esperons de sa charité, & du
zele de nos Peres pour ces petites Eglises
naissantes, que ie ne puis assez recomman-
der aux saints Sacrifices & aux saintes
prieres de tous en general, & de chacun
en particulier.

De Vostre Reuerence,

De Quebec ce
28. Octobre 1646.

Tres-humble & très-obeis-
sant seruiteur, selon Dieu,
HIEROSME LALEMANT.

*De ce qui s'est passé entre les François,
les Hurons & les Algonquins,
pour la conclusion de la paix
avec les Iroquois.*

CHAPITRE I.

IL est à propos de faire quelques remarques à l'entrée de ce Chapitre, pour auoir vne idée plus nette & vne connoissance plus particuliere des affaires qu'on a traitées avec ces peuples.

Je dy donc en premier lieu, que sous le nom d'Iroquois nous auons iusques à maintenant compris plusieurs Nations confederées, toutes ennemies des Sauvages qui nous sont Alliez: ces Nations ont leurs noms particuliers, les Annierronnons, les Onontcheronnons, les Onontagueronnons, les Sonontgaëronons, & autres. Nous n'auons encor proprement la paix qu'avec les Annierronnons, qui sont les plus voisins de nos habitations, & ceux qui nous donnoient plus de peine, d'oresnauant nous les distinguerons par

8 *Relation de la Nouvelle France,*
leurs noms propres & particuliers, afin
d'éviter la confusion.

En second lieu, outre ces Iroquois il y a d'autres Nations plus au Nord qui semblent vouloir entrer en guerre avec nos Sauvages, comme les Sokoquiois que nos Sauvages appellent Affok&ekik, les Mahingãs, ou Mahinganak, avec lesquels les Algonquins ont eu autrefois de grandes alliances; mais les Iroquois Annierrônons les ayans domtez, ils se sont iettez de leur party: il y en a d'autres, comme les Abnaquiois, qui nous sont amis.

Je remarqueray en troisiéme lieu, que l'an passé au depart de la flotte, comme nous goustions la douceur de la paix commencée, on nous vint apporter la nouvelle que trois Sauvages de la bourgade de S. Ioseph ou de Sillery, auoient esté tuez, & quelques autres fort blesez: ce bruit détrempe nostre ioye d'absynthe sur le doute que les Annierrônons n'eussent agy de mauuaise foy avec nous. Enfin apres toutes les perquisitions possibles, nous trouuâmes que l'un des plus feruens Chrestiens de Sillery ou de saint Ioseph, auoit esté traitreusement massacré, avec deux ieunes garçons baptizez,

en l'année 1646.

9

que le fils de François Xavier Nenaskamat, l'une des deux premières colonnes de la réduction des Sauvages, avoit esté blessé à mort : en effet il est venu rendre l'ame tres-sainctement entre nos bras, apres avoir receu en l'Hospital de Kebec tous les charitables traitemens dont vn pauvre malade peut estre assisté. Sa femme dans cette trahison fut laissée pour morte, on luy enleva vne partie de la peau & des cheueux de la teste, mais Notre Seigneur luy a rendu la santé. Ce nous fut vne consolation que ces deux derniers n'expirerent pas sur la place : car ils nous asseurerent que le langage des meurtriers estoit entierement different du langage des Iroquois : cela arresta les haches des Algonquins, qui n'auroient point manqué d'assommer quelques Annieronnons qui se trouvoient pour lors parmy eux & parmy nous : enfin on a decouvert que cet assassinat avoit esté commis par les Sokoquiois, deux desquels s'estans rencontrés quelques années auparavant dans les confins des Iroquois, avoient esté tuez par quelques soldats montagnars, & vn autre avoit esté fort mal traité des Algonquins, mais racheté

10 *Relation de la Nouvelle France,*
& renuoyé de son païs par Monsieur nostre Gouverneur.

Le Diable preuoyant que la paix troubleroit son royaume, s'estoit efforcé de la rompre: mais l'Ange de l'Eglise de Dieu l'a tenu à la cadene, il a fait conclure avec benédiction ce qu'on a souhaité depuis tant d'années, avec vne confidente humilité & vne patience Chrestienne.

Les Iroquois Annierronnons ont chassé avec toute liberté dans les confins des Algonquins, & ceux-cy les ont veu & receu de bon œil, les ont amenez en nos habitations: il n'y a lieu en tous ces quartiers où on n'ait veu de temps en temps quelques Annierronnons. Ceux qui sçauent l'antipathie de ces peuples, & les épouuentables inclinations qu'ils ont à la vengeance, pensent voir autant de miracles qu'ils voyent de bonne intelligence entre vn Algonquin & vn Iroquois.

On escriuit l'an passé comme les Ambassadeurs Annierronnons ayans negocié avec les François sur la paix vniuerselle, s'estoient retirez en leur païs pour reporter la parole & la voix d'Onontio, c'est à dire les pensées de Monsieur nostre Gouverneur. Le François qui auoit esté long-

temps captif en leur país, les accompaignoit, avec ordre de se trouver en toutes leurs assemblées : voicy ce qu'il en a remarqué.

Ayant quitté les François, ils furent dix-huict iours en chemin, & trois iours apres leur arriuée dans le país, les principaux s'estant assemblez de diuers endroits, se comporterent en cette sorte.

Auant que ces Ambassadeurs parlaissent, on leur fit vn present pour adoucir le conduit de leur voix, afin que les paroles d'Onontio qu'ils auoient receu par leurs oreilles, sortissent sàs peine & sans rudesse de leur bouche. Ce present fait, le François qui a connoissance de leur langue, & ces Ambassadeurs déployerēt les presens dōt ils estoient chargez, & en suite haranguerent avec la satisfaction de tout le monde, leurs discours finis, les Capitaines firent aussi d'autres presens pour estre apportez à Onontio & à ses confederez.

Le premier seruit comme d'un bain, dans lequel ces Ambassadeurs recruss du chemin se pouuoient delasser; ou comme d'un onguent qui gueriroit les bleffeurs que les pierres, les ronces & les halliers qu'on rencontre en vn si long voyage, au-

12 *Relation de la Nouvelle France,*
roient pû faire à leurs pieds.

Le second publioit que leur hache d'armes suspenduë en l'air sans ramener son coup iusques à la response des Hurons & des Algonquins suiuant le desir d'Onontio, auoit perdu son vsage, qu'on l'auoit iettée si loin qu'homme du monde ne la pourroit iamais retrouver, c'est à dire que les Hurons & les Algonquins estans entrez dans la paix, les Annierronnons n'auoient plus d'armes que pour la chasse.

Le troisième tesmoignoit la douleur que receuoient les Annierronnons de leur miserable fille onniegte, laquelle méprisoit la voix de sa mere & le conseil de son pere, qu'elle estoit si insolente d'auoir encor enuoyé de ses enfans vers Montreal, pour surprendre ceux qui se trouueroient en cette contrée. Onniegte est vne bourgade dont la plus grande partie des hommes ayant esté deconfis en guerre par les hauts Algonquins, elle fut contrainte d'appeller des Annierronnons pour se repeupler; de là vient que les Annierronnons l'appellent leur fille. Monsieur le Gouverneur l'ayant inuitée comme son enfant à entrer dans vne paix generale par l'entremise des Annierron-

nons, disent qu'elle est rebelle à son pere & à sa mere. Le temps amenera tout, & Dieu donnera des fruiets en sa saison.

Le quatrième fut vn tesmoignage public de la reconnoissance de toutes les bourgades des Annieronnons, de ce qu'Onontio auoit aplany la terre & reünny les cœurs.

Le cinquième estoit vne action de graces au mesme Onontio, qu'ils reconnoissoient comme le pere commun de toutes ces Nations, luy donnant mille loüanges de ce qu'il auoit rendu l'esprit aux Algonquins; ce que nul autre n'auoit pû faire deuant luy.

Le sixième estoit vne requeste qu'ils luy presentent à ce qu'il fit allumer des feux dans toutes les habitations de son gouuernement, afin que toutes les Nations s'y venans chauffer en assurance, puissent escouter sa voix & jouir de son amitié; & en cas qu'il arriue quelque different, qu'il soit l'arbitre des Iroquois, des Hurons & des Algonquins.

Ces presens faits, on ne parla plus que de festins, que de danses, & que de resjouïssances publiques: on employa dix iours en ces bals & en ces festes, & puis

14 *Relation de la Nouvelle France,*
on renuoya le François avec sept Ambassadeurs pour porter ces presens, & pour se resioüir avec les François & avec leurs allies sur la paix conclüe.

Ces Ambassadeurs estans venus par terre iusques au lac où il se faut embarquer, ne trouuerent point leurs canots ou leurs bateaux d'écorces, quelque mécontent ou quelque larron les auoit brisez ou enleuez, si bien qu'ils furent contraints de retourner sur leurs pas, pour pouruoir à leur voyage: ce retour fut vn coup du Ciel, qui nous voulut donner des preuues de la sincerité des Iroquois Annierronnons; car à mesme temps que le François entra dans leur principale bourgade, arriuerent quelques Ambassadeurs Sokoquiois deleguez de leur nation pour faire rompre la paix entre les Annierronnons & les Algonquins: l'audience leur estant donnée celuy qui portoit la parole harangua en ces termes: Il y a long-temps que ie vous ay entendu dire que les Algonquins estoient vos ennemis irreconciliables, & que vous les haïssez au de là du tombeau, en sorte que si vous les pouuiez rencontrer en l'autre vie que vostre guerre seroit eternelle, comme nous som-

mes vos alliez, nous entrons dans vos passions & dans vos interests : voila les testes de quelques-vns que nous auons massacrez, & vn lien que nous vous presentons pour en garoter avec nous autant qu'il nous sera possible. Là dessus ils presentent les cheuelures des Chrestiens de S. Ioseph tuez l'Automne derniere, comme i'ay dit au commencement de ce Chapitre, & vn grand collier de porcelaine qui deuroit seruir de fers pour les mettre à la cadene.

Les Iroquois respondirent avec indignation : Nous nous estonnons de vostre hardiesse, ou plustost de vostre temerité, vous nous iettez la honte sur le visage, vous nous faites passer pour des fourbes. Onontio avec lequel nous auons traité la paix n'est point vn enfant, si nous vous regardions de bon œil, il auroit sujet de dire, les Annierronnons n'ont pas tué mes alliez, mais bien leurs haches, ie pensois agir avec de vrays hommes, & i'ay traité avec des trompeurs & avec des fourbes.

Ce n'est pas tout, les Algonquins apprenans que les testes de leurs freres sont en nos cabanes couperont celles de nos

16 *Relation de la Nouvelle France,*
compatriotes qui sont en leur païs, voila
les desordres de vostre temerité, retirez
vous, cachez ces testes, emportez ces
liens, comme nous n'auons qu'un cœur,
nous ne voulons qu'une langue.

S'il y a de la tromperie dans cette action,
elle est plus que tres-raffinée, & il sem-
ble que la raison conuie ces peuples à
embrasser la paix, Dieu leur a donné un
sentiment que le demon de la guerre qui
les auoit toujours fauorisez, les alloit quit-
ter, la resolution de quelques Algon-
quins & Hurons qui ayās sur la fin gene-
reusement combattu auoient pris quel-
ques-uns d'eux captifs, soustenoit cete
pensée. En second lieu, comme ils sont
chasseurs & que la pluspart des animaux
sont sur les marches des Algonquins, ils
ont une passion d'en tirer à leur aise &
sans crainte: en effet ils ne s'y sont pas
épargnez: car on dit qu'ils ont tué plus
de deux mille cerfs cét hyuer.

Troisièmement, le prisonnier Annier-
ronnon que les Hurons auoient pris pro-
che de Richelieu, & qu'ils auoient em-
mené en leur païs, estant de retour en sa
patrie, a parlé hautement des François;
il a fait entendre à ses compatriotes que si

Onontio

Onontio preste la main aux Hurons, le mal-heur tombera sur leurs testes.

Après tout, le grand Dieu des armées est le seul & vniue auheur de cette paix, ie le prie qu'il en soit le conseruateur: nos raisonnemens estoiet trop cours dans vne si grande barbarie, la fureur estoit trop allumée pour estre assoupie ou esteinte par vne conduite humaine, & nous confessons ingenuement que si celuy qui a fait la paix, ne la conserue, nous n'auons pas assez d'industrie pour retenir l'inconstance de ces Barbares dans la fermeté.

IESVS-CHRIST veut sauuer quelques-vns de ces peuples, & enuoye desia ses precurseurs ou ses auant-couriers, les maladies pestilentiellles, les afflictions, & la mort mesme: ce sont des fleaux qui humilient les ames, & qui les font recourir à celuy qui a la force en main: les Iroquois nous croiront bien-tost, & que les Magiciens causent ces mal-heurs, mais ce seroit vne folie de chercher vn autre chemin, que celuy de la Croix pour faire connoistre les grandeurs du Crucifié.

De la venue de sept Ambassadeurs Iroquois vers les François, & de leur negociation.

CHAPITRE II.

Le 22. de Feurier de cette année presente 1646. sept Iroquois Annierronnons & deux Hurons, accompagnez du François dont j'ay fait mention cy-dessus, parurent à Montreal, apres auoir resioüy cette habitation, ils descendent aux trois Riuieres. De là on enuoye donner aduis à Monsieur nostre Gouverneur de leur venue: or comme ce chemin s'estoit fait sur les neiges, & que le froid faisoit encor rouler les glaces sur nostre grand fleuve, les Annierronnons s'en allerent à la chasse qui deçà qui delà, en attendant le mois de May, que Monsieur le Gouverneur monta en cette habitation.

Le septième de ce mois il leur donna audience: voicy ce qui se passa dans cette assemblée.

Le plus considerable eleuant sa voix, en-

tonnavne chanſon d'actiō de graces: Nous eſtiōs morts, diſoit-il, & nous voila viuans, nous apportions nos teſtes pour eſtre ſacrifiées aux ombres des Algonquins ou des montagnais qui ont eſté maſſacrez l'Automne dernier, nous doutans bien qu'on nous feroit coupables de cet aſſassinat; mais Onontio arreſtant la cholere des Algonquins, a dōné iour à noſtre innocence. Là deſſus ils tirent vn preſent, le iettent aux pieds des parens & des alliez des deſfuncts, diſant que c'eſtoit pour nettoyer la place toute ſanglante d'un meurtre commis par trahiſon, proteſtans qu'ils n'en auoient eu aucune connoiſſance qu'apres le coup donné, que tous les Capitaines du pays auoient condamné cet attentat.

C'eſt la couſtume des peuples de ces contrées, quand quelque perſonne de conſideration parmy eux, eſt morte, d'eſſuyer les larmes de leurs parens par quelque preſent. Ce Capitaine ayant appris à ſon arriuée la mort autant glorieuſe que funeſte du Pere Anne de Noüe de noſtre Compagnie, voulut garder la loy de ſon pays: il éleue les yeux au Ciel, comme ſe plaignant de ſa rigueur, puis ſe tournant

vers les robes noires, ietta des brasselets de Porcelaine : voila , dit-il , pour rechauffer la place où le froid a fait mourir ce bon Pere : mettez ce petit present en vostre sein pour vous diuertir des pensées qui vous pourroient attrister.

Ils firent en suite les presens qu'on leur auoit confiez dans leur pays, desquels i'ay fait mention au Chapitre precedent, tesmoignant leur ioye de se voir vnis & alliez des François, des Hurons & des Algonquins, qui sont les trois plus considerables Nations avec lesquelles ils ont traité la paix, toutes les autres estant comprises sous ces trois chefs. Ils firent quelques autres presens aux Hurons, pour leur donner aduis de se tenir sur leurs gardes, dans les chemins, iusques à ce que les hauts Iroquois, les Onontageronons, les Sonontageronons, & quelques autres eussent les oreilles percées, c'est à dire ouuertes à la douceur de la paix.

Bref ils offrirent vne brasse de Porcelaine pour allumer vn feu de cōseil aux trois Riuieres, & vn grand collier de trois mille grains pour seruir de bois ou d'aliment à ce feu. Les Sauvages ne font quasi aucune assemblée que le calumet avec le pe-

tun en la bouche, & comme le feu est necessaire pour prendre le tabac, ils en allument quasi tousiours en toutes leurs assemblées, si bien que c'est vne mesme chose chez eux allumer vn feu de conseil ou tenir vne place propre pour s'assembler, ou vne maison pour s'entreuisiter, comme font les parens & les amis.

Deux iours apres cette assemblée Monsieur nostre Gouverneur s'accommodant fort prudemment aux façons de faire de ces peuples, fit venir ces deputez : il agist avec eux selon leurs coustumes, les Hurons qui estoient là & les Algonquins, ne manquerent pas de s'y trouuer.

Le François qui entend la langue Iroquoise, offrit vn present de la part d'Onontio, pour gratuler les Iroquois Annieronnons, & pour marque de l'estime qu'il faisoit de leur nation, d'auoir tenu sa parole.

Il en fit vn autre pour tesmoigner le contentement qu'il receuoit, voyant la terre aplanie & la hache leuée & éloignée des testes des Hurons & des Algonquins : car pour les François leur paix fut faite dès la premiere entreueüe.

En troisiéme lieu, on offrit vn collier de

22 *Relation de la Nouvelle France,*
mille grains de Porcelaine, pour asscuer
qu'on tiendrait allumé ce feu de conseil
qu'ils auoient demandé aux trois Riui-
res, & que le bois n'y manqueroit pas, c'est
à dire qu'ils seroient tousiours les bien-
venus, & qu'on presteroit l'oreille aux
Capitaines qui viendroient pour traiter
d'affaires.

On fit vn quatriéme present, pour don-
ner à entendre qu'Onontio desiroit voir
le petit François qui seul estoit resté pri-
sonnier en leur pais.

Et vn cinquiéme, pour faire reuenir sa
fille nommée Therese, afin qu'elle prepa-
rast du bled d'Inde à leur façon, pour les
festiner, quand ils nous voudroient visiter.

Il a esté souuent parlé dans les Relations
de cette fille : c'est vne Huronne, laquelle
ayant esté instruite au Seminaire des Vr-
sulines, fut prise avec ses parens par les Iro-
quois, lors qu'ils la remenoient en son
pays. Les Meres Ursulines ne pouuant sup-
porter que cette pauvre petite creature
demeurast dans cette captiuité éloignée
de tous les secours qui luy pouuoient ou-
vrir les portes du salut, n'ont rien épar-
gné, & ont remué Ciel & terre pour luy
procurer sa liberté.

Monsieur nostre Gouverneur approuvant ce grand zele & cette grande charité, n'a perdu aucune occasion de la tirer de cet esclavage, & d'y contribuer de tout son pouuoir.

Tesouëhat, appelé des Hurons & des Iroquois Ondesson, & des François le Borgne de l'Isle, voyant que nostre Interprete ne parloit plus, entonna vne chanson assez lugubre, puis leuant ses yeux au Ciel pria le Soleil d'estre le spectateur & de seruir de tesmoin de tout ce qui se passoit dans cette action, & de decouurir avec sa lumiere, la sincerité de son cœur & de ses intentions. Il entonne derechef vne autre chanson, & puis eleuât sa voix il harangue au nom de tous les Algonquins, dont il portoit la parole. La premiere fut vne protestation que la rupture de la paix ne prouiendroit point de son costé, & pour tesmoignage de cette verité, il presente deux robes de peaux d'Elan, adioustant qu'il auoit quelque deffiance des Annieronnōs qu'il vouloit bānir par ce present.

Le second present fut aussi de deux robes, sur lesquelles se deuoient reposer ces Ambassadeurs, pour se delasser du trauail de leur chemin.

24 *Relation de la Nouvelle France,*

Le troisiéme portoit vne humble priere à Onontio à ce qu'il ne marchast point tout seul en assurance dans les chemins qu'il auoit applanis & frayez; mais que ce bon-heur fut aussi commun aux Algonquins & aux Hurons : en vn mot cet homme deffiant & soupçonneux au possible, auoit peur que les François ne fissent leur paix en particulier, sans se mettre en peine des Sauvages leurs alliez.

Le quatriéme présent asseuroit que les Algonquins auoient aussi posé les armes & ietté leurs haches en vne terre inconnüe à tous les hommes.

Le cinquiéme demandoit qu'on ne donnast point de fausses alarmes, que la chasse fut libre par tout, que les bornes & les limites de toutes ces grandes contrées fussent leuées, & qu'un chacun se trouuast par tout, dans son pais.

Le sixiéme asseuroit les Annierronnons qu'ils pouuoient librement se venir chauffer au feu qu'Onontio leur auoit allumé, aux trois Riuieres, que les Algonquins & les Iroquois y petunneroient avec plaisir, & que leurs pipes ou leurs calumets ne bruleroient point, c'est à dire que la peur n'y feroit trembler personne. Tous ces

presens estoient composez chacun de deux robes d'Elan, bien peintes & bien passementées à leur mode.

Le dernier comprenoit douze de ces belles robes, quatre pour chacune des trois bourgades des Annierronnons, suppliant ces peuples de donner la liberté aux enfans des Algonquins, ou mesme aux grandes personnes qui seroient encor en leur pais, avec assurance qu'on n'épargneroit point la graisse aux estomacs de ceux qui les rameneroient, & qu'ils trouueroient des onguents pour oindre leur teste: en vn mot il vouloit dire qu'on leur feroit bonne chere, & que leur peine seroit amplement recompensée.

Ces presens acceptez, Kigtacton principal Ambassadeur des Annierronnons, apostrophant les Hurons, leur fit vn present d'action de graces de ce qu'ils n'auoient fait aucun mal aux prisonniers Annierronnons qu'ils auoient pris l'an passé: il leur dist comme par parenthese, qu'ils eussent bien fait de distribuer ces prisonniers aux autres nations Iroquoises leurs alliées, qu'ils les auroient obligées par cette defference d'entrer dās vne paix vniuerselle, qu'avec le temps on pourroit

26 *Relation de la Nouvelle France,*
obtenir ce bon-heur , mais qu'ils se de-
uoient encor deffier d'eux sur leurs che-
mins.

Il leur fit vn second present , pour les
inuitier à dresser vn festin aux Anniens on-
nons qui les iroient visiter en leur pays
comme leurs vrays amis , & que s'ils tar-
doient quelque temps, qu'ils mangeassent
ce qu'ils auroient preparé , à condition de
remettre incontinent le pot au feu de
peur d'estre surpris , puisque l'on se dispo-
soit à ce voyage.

Le treizième du mesme mois de May
Monsieur nostre Gouverneur traita ces
Deputez en la cabane d'un Capitaine Al-
gonquin ; on leur porta deux paroles par
deux presens , la premiere n'estoit qu'un
remerciement de ce qu'ils n'auoient pas
voulu accepter les testes ou les cheueleu-
res de ses alliez par les Sokoquois.

La seconde leur signifioit qu'il auoit re-
solu d'enuoyer deux François en leur pais,
& qu'ils pouuoient partir dans trois iours.
Ce qui fit resoudre les Algonquins de
leur donner deux de leur nation pour
estre de la partie.

La conclusion de ces assemblées se fai-
soit tousiours avec des resioüissances pu-

bliques, mais ceux qui pénétroient plus avant que l'écorce, admiroient la conduite de Dieu, & luy donnoient mille bénédictions de ses bontez : car il faut avouer qu'à luy seul appartient de donner le poids aux vents, de changer le poison en médecine, la maladie en la santé, la mort en la vie, & la fureur de la guerre en la douceur de la paix. Sa bonté vueille accorder cette bénédiction à nostre France.

De l'heureuse mort du Pere Anne de Noüe, & du Pere Enemond Masse.

CHAPITRE III.

PVIS que dans le Chapitre précédent nous avons fait mention de la mort du Pere de Noüe, nous en parlerons icy plus au long ; & tout ensemble de celle du Pere Masse, arriüée cette mesme année. L'une des grandes faueurs que Dieu ait faite aux saincts Apostres & aux saincts Martyrs, a esté de les ietter dans les occasions, & comme dans vne heureuse

28 *Relation de la Nouvelle France,*
nécessité d'agir & de souffrir fortement
pour leur Maistre; les deux Peres dont ie
vay parler, semblent auoir participé à cet-
te benediction.

Le 10. de Ianuier de cette presente an-
née 1646. le Pere Anne de Noüe partit
de la residence des trois Riuieres, en la
compagnie de deux soldats & d'un Hu-
ron pour s'en aller à Richelieu, éloigné de
douze lieuës des trois Riuieres, pour dire
la Messe & pour administrer les Sacre-
mens de Penitence & de l'Eucharistie aux
François qui sont là. Toutes les riuieres
& tous les lacs n'estoient qu'une glace, &
la terre estoit couuerte par tout de trois
ou quatre pieds de neige à son ordinaire,
pendant l'hyuer. Ce bon Pere & ses com-
pagnons marchans sur des raquettes pour
ne point enfoncer dans les neiges, ne fi-
rent que six lieuës la premiere journée, &
encor avec bien de la peine: car jaçoit que
les raquettes soient un soulagement, elles
ne laissent pas d'estre comme des entraues
à ceux qui n'en ont pas un si grand vsage.

Ils se bastirent une petite maison dans
la neige, abriée des arbres & couuerte du
Ciel, pour passer la nuit. Le Pere ayant
remarqué que les deux soldats qui l'ac-

en l'année 1646.

25

compagnoient pour estre nouveaux dans le pais, auoient bien de la peine de marcher avec des pieds bridez, & de traifner encor avec cela tout leur bagage apres eux, se leue enuiron les deux heures apres minuit pour gagner le deuant & donner aduis aux soldats de Richelieu de venir secourir leurs camarades. Cette charité luy a osté la vie, heureux martyr de mourir des mains de la charité! il quitte sa compagnie, luy donne aduis de suiure ses pistes, l'assurant qu'on les viendrait bien-tost secourir, il ne prit ny son fusil pour battre du feu, ny sa couuerture, ny autres viures qu'un peu de pain & cinq ou six pruneaux, qu'on a encor trouué sur luy apres sa mort. Il faut porter en ce pays-cy, les hostelleries avec soy, c'est à dire son liét & ses viures, pour la maison, on la trouue par tout où la nuit se rencontre.

Comme cét homme de feu marchoit sur les glaces du Lac saint Pierre qui se rencontre entre les trois Riuieres & Richelieu, n'ayant pour guide que son bon Ange & la clarté de la Lune, le Ciel se couurit, & les nuées luy dérobaient son flambeau, se changerent en neige, mais si abondante que les tenebres de la nuit

30 *Relation de la Nouvelle France,*
tousiours affreuses, l'estoient au double;
on ne voyoit ny les bords du Lac, ny les
Isles dont il est parsemé en quelques en-
droits. Le pauvre Pere n'ayant point de
bousole ny de quadran pour se guider, s'é-
gara; il marcha beaucoup & auança peu.
Les soldats qu'il auoit quittez, se leuant
pour se mettre en chemin, furent bien
estonnez quand ils ne virent point les tra-
ces ou les vestiges du Pere, la neige qui
estoit tombée de nouveau les auoit dé-
robé; ne sçachant quelle route tenir, l'un
d'eux qui auoit esté vne seule fois à Riche-
lieu, tire vn quadran & se guide à peu près
sur le rumb ou rayon de vent sur lequel il
le croyoit estably: ils cheminent tout le
iour, sans qu'on leur vienne au secours;
enfin recrüs du trauail, ils passent la nuit
dans l'Isle de S. Ignace, non pas bien loin
du lieu où estoit le Pere, mais ils n'en sça-
uoient rien; le Huron plus fait à ces fati-
gues que les François, se reconnoissant,
donne iusques à Richelieu, il demande si
le Pere n'est point arriué, on dit que non,
le voila bien estonné, & le Capitaine de
cette place encor plus, apprenant qu'il
estoit party si matin pour faire seulement
six lieues; comme il estoit nuit, on attend

au lendemain matin pour enuoyer au deuant de luy, les soldats de la garnison courent, ils le cherchent du costé Sud, & il estoit du costé du Nord; ils crient, ils appellent, ils tirent des coups d'arquebuses, mais en vain, le pauure Pere estoit bien loin de là; pour les deux soldats qu'on attendoit, le Huron ayant dit le lieu où ils estoient, furent bien-tost trouuez & amenez au fort, tout ce iour se passa à courir deçà & delà, à crier, & à chercher, sans rien trouuer

Enfin le 2. iour de Feurier, vn soldat assez adroit prend deux Hurons de quatre qui se trouuoient pour lors en cette habitation, il s'en va chercher le giste où le Pere & ses compagnons auoient passé leur premiere nuit, l'ayant trouué, ces Hurons bien versez à demesler les pistes cachées sous la neige, suiuent les traces du pauure Pere, remarquant les tours & les destours qu'il auoit fait, trouuent le lieu où il auoit passé la seconde nuit depuis son depart; c'estoit vn trou dedans la neige, au fonds duquel il auoit mis quelques branches de sapin sur lesquelles il auoit pris son repos, sans feu, sans maison, sans couuerture, n'ayant qu'une simple sotan-

32 *Relation de la Nouvelle France,*
ne & vne vieille camisolle. Comme ce lieu
n'est pas bien frequenté des François, le
Pere ne s'y pût reconnoistre, de là il tra-
uersa la riuere deuant l'habitation de Ri-
chelieu qu'il n'apperceut point, soit qu'il
neigeast fort, ou que le travail & les nei-
ges luy eussent affoibly la veüe. Ce soldat
suivant tousiours les pistes que les Hurons
découuroient, vint au Cap nommé de mas-
sacre à vne lieuë plus haut que Richelieu,
vn endroit où ce bon Pere s'estoit reposé,
& trois lieuës plus haut vis à vis de l'Isle
platte & la terre-ferme, entre deux petits
ruisseaux, ils trouuerent son corps à ge-
noux tout roide & engelé sur la terre qu'il
auoit découuerte, en ayant vuidé la neige
en rond ou en cercle, son chapeau & ses
raquettes estoient auprès de luy, il estoit
panché sur le bord de la neige releuée: il
est croyable qu'ayant expiré à genoux, le
poids de son corps l'auoit fait pancher sur
cette muraille de neige, il auoit les yeux
ouuerts regardant vers le Ciel le lieu de sa
demeure, & les bras en croix sur la poi-
trine.

Le soldat le voyant en cette posture, tou-
ché d'un saint respect, se iette à genoux,
fait sa priere à Dieu, honore ce sacré de-
post,

post, entaille vne croix sur l'arbre le plus proche, enuelope ce corps tout roide & tout glacé dās vne couuerture qu'il auoit portée, le met sur vne traïsne & le conduit à Richelieu, & de là aux trois Riuieres: il croit qu'il rendit l'ame le iour de la Purification de la Vierge, à laquelle il auoit vne deuotion tres-particuliere. Il ieusnoit tous les Samedis en son hōneur, recitoit tous les iours vn petit office pour honorer son immaculée Conception, il ne parloit d'elle qu'avec vn langage tout de cœur: il est croyable que cette grande & tres-fidelle Maistresse luy a obtenu cette mort si purifiante, si sainte & si éloignée de tous les secours de la terre, pour le receuoir plus hautement au Ciel.

Les soldats de Richelieu & les habitans des trois Riuieres, ne sçauoient à qui donner leur cœur, ou à l'admiration d'une si heureuse mort, ou à la tristesse, se voyans priuez d'un homme qui estoit tout aux autres & rien à soy. Il fut enterré avec le concours de tous les François & de tous les Sauvages qui estoient aux trois Riuieres. Quelques ames vlcérées ne purent cacher plus long-temps leurs playes à la veüe de ces saintes dépouilles, ils se vinrent

34 *Relation de la Nouvelle France,*
confesser au plustost, disans qu'il leur
sembloit que ce bon Pere les en pressoit;
d'autres ne pouuoient prier pour luy,
mais bien se recommander à ses prieres.

En vn mot cette belle mort est le terme
d'vne sainte vie: ce bon Pere estoit fils
d'un honneste Gentil-homme Seigneur
de Villers en Priere, ou pour mieux dire,
en Prairie, qui est vn Chasteau & vn vil-
lage ou vn bourg distant six ou sept lieuës
de la ville de Rheims en Champagne; En
sa ieunesse il fut fait Page, & se trouuant
en la Cour il fut sollicité par des courti-
fanes pour sa beauté, mais sa bonne Mai-
stresse le conserua vierge trente ans dans
le monde, & trente-trois ans en Religion;
il estoit rude & seuer en son endroit, tout
de cœur pour les autres; les choses les plus
basses & les plus viles luy estoient gran-
des & releuées, & tout ce qui est dans l'é-
clat luy sembloit remply de tenebres: il a
trouuillé seize ans en la Mission de la nou-
uelle France tousiours avec courage, tou-
jours avec ferueur, & tousiours dans vne
profonde humilité. Comme il vid que sa
memoire ne luy permettoit pas d'appren-
dre les langues, il se donna & dedia tout
entierement au seruice des pauvres Sau-

uages & de ceux qui les instruisoient, s'ab-
baissant avec vne ardeur n'ompareille aux
offices les plus rudes & les plus raualez.
Nos François & nos Peres s'estans ren-
contrez certain temps dans vne grande
necessité de viures, il alloit chercher des
racines par les bois : il apprit si bien à pes-
cher qu'il soulageoit toute vne maison
par son traual, autant innocent que cha-
ritable.

Il estoit extrêmement delicat en l'o-
beïssance, quelque empressement qu'il
eut dans les affaires occurrentes, quelque
difficulté qui se presentast à ses yeux, il
estoit prest de tout quitter & de tout em-
brasser à la voix de son Superieur, sans
examiner son pouuoir ou son industrie,
desirant que la seule volōté de Dieu don-
nast le branle à ses actions, rebutant ie
ne sçay quelle prudence qui à force d'ou-
vrir les yeux aux raisons trop humaines,
les ferme à la beauté de l'obeïssance, que
s'il choquoit tant soit peu cette vertu, on
luy voyoit à l'âge de soixante ans, des lar-
mes & des tendresses d'un ieune enfant,
qui auroit desagréé en quelque chose à
son pere.

Quelqu'un le voyant entrer dans la ca-

36 *Relation de la Nouvelle France,*
ducité, luy proposa de retourner en France pour y passer plus doucement sa vieillesse : Je sçay bien, repartit-il, que la Mission est chargée & que ie tiens la place d'un bon ouurier, ie suis prest de la soulager & d'obeïr en tout ; mais ie serois bien aise de mourir dans le champ de bataille : ce n'est pas que ie n'approuue la charité de ceux qui se voyans infirmes ou trop âgez pour apprendre à parler Sauvage, font place à quelque bon ouurier Evangelique. Mais pour moy ie sens cette inclination d'employer icy ma vie au service des pauvres Sauvages, & de ceux qui les cōuertissent, & au secours que ie peux rendre aux François. Cette benediction luy a esté accordée, le desir de souffrir a fait de son corps vne victime, l'obeissance l'a égorgé, & la charité en a fait vn holocauste qu'elle a brûlé & consommé en l'honneur de son Dieu, qui seul avec ses Anges fut spectateur de ce grand sacrifice ; A tant du Pere de Noüe.

Pour le Pere Enemond Massé, il estoit natif de la ville de Lion ; il entra en nostre Compagnie à l'âge de vingt ans, il y a trauaillé cinquante-deux, en suite desquels il est mort le douziesme de May de

cette presente année, en la residence de S. Ioseph, âgé de 72. ans. Il s'est trouué dans vne grande varieté de temps & d'occupations bien differentes, mais rien n'a paru dans le cours de sa vie, quel'ardeur qu'il auoit de souffrir dans les Missions estrangeres: c'est ce desir qui le fit entrer en nostre Compagnie; ayant receu les Ordres sacrez, on le donna pour compaignon au R. P. Pierre Coton, Confesseur pour lors & Predicateur du Roy Henry le Grand. Le zele de conuertir les Sauuages luy faisoit preferer leurs grandes forests à l'air de la Cour, il pressa avec tant d'amour qu'enfin il fut enuoyé en l'Acadie, avec le P. Pierre Biart. Ils s'embarquerent à Dieppe l'an 1611. & furent les deux premiers de tous les Ordres Religieux qui entrerent dans cette partie de l'Amerique, qui porte le nom de la Nouvelle France. Il n'est pas croyable combien ces deux pauvres Peres souffrirent en ce nouveau monde: le gland fut quelques mois leur nourriture, ceux qui les deuoient proteger, les couuroient d'iniures; ils furent emprisonnez & calomniez par ceux-là mesmes, ausquels ils rendoient tous les deuoirs d'amour & de charité;

l'un des principaux d'entre ceux qui les ont mal traitez, mourant par apres sans le secours d'aucun Ecclesiastique, disoit avec regret & avec douleur, qu'il payoit bien rudement les tourmens qu'il auoit fait souffrir à ces pauvres Peres.

S'estans écartez de cette habitation, vn pirate Anglois les prit, & les ayant pilléz, les amena dans son vaisseau; ce nauire estant contraint d'entrer dans vn port Catholique, fut pris pour vn ecumeur de mer, les Officiers de la marine y entrent, le visitent, vne seule parole de ces deux prisonniers eut fait prendre le vaisseau & pendre tous les nautonniers; mais non seulement ils ne parlerent point, mais se cachèrent si bien qu'ils ne furent iamais apperceus; quand les visiteurs estoient d'un costé, les Peres se glissoiēt de l'autre; les Heretiques voyant cette action s'écrierent tout haut qu'ils auroient fait vn grand crime de tuer ces deux Innocens, comme ils l'auroient pensé faire, quand la tempeste les ietta dans ce port habité par des Catholiques.

Au sortir de là, ces pirates se retirent en Angleterre, où ils furent accusez de quelques vols; mais eux ayant esprouvé la

bonté de leurs prisonniers, ils les produisirent pour témoins, les Peres assurent qu'ils n'auoient point veu commettre l'action dont on les blasmoit.

Enfin ils repasserent en France en l'équipage de deux pauvres gueux tout delabrez, le Pere Enemond Masse ayant veu le pays de la Croix & les pauvres Sauvages sans secours, ne pouuoit viure. Son corps estoit en l'ancienne France, & son cœur en la nouvelle; voyant que les portes luy estoient fermées du costé de la terre, il prend le chemin du Ciel, comme le plus seur en toutes bonnes entreprises. Il appelle les Croix & les souffrances de ce nouveau monde sa Rachel, & dit que pour la rauoir, il s'en va seruir Dieu aussi fidellement & aussi long-temps que Iacob seruit Laban, & pour mieux affermir ses resolutions, il les escriuit dans vn papier qu'on a veu & leu à son deceu. En voicy les principaux articles.

Si Iacob a seruy quatorze ans pour Rachel, à combien plus forte raison dois-je seruir mon cher Maistre deux fois 7. ans pour la nouvelle France, mon cher Canadas, embelly d'une grāde varieté de Croix tres-aymables & tres-adorables: vn si

40 *Relation de la Nouvelle France,*
grand bien, vn si grand employ, vne vocation si sublime: en vn mot, le Canadas & ses delices qui font la Croix, ne se peuvent obtenir que par des dispositions conformes à la Croix, c'est pourquoy il se faut resoudre à garder inuiolablement ce qui suit,

1. Iamais ne coucher que sur la dure, c'est à dire sans draps, sans mattelas, sans paillasse, il en faut neantmoins auoir en sa chambre pour n'estre veu que des yeux, ausquels on ne se peut cacher.

2. Ne porter point de linge, sinon au col.

3. Ne dire iamais la sainte Messe sans estre reuestu d'une haire: ces armes te feront souuenir de la Passion de ton Maistre, dont ce Sacrifice est le grand memorial.

4. Prendre tous les iours la discipline.

5. Toutes les fois que tu disneras sans auoir fait au prealable ton examen de conscience, quelque empeschement d'affaires que tu ayes, tu ne mangeras qu'un dessert comme on peut faire à la collation es iours de ieusnes.

6. Tu ne donneras iamais à ton goust ce qu'il appeteroit par delices.

7. Tu ieusneras trois fois la semaine sans que personne s'en apperçoive ; sinon celuy qui en doit avoir connoissance ; comme tu ne prends ordinairement ton repas qu'à la seconde table, tu peux facilement cacher ces petites mortifications.

8. Si tu laisses sortir de ta bouche quelque parole qui choque tant soit peu la charité, tu ramasseras secrettement avec ta langue les crachas & les flegmes sortis de la bouche d'autrui.

Voila les brebis que gardoit ce Iacob pour espouser la belle Rachel, voila la monnoye avec laquelle il a achepté les Croix de la nouvelle France ; Dieu ne pût resister à tant de desirs, ny éconduire vne si fidelle perseuerance, il fut renuoyé en Canadas l'an 1625. il y trouua sa Rachel, c'est à dire les Croix en abondance, les vaisseaux manquans de venir, la famine accueillit les François qui estoient en ce pays cy. C'est en ce temps-là que le Pere Enemond Masse & le Pere Anne de Noüe son compagnon cherchoient des racines pour conseruer leur vie, & qu'ils se firent l'un Jardinier & Laboureur, & l'autre Pescheur & Bucheron, pour pou-

42 *Relation de la Nouvelle France,*
voir subsister en ce bout du monde, où les
ames ont cousté aussi cher à I E S U S-
C H R I S T, que les ames des Princes &
des Monarques.

La fin de cette Croix fut le commen-
cement d'une autre. Vn François Anglisé
ayant pris Kebec fit repasser ce pauvre Pe-
re en France; que fera-il? tous ces rebuts
seront-ils pas capables de luy oster la pen-
sée & l'amour d'une Rachel qui luy auoit
paru si belle & qui estoit si laide, si diffor-
me, & si affreuse? Les yeux & les esprits
des hommes sont bien differents: ce que
l'un appelle grandeur, l'autre l'appelle
bassesse: ces rigueurs estoient la douceur
& la beauté de sa Rachel; le poltron fuit
sentant les coups, & le bon soldat s'ani-
me à la veüe de son sang.

Ce pauvre Pere se tenant comme vn
banny dans son pays natal, fait vne pro-
messe & vn vœu à Dieu tout solemnel de
faire tous ses efforts pour mourir en la
Croix de la nouvelle France. Dieu est le
plus grand guerrier du monde, l'amour
neantmoins & la perseuerance le desar-
ment, le Pere emporta ce qu'il deman-
doit, il rentre dans son pays de benedi-
ction l'an 1633. il y meurt l'an 1646. tout

chargé d'ans & de merites au milieu des Sauvages, au salut desquels il auoit consacré toute sa vie & tous ses traux; il receut tous les Sacremens de l'Eglise, & donna des preuues à sa mort de la tendresse qu'il auoit pour sa sainte Maistresse: car ne pouuant pour son extreme debilité ny parler, ny ouurir les yeux, ny se mouuoir qu'avec de grandes peines, si tost qu'on luy parloit de la sainte Vierge ou de son cher Epoux S. Ioseph, il donnoit des indices que cela luy agreoit extremement, priant qu'on luy donnast souuent cette douce nourriture, & ce restaurant qui le faisoit viure.

Ceux qui l'ont connu plus particulièrement, ont remarqué en luy deux ou trois choses fort notables: il auoit vn naturel vif, prompt, & ardent; ce luy fut vn exercice de vertu tout le cours de sa vie; cette ardeur dōnoit vn feu & vne promptitude admirable à son obeïssance & à sa charité, & les cheutes qu'il faisoit par fragilité, engendroient dans son ame vne profonde humilité & vn si grand mépris de soy-mesme, qu'il se reputoit moins qu'un chien, quand la nature luy faisoit faire quelque faillie. Il naquit avec l'amour de

44 *Relation de la Nouvelle France,*
la mortification : car dès sa petite ieunesse
il faisoit du mal à son corps, notamment
quand quelque petit boüillon de cholere
vouloit échauffer son cœur.

Ayant oüy parler des trauaux du grand
sainct François Xauier dans les Indes, il
eut quelque pensée de répandre son sang,
ou du moins d'employer sa vie en quelque
pays estranger pour le salut des ames. Cette
pensée se change en desir, ce desir en
resolution, cette resolution croissant avec
l'âge, luy fit demander l'entrée en nostre
Compagnie, en laquelle il fut admis; mais
comme il auoit la veuë extrêmement foible,
on parla de le renuoyer de la maison
de probation : cela l'épouuente, il a recours
à sa sainte Mere, la coniure avec
vne simplicité d'enfant de luy donner vne
marque de la volonté qu'elle a de sa perse-
uerance en la Compagnie, il prie avec
ardeur, prend vn Liure, l'ouure, lit sans
difficulté les plus petits caracteres; cela le
console & le surprend, & efface de l'esprit
de ses Superieurs la pensée de le réuoyer.
Comme c'est l'vne des espreuues que nostre
Compagnie prend de ceux qui s'y
veulent enrooller, de les enuoyer en quel-
ques pelerinages demandans l'aumosne,

Le bon Enemond Maffey fut enuoyé aussi bien que les autres, avec les desirs du mépris & des peines qui accompagnent cette espreuue. Or il luy arriua dans son pelerinage qu'un Ecclesiastique de pieté & de condition le receut & ses compagnons aussi, avec des tesmoignages d'un respect & d'un amour extraordinaire : luy qui ne cherchoit que le mépris & la Croix fut d'abord saisi de crainte, s'imaginant que les rebuts du monde deuoient estre la marque de l'union qu'il vouloit auoir avec Dieu, il rentre dans sa simplicité ordinaire, a recours à la sainte Vierge, la conuie de changer les caresses de cet honneste homme en des froideurs, & sa charité en des rebuts, & qu'il prendroit ce changement pour un signe de sa perseuerance en la compagnie de son Fils : cette priere peut-estre moins discrete & moins reglée qu'innocente, fut ouïe de la sainte Vierge : les paroles tarissent en la bouche de cet homme, son feu se change en glace, il renuoye ces pelerins par procureur sans leur ietter aucun regard. Depuis ce temps ce bon Nouice se tint assésuré de sa perseuerance au seruice de son Seigneur & de sa bonne Maistresse, laquelle luy a fait un

46 *Relation de la Nouvelle France,*
present tres-particulier & tres-rare de la
pureté. Les Peres qui l'ont frequenté &
communiqué plus intimement, assurent
que iamais il n'a ressenty aucune rebel-
lion en la chair. Ceux qui combattent &
qui domtent cet aiguillon, cōme S. Paul,
ne sont pas moindres, mais il faut auoüer
que c'est vne grande douceur d'estre de-
liuré de l'importunité de ces mouches
d'Enfer.

Si sa pureté fut grande, sa charité ne fut
pas moindre: elle le fit scieur d'aix & char-
pentier de nauire, avec le Pere Biart son
compagnon, ils firent des planches & ba-
stirent vne chaloupe ou vn batteau pour
aller pescher de la moluë, afin de secourir
l'habitation où ils estoient pressez d'vne
extreme necessité. Ce bon Pere a fait tou-
te sorte de mestiers, mais notamment ce-
luy avec lequel on gagne le Paradis: il a si
bien couru qu'il a emporté le prix ou la
couronne, il a nauigé si heureusement,
qu'il est enfin arriué mal-gré toutes les
tempestes, au port d'vne glorieuse eter-
nité.

*De la Mission des Martyrs commencée
au pays des Iroquois.*

CHAPITRE IV.

QU'AND ie parle d'une Mission aux Iroquois, il me semble que ie parle d'un songe, & neantmoins c'est vne verité: c'est à bon droit qu'on luy fait porter le nom des Martyrs: car outre les cruau-
tez que ces Barbares ont desia fait souffrir à quelques personnes amoureuses du salut des ames, outre les peines & les fatigues que ceux qui sont destinez à cette Mission doiuent encourir, nous pouuons dire avec verité qu'elle a desia esté em-
pourprée du sang d'un Martyr: car le François qui fut tué aux pieds du Pere Isaac Jogues, perdit la vie pour auoir fait exprimer le signe de nostre creance à quelques petits enfans Iroquois: ce qui choqua tellement leurs parens, que s'imaginant qu'il y pouuoit auoir quelque sort dans cette action, ils en firent vn crime & vn martyre tout ensemble.

Adioustez que s'il est permis de conjecturer en des choses qui donnent de grandes apparences, il est croyable (si cette entreprise reüssit) que les desseins que nous auons contre l'empire de Satan pour le salut de ces peuples, ne porteront point leurs fruiçts qu'ils ne soient arrousez du sang de quelques autres Martyrs. Le dessein toutesfois principal de cette denomination, est que cette Mission soit assistée du credit & faueur de ces saintes & sacrées viçtimes qui ont l'honneur d'approcher de plus près l'Agneau & de le suiure par tout : mais entrons en discours.

Monsieur nostre Gouverneur ayant resolu d'enuoyer deux François au pays des Annierronnons, pour leur porter sa parole & pour leur tesmoigner sa ioye & son contentement sur la paix heureusement concludë. Le Pere Isaac Iogues luy fut présenté pour estre de la partië, comme il auoit desia achetë la connoissance de ces peuples & de leur langue avec vne monnoye plus precieuse que l'or & que l'argët, il fut bien tost acceptë, les Iroquois l'agrëerët, & luy qui auoit soustenu le poids de la guerre, n'estoit pas pour reculer dans la paix. Il fut bien aise de sonder leur amitié,

en l'année 1646.

49

tié, apres auoir éprouué la rage de leur inimitié : il n'ignoroit pas neantmoins l'inconstance de ces Barbares, la difficulté des chemins luy estoit presente, comme à vn homme qui l'auoit experimentée, il voyoit les dangers où il se iettoit : mais qui ne risque iamais pour Dieu, ne sera iamais gros marchand des richesses du Ciel. Il fut plustost prest qu'on ne luy eut fait la proposition. Monsieur le Gouverneur iugea à propos d'enuoyer de plus le sieur Bourdon habitant du pays, qui monstra d'autant plus de courage pour le bien public, qu'il abandonna sa famille, pour se jeter dans des hazards qui ne sont iamais petits parmy ces Barbares.

Les Algonquins voyant qu'un Pere s'embarquoit, luy donnent aduis de ne point parler de la Foy de prime-abord : car il n'y a rien, disoient-ils, de si rebutant au commencement que nostre doctrine, qui semble exterminer tout ce que les hommes ont de plus cher, & pource que vostre longue robe préche aussi bien que vostre bouche, il seroit à propos de marcher en habit plus court. Cét aduis fut écouté, & l'on crût qu'il falloit traiter les malades en malades, & se comporter par-

D

50 *Relation de la Nouvelle France,*
my les impies comme on fait parmy les
heretiques, qu'il falloit se faire tout à tous,
pour les gagner tous à IESVS-CHRIST.

Ils partirent le 16. de May des trois Ri-
uieres, & le 18. veille de la Pentecoste, ils
s'embarquerent à Richelieu sur la riuere
des Iroquois : ils estoient conduits par
quatre Iroquois Annierrōnons, deux ieu-
nes Algonquins les accompagnoient dans
leur canot particulier chargé des presens
qu'ils alloient faire pour la confirmation
de la paix. Le Saint Esprit auquel est de-
dié le plus grand bourg des Iroquois, la
feste duquel s'alloit commencer en l'E-
glise, au moment de leur depart, leur don-
noit desia vn avant-goust du bon-heur
de leur voyage.

Ils arriuerent la veille du S. Sacrement
au bout du lac qui est ioint au grand lac
de Camplain. Les Iroquois le nomment
Andiatarocté, comme qui diroit là où le
lac se ferme. Le Pere le nomma le lac du
S. Sacrement.

Ils le quitterent le iour de cette gran-
de Feste, poursuiuans leur chemin par
terre avec de grandes fatigues : car il fal-
loit porter sur leur dos leurs pacquets &
leur bagage, les Algonquins furent con-

en l'année 1646.

51

trains d'en laisser sur le bord de ce lac vne grande partie.

A six lieuës de ce lac, ils passerent vne petite riuere que les Iroquois appellent Oïogué, les Hollandois qui sont placez dessus, mais plus bas, la nomment Riuier van Maurice.

Le premier iour de Iuin, leurs guides accablez sous leur faix & sous le trauail, quitterent le chemin qui conduit à leurs bourgs, pour passer par vn certain endroit appellé en leur langue Ossaragué: ce lieu (au rapport du Pere) est fort remarquable pour la pesche d'vn petit poisson gros comme le harang. Ils esperoient trouuer là quelque secours: en effet on leur presta des canots pour porter leur bagage iusques à la premiere habitation des Hollandois, éloignée de cette pesche d'environ dix-huict ou vingt lieuës.

Dieu a vne conduite toute pleine d'amour: sa bonté fit faire ce destour pour donner quelque secours à la pauvre Therese, jadis Seminariste des Ursulines: ils la rencontrèrent en cet endroit. Le Pere luy rafraichist la memoire de son deuoir, & la confessa, avec vne grande satisfaction de son ame.

Le 4. de Juin, ils mirent pied à terre à la premiere habitation des Hollandois, où ils furent Fort bien reçeus par le Capitaine du fort d'Orange : ils en sortirent le seizième du mesme mois, accompagnez & soulagez des Iroquois qui se trouuerent en ce quartier là. Le lendemain au soir ils arriuerent en leur premiere bourgade appelée Oneugiré, jadis Ofterrion. Là il fallut demeurer deux iours pour estre confidercz & bien-veignez de ces peuples qui venoient de toutes parts pour les voir : ceux qui auoient autresfois maltraité le Pere, n'en faisoient plus aucun semblant, & ceux que la compassion naturelle auoit touchez à la veüe de ses tourmens, receuoient vne ioye sensible de le voir dans vne autre posture, & dans vn employ considerable.

Le 10. de Juin, honoré par la feste de la sainte Trinité, il donna ce nom Sacrosainct à cette bourgade. Il se fit à mesme temps vne assemblée generale de tous les principaux Capitaines & des anciens du pays : là furent exhibez les presens que le sieur Bourdon portoit avec le Pere : là se trouuerent aussi les deux Algonquins qui les accompagnoient.

Le silence fait, le Pere expose la parole d'Onontio & de tous les François, marquée par les presens, dont j'ay donné l'explication au Chapitre precedent: il tesmoigne la ioye qu'on a receüe à la veüe des Ambassadeurs, & le contentement de tout le monde pour la conclusion de la paix entre les François, les Iroquois, les Hurons & les Algonquins: il assure que le feu de conseil est allumé aux trois Rivières, il presente vn collier de 5000. grains de Porcelaine, pour briser les liens du petit François captif en leur pais, & autant pour la deliurance de Therese: il les remercie de ce qu'ils auoient refusé les testes des montagnais ou des Algonquins massacrez par les Sokoquois. Il fit en particulier vn present de 3000. grains de Porcelaine à l'vne des grosses familles des Annierronnons répandüe dans leurs trois bourgades, pour tenir vn feu tousiours allumé, quand les François les viendroient visiter.

Sa harangue fut bien écoutée & ses presens tres-bien receus, il parla en suite pour les Algonquins, qui n'auoient pas connoissance de la langue Iroquoise, & qui estoient vn peu honteux pour le defect

54 *Relation de la Nouvelle France,*

d'une grande partie de leurs presens : car de 24. robes de peaux d'Elan, ils en auoient laissé 14. en chemin, comme nous auons remarqué, le Pere les excusa sur la blessure de l'un de ces deux ieunes hommes, sur la pesanteur du fardeau, & sur la difficulté des chemins: il ne laissa pas de donner le sens de toutes ces paroles, de specifier tous ces presens, en sorte que l'assemblée en fut satisfaite; si bien que par apres les Iroquois respondirent par deux presens qu'ils firent aux Algonquins, & en enuoyerent deux autres aux Hurons.

Pour ce qui concernoit Onontio & les François, en faueur desquels ils auoient fait la paix avec leurs alliez, ils respondirent avec plus de pompe & avec vn grand tesmoignage d'affection.

A la demande du petit François, ils tirerent vn collier de 2000. grains: Voila, dirent-ils, le lien qui le tenoit captif, prenez le prisonnier & sa cadene, & en faites selon la volonté d'Onontio.

Pour Therese, qu'ils auoient mariée depuis sa captiuité, ils respondirent qu'elle seroit renduë, si tost qu'elle seroit de retour dans leur pays, & pour tesmoignage de la verité de leur parole, ils offrirent vn

en l'année 1646.

55

collier de 1500. grains de Porcelaine. La famille dont nous auõs parlé, qui se nomme la famille des Loups, assura les François par vn beau present de 36. palmes de Porcelaine, qu'ils auroient tousiours vne demeure assurée parmy eux, & que le Pere en particulier trouueroit tousiours sa petite natte toute preste pour le recevoir, & vn feu allumé pour le chauffer: tout cela se fit avec de grands tesmoignages de bienueillance.

Mais quelques esprits deffians ne regardoient pas de bon œil vn petit coffre que le Pere auoit laissé pour assurance de son retour: ils s'imaginoient que quelque mal-heur funeste à tout le país estoit renfermé dans cette cassette: le Pere pour les des-abuser, l'ouurit, & leur fit voir qu'il ne contenoit autre mystere que quelques petits besoins dont il pourroit auoir affaire.

Je m'oubliois quasi de dire que le Pere ayant remarqué dans l'assemblée quelques Iroquois du país des Onondaëronnons, il leur fit publiquement vn present de 2000. grains de Porcelaine, pour leur faire entendre le dessein qu'auoient les François de les aller voir en leur país, &

D iiij

que par auance il leur faisoit ce present, afin qu'ils ne fussent point surpris à la veüe de leurs visages. Qu'au reste les François auoient trois chemins pour les aller visiter, l'un par les Annierronnons, l'autre par le grand Lac qu'ils nomment Ontario, ou Lac de S. Louys; le troisieme par le pays des Hurons. Quelques-vns des anciens firent paroistre de la surprise à cette proposition, il faut, dirent-ils, prendre le chemin qu'a frayé Onontio, les autres sont trop dangereux: on n'y rencontre que des gens de guerre, des hōmes peints & figurez par le visage, des masses & des haches d'armes qui ne demandent qu'à tuer, que la voye qui conduit en leur pais estoit maintenant toute belle & toute applanie, & bien assurée; mais le Pere poursuivit sa pointe, ne croyant pas qu'il fut à propos de dépendre des Annierronnons, pour monter dans les Nations plus hautes, il mit son present entre les mains des Iroquois, qui promirent en presence des Onondaëronnons de l'aller presenter aux Capitaines & aux anciens de leur pays. Voila comme les affaires publiques se terminerent, dans lesquelles le Pere ne s'oublioit pas des plus secretes & des plus im-

portantes, il ramassa quelque peu de Chrestiens qui sont en sor là, les instruisit & leur administra le Sacrement de Penitence, il fit souuent la ronde par les cabanes, visita les malades, & enuoya au Ciel par les eaux du Baptesme quelques pauvres creatures mourantes, mais des riches predestinez.

Après toutes ces assemblées les Annierronnons presserēt le depart des François, disans qu'une troupe d'Iroquois d'en haut estoit partie pour attendre au passage les Hurons qui deuoient descendre aux François, & que ces guerriers tiroient de là à Montreal pour venir passer deuant Richelieu, & remonter en leur pais par la riuere des Iroquois: Nous ne croyons pas, disoient ils, qu'ils vous fassent aucun mal quand ils vous rencontreront, mais nous craignons pour les deux Algonquins qui sont avec vous.

Le Pere leur dist là dessus fort à propos, qu'il s'estonnoit comme ils permettoient à ces hauts Iroquois de descendre dans leur district, & de venir faire la guerre dans leurs limites, descendans les fauts & les cheutes d'eau qui estoient du ressort & dans les marches des Annierronnons.

Nous leuren auons donné auis, respondent-ils. Quoy donc, fit le Pere, mépri- sent-ils vostre parole! ne voyez-vous pas qu'on vous imputera tous les desordres qu'ils pourroient commettre? Ils ouurirent les yeux à cette raison, & promirent d'y apporter vn remede efficace.

Pour conclusion, le Pere, nos François & leurs guides partirent du bourg de la sainte Trinité, le 16. de Iuin, ils cheminerent quelques iours par terre, non sans peine: car il faut faire comme les cheuaux d'Arabie, porter ses viures & son bagage, les ruisseaux sont les hostelleries qu'on rencontre. Estans arriuez sur le bord du Lac du S. Sacrement, ils firent des canots ou de petits batteaux d'écorces, dans lesquels s'estans embarquez, ils ramerent & voguerent iusques au 27. du mesme mois de Iuin, qu'ils mirent pied à terre à la premiere habitation des François située sur la décharge de la riuere des Iroquois dans le grand fleuve de S. Laurens.

Voila le commencement d'une Mission qui doit donner de l'ouuerture à quantité d'autres parmy des Nations bien peuplées. Si ces chemins sont parsemez de Croix, aussi sont-ils tous remplis de mira-

cles : car il n'y a point d'industrie ny de puissance humaine qui ait pû changer la face des affaires si soudainement, & nous tirer du dernier desespoir où nous estions reduits : il n'y a ny presens ny eloquence qui ait pû conuertir en si peu de temps des cœurs enragez depuis tant d'années : ie ne sçay ce qu'on ne doit point esperer apres ces coups de la main du Tout-puissant, qu'il soit beny au delà des siecles, & au delà de l'eternité.

Le Pere Isaac Iogues entierement appliqué & affecté à cette Mission, apres auoir rendu compte de sa commission, ne songeoit qu'à renoüer vn second voyage, pour s'y en retourner, & sur tout aupara-
uant l'hyuer, ne pouuant souffrir d'estre si long-temps absent de son épouse de sang. Enfin il fit si bien qu'il en trouua l'occasion sur la fin de Septembre, & partit des trois Riuieres le 24. de ce mois, en compagnie d'un ieune homme François & de quelques Iroquois, & autres Sauuages; nous auons appris qu'il auoit esté abandonné en chemin de la pluspart de ses compagnons, & qu'il continuoit son voyage: il va à dessein d'y passer l'hyuer, & dans toutes les occasions qui se presen-

60 *Relation de la Nouvelle France,*
teront, ménager l'esprit & l'affection des
Sauvages, mais sur tout les affaires de
Dieu, & les richesses du Paradis; il a bien
besoin de bonnes prieres, pour le succez
d'une entreprise si difficile.

*De la Residence de Saint Ioseph
à Sillery.*

CHAPITRE V.

LA Residence de S. Ioseph a recueil-
ly les premiers fruiçts de la graine de
l'Euangile semée en ce nouveau monde,
elle a imité les choses bonnes qui se com-
muniquent d'autant plus qu'elles ont de
bonté Son flambeau a répandu sa lumie-
re bien loin au deçà & au delà des riu-
es du grand fleuve, son ardeur & son feu ont
fait ressentir leur chaleur dans des regions
quasi inconnuës à l'Esté, où l'Hyuer tient
toûjours vn magazin de neige & de glace.

Les superstitiõs & les Sorciers sont ban-
nis de cette Residence, il ne reste quasi
plus personne à baptiser de ceux qui s'y
retiennent ordinairement, le peu de Chre-

en l'année 1646.

Et

stiens qui la composent, fait vn escadron merueilleusement puissant devant Dieu. Leur course a porté la Foy en diuers endroits, & leur bon exemple a gagné quantité de Sauuages. Ceux de Tadoussac se mocquans d'eux au commencement, furent enfin touchés de leur patience & de leur constance; si bien qu'ils vinrent demander à Kebec qu'on leur enuoyast des Peres pour les instruire. Cela leur fut accordé l'an 1641. depuis ce temps-là, on a tousiours continué de les visiter & de leur enseigner la vraye doctrine de IESVS-CHRIST. Ils l'ont embrassée avec tant de ferueur, & l'ont publiée avec tant de zele dans les Nations du Nord, que ces grandes forests qui n'entendoient que les hurlemens des loups, retentissent maintenant des voix & des Cantiques de IESVS-CHRIST.

Les Attikamegues qui habitent au Nord des trois Riuieres, ont receu la Foy des Chrestiens de S. Ioseph: l'un des Capitaines de cette residence a tiré son origine de cette nation, les visites qu'ils ont fait de part & d'autre leur ont donné vne nouvelle alliance qui regarde l'Eternité. Vne bõne vefue desia bien âgée a fait des

62 *Relation de la Nouvelle France,*
merueilles en ce païs-là, allant visiter ses
neveux & ses nieces, elle se mit à prêcher
auec tant de succez, & à instruire ses com-
patriottes auec tant de bon-heur, que
plusieurs venans par apres en nos habita-
tions pour demander le Baptisme, sça-
uoient non seulement les principaux ar-
ticles de nostre creance; mais encor les
prieres & les petits exercices d'un bon
Chrestien. Cette pauvre femme a fait
trois voyages parmy ces peuples, non pas
tant pour voir ses parens & ses Alliez, que
pour les engendrer en IESVS-CHRIST.
L'ayme bien mes parens & mes enfans,
disoit-elle, mais ie les quitterois tous tres-
volōtiers, & toutes les richesses des Fran-
çois, pour la conuersion d'une seule ame.
Ces fruiçts sont sortis du parterre du glo-
rieux S. Ioseph.

Ce n'est pas tout, les Abnaquiois que
nous auons entre l'Orient & le Midy, ont
fait vne telle alliance auec nos Neophy-
tes, que quelques-vns d'entr'eux s'estans
fait baptiser demeurent maintenant à S.
Ioseph; & pour autant que le feu est tou-
jours feu, c'est à dire tousiours agissant,
ces nouveaux Chrestiens prirent resolu-
tion ce Printemps dernier de faire vne

course en leur pais, d'y publier la Foy, & de sçauoir des principaux de leur nation, s'ils n'auroient point pour agreable de prester l'oreille aux Predicateurs de l'E-uangile: ils ont tenu leur parole, & enfin sont retournez le 14. du mois d'Aoust, & le quinzième, apres auoir assisté à vne solennelle procession qu'on fait à Kebec ce iour là en l'honneur de la sainte Vierge, pour luy presenter la personne du Roy & tous ses Estats, le plus considerable d'entr'eux nous parla en ces termes. Je vous auois promis ce Printemps que ie me transporteróis en mon pais, que i'y porterois les bonnes nouuelles de l'Euangile, & que ie sçauois des anciens quel amour ils pourroient auoir pour nostre creance. Comme ils ont beaucoup d'inclination pour mon frere Noël Negabamat que voila, i'ay ietté dans leurs oreilles, les paroles qu'il m'auoit mises en bouche, ie leur ay dit que mon frere faisoit grand estat de leur amitié, mais que cette amitié estoit bien courte qui se terminoit avec la vie, qu'il se falloit encor aymer apres la mort, & que s'ils ne croyoient en Dieu, leur separation seroit eternelle: ie leur ay parlé de la beauté du Ciel & des

64 *Relation de la Nouvelle France,*

horreurs de l'Enfer, apres m'auoir entendu, trente hommes me dirent qu'ils embrasseroient nostre creance. Dix femmes me donnerent la mesme assurance. Tous les autres m'exhorterent de venir querir vn Pere, & qu'ils seroient bien aises de l'écouter deuant que d'engager leur parole.

Vn Capitaine qui a veu la pieté des Chrestiens de S. Ioseph, se trouuant en cette assemblée, dist des merueilles de nostre creance, protestant qu'il se feroit baptiser au plustost, & qu'il ne souffriroit auprès de soy aucune personne qui n'eut volonté de se faire instruire. Voila, disoit cet Ambassadeur Chrestien, les pensées & les resolutions de mon païs; voyez si vous me voulez donner vn Pere, mes gens se doiuent assembler tous en mesme endroit pendant l'hyuer prochain, pour entendre en paix & en repos la voix de celui que vous enuoyerez.

Cette demande a paru si sainte & si raisonnable, qu'on n'a pû l'éconduire. Le Pere Gabriel Dreuilletes qui a desia vescu parmy les Algonquins dans leurs grandes courses, est allé passer le plus fascheux temps de l'année avec ces Abnaquiois,
bien

bien resolu de viure & de mourir en la Croix de I E S V S - C H R I S T. Il pourra pleinement satisfaire aux desirs qu'il a de souffrir, c'est ce qu'il peut attendre de plus constant & de plus assésuré parmy ces peuples. Les fruiets qu'on pourra recueillir de cette Mission avec le temps, prouiendront originairement des enfans du grand S. Ioseph: cette Mission a esté surnommée de l'Assomption.

Les Algonquins de l'Isle ont eu beaucoup d'occasion de profiter de la vertu & du bon exemple de ces premiers Chrestiens, aussi est-il vray que quelques-uns ont marché sur leurs pistes; mais on diroit qu'une partie de ces misérables, sont dans vn sens reprouué. Les Hurons plus éloignez descendâts vers les François, ont admiré la Foy de ces bonnes ames, & quelques-uns ont esté touchés iusques à les vouloir imiter.

Vn Capitaine de leur nation qui a passé l'hyuer à Kebec, disoit ce Printemps à Montreal, que les Chrestiens de S. Ioseph estoient les vray creans. En effet, c'est le nom que leur donnent tous les autres Sauvages, & si quelqu'un d'entr'eux veut témoigner de la ferueur, ie m'en iray, dit-

66 *Relation de la Nouvelle France,*
il, demeurer parmy les creans, c'est à dire
parmy les Chrestiens de S. Ioseph.

Il faut confesser que si plusieurs Sauua-
ges auoient la politesse des François, &
s'ils se produisoient avec autant de graces,
qu'ils rauiroient les yeux & les cœurs
de ceux qui verroient le fond de leurs
ames. Ils ne peuvent souffrir qu'aucun
infidele demeure dans leurs cabanes, qu'il
ne donne des indices de sa conuersion; ils
visitent ceux qui ont quelque differend,
leur donnent de bons aduis, leur font des
presens pour les faire rentrer en leur de-
voir; les parens commencent de prendre
vn soin tout particulier d'apprendre les
prieres à leurs enfans, de les amener à
confesse, de les faire souuenir de leurs pe-
chez. Vne bonne femme disoit à sa petite
fille, mon enfant, voila les offenses que
tu as commises, ne t'en oublie pas, deman-
des en pardon à Dieu, & me dis au retour
de confesse, si tu n'as rien oublié.

Leur deuotion à la sainte Messe est
route aymable & toute particuliere, ils
l'entendent tous les iours avec vne gran-
de modestie. Il n'y a Casuiste si rigoureux
qui obligeast aucun homme de se trans-
porter à l'Eglise dans les rigueurs d'un

froid estangement picquant, lors que la distance est notable, ny les montagnes, ny les vallées, ny la longueur du chemin, ny les glaces, ny les neiges, ny le vent, ny le froid n'empeschent ny les hommes, ny les femmes, ny les enfans de venir tous les iours à la Chappelle pour y entendre la sainte Messe. Les Peres nouvellement arriüés nous disent qu'on ne conçoit nullement en France ce qu'ils voyent de leurs yeux. Ces bonnes gens viennent de fois à autre pendant le iour, visiter le saint Sacrement, ils apportent leurs enfans, les presentent à Dieu avec des tendresses veritablement amoureuses : voicy la priere de quelques parés. Toy qui as tout fait, tu scais tout, tu vois au delà bien loing tout ce qui arriuera; voicy mon enfant, si tu connois qu'il ne vueille point auoir d'esprit quand il sera grand, s'il ne veut point croire en toy, prends le, deuant qu'il t'offence; tu me l'as presté, ie te le rends, mais comme tu es tout puissant, si tu luy veux donner de l'esprit, & me le conseruer, tu me feras plaisir.

La pauureté des Sauuages est si grande, & leurs viures si miserables, excepté quelques iours, qu'ils tuent des animaux en

abondance, & encore en mangent-ils la viande sans pain, sans sel, & sans autre saulce que l'appetit, qu'on n'a point creu iusques à present qu'il fallut leur parler de ieusnes, ny d'abstinence de chair, si non par deuotion. Cependant ils se rendēt par fois si religieux en ce point, qu'ils passeront des iours entiers sans manger quoy que ce soit, plustost que de manger de la chair qui en verité est pire que le plus pauvre pain du monde, tant elle est seiche & dure, ayant esté boucanée à la fumée.

Si quelqu'un tombe dans quelque faute publique, où il en tire luy-mesme le châstiment, ou les autres ne manqueront pas de luy en faire porter la peine & la penitence. Il n'y a pas long-temps qu'un Capitaine venant à l'Eglise, appella le Pere qui s'en alloit à l'Autel, il luy dit mon Pere, i'entendray la Messe hors l'Eglise, ie ne merite pas d'y entrer: pourquoy luy fit le Pere. I'ay beu avec des gens qui ont excédé. As-tu excédé toy-mesme, dist le Pere, non, mais i'ay beu avec ceux qui l'auoient fait: cela ne doit point empescher que tu n'entres en l'Eglise, ie te pri mon Pere, repart ce bon Neo-

phyte que ie sois puny afin que les autres hayssent la boisson qui nous perd. Au reste, qu'il pleuue, qu'il gresle, que le lieu soit sale ou fangeux, ils se tiennent découuerts à la veuë de tout le monde.

Il y auoit quelque different dans vn mesnage: la dispute se rendit publique en sorte qu'ils se vouloient quitter l'un l'autre, selon leur ancienne coustume. Vn des principaux Chrestiens sçachant que le diuorce prouenoit plustost du costé du mari, que de la femme, se leua à la fin de la Messe. Arrestez-vous, dist-il à l'assemblée, nous auons icy vn homme qui deshonore la priere, il parle de quitter sa femme, qu'il sçache que nous ne souffrirons iamais qu'il en prenne vn autre. Nous sommes Chrestiens, nous croyons. Mais où est-il qu'il paroisse, ie le puniray moy mesme s'il ne rentre en son deuoir. Toute l'assistance approuua ce discours, le Pere se tournant fut bien estonné d'entendre ce Predicateur, le coupable encore plus: il ne dist iamais mot, il s'en retourna doucement vers sa femme: cet excès qu'on scait bien reduire à son poinct, donne plus de ioye que de tristesse. La conclusion fust que le mari & la

70 *Relation de la Nouvelle France,*
femme se vinrent confesser & communier au premier iour.

On a beau deffendre le commerce de vin, & d'eau de vie avec les Sauvages, il se trouue tousiours quelque ame lasche qui pour tirer vn peu de poil de Castor, fait passer au clair de la Lune quelques bouteilles dans leurs cabanes. Les Capitaines crient & tempestent, mais il est tres-difficile de bannir entierement ce desordre. Quelques-vns ayans donc excédé, se voulurent punir & chastier eux mesmes. L'vn d'eux à l'yssuë du sacrifice de la Messe, s'écria, mes freres, puis que vous auez eu connoissance de nostre peché, il faut que vous en voyez la penitence; ça, ça, dist-il à ses complices, payons à Dieu ce que nous luy auons dérobé par nostre offense: ie scay bien que ceux qui ne croient pas, se mocqueront de nous, mais il ne faut pas que leurs gaufferies nous empeschēt de satisfaire pour nos offenses: cela dit, il tire vn grand fouët, il se fait rudement fustiger par vn autre, & puis il n'épargne non plus les épaules des coupables, qu'on n'auoit pas épargné les siennes. Les femmes faisoient voir ce spectacle à leurs enfans: hé bien leur disoient-

elles , ferez-vous méchans ? mentirez-vous iamaïs , voyez comme on traite les desobeyssans.

Vn payen enueloppé dans la mesme faute , se presenta pour l'expier par la peine : mais on luy dist que l'Eglise , ne luy estoit point encore ouuerte. Ce qui consola les Chrestiens, croyans que Dieu les preferoit aux Infideles acceptant leur penitence.

Vn ieune garçon ayant beu avec les autres, & voyant qu'on ne luy disoit mot, s'en alla par apres se plaindre au Pere de ce qu'on ne l'auoit pas puny comme les coupables, demandant du moins la permission de se battre soy-mesme en particulier. La nature apprend aux plus barbares que tout peché merite chastiment; mais il faut aduoüer que ceux qui connoissent bien les Sauuages, qui sont éloignez depuis tant de siecles de toute soumission & de tout acte de iustice, ne sont pas peu estonnez de voir ce changement si peu attendu. Dieu vueille que cette ferveur leur dure vn long-temps.

Vn Sauuage étranger qui se trouua enueloppé dans cette penitence, demanda pourquoy les François qui commettoient

les mesmes fautes, ne subissoient pas les mesmes peines. Les autres Sauvages luy respondirent, que la Iustice où le Capitaine des François prenoit connoissance de leurs crimes, & qu'ils en auoient veu chastier de leurs yeux, mais qu'ils ay-
moient mieux estre punis dans l'Eglise par l'ordre des Peres.

Il est vray que ces penitences publiques sont necessaires en ces premiers commen-
cemens, & notamment parmy des Sau-
uages. Premièrement, pource que les Payens se scandalisent fort aysément des fautes des nouveaux Chrestiens, & si on n'en tiroit quelque chastiment public, ils attribueroient le peché, non pas tant à la personne qui le commet, comme à la doctrine que les Neophytes embrassent, & qu'ils professent. En second lieu, les Capitaines Sauvages n'ayans aucune Iustice reglée, ny aucune autorité de punir les defauts de leurs gens, nous sommes contrains de leur seruir de peres & de Iuges, empeschans les desordres par quelques chastimens qu'ils acceptent fort volontiers; mais les dereglemens que les vaisseaux à l'ordinaire apportent par leurs boissens, nous font abandonner cette

charité, & remettre à la Justice du pays la punition des yurongneries trop frequentes, pendant qu'ils sont ancrez en nos ports.

Les Relations precedentes ont fait mention de la mort toute sainte d'un Neophyte nommé François Xavier Nenafkamat: c'est celuy qui avec Noël Negabamat a ietté les premiers fondemens du Christianisme en la residence de S. Ioseph. Il laissa deux enfans, un garçon & une fille: celle-cy est mariée & mene une vie fort Chrestienne; Son fils qui se nommoit Vincent Xavier Nipikigigan, fut miserablement blessé à mort cet Automne dernier par les Sokoquois, dont nous auons parlé cy dessus; ce pauvre homme fut rapporté à Kebec & conduit à l'Hospital, où il a esté receu & traité avec une grande charité; voyant que ses playes estoient incurables, il voulut mourir avec les Chrestiens de S. Ioseph, il a raui & en sa maladie & en sa mort tous ceux qui connoissoient les touches de son cœur. L'une des plus estranges passions des Sauvages, c'est la vengeance contre leurs ennemis: on ne pouuoit au commencement leur persuader que ce fut bien fait

74 *Relation de la Nouvelle France,*
de prier pour eux, ils en estoient scandalisez; Tu ne nous aymes pas, disoient-ils au Pere qui leur donnoit ce conseil: cette priere ne vaut rien, quel bien nous peut-il arriuer que Dieu benisse ou secoure nos ennemis; ceux qui croyent, ont bien changé de langage: celuy-cy traitreusement massacré, sans iamais auoir commis aucun acte d'hostilité contre cette nation qu'ils ne vouloient point auoir pour ennemie, non seulement pardōna à ses meurtriers, mais il pria souuent Dieu qu'il les benist, qu'il leur fit la grace de se conuertir, & lors qu'on luy porta le Viatique, apres auoir reïteré les prieres qu'il faisoit pour eux, il promit d'un accent qui touchoit tous les assistans qu'il se souuiendrait d'eux au Ciel & qu'il demanderoit à Dieu leur salut, & la connoissance de I E S U S-CHRIST à toute leur nation; cette mort a esté precieuse deuant Dieu & deuant les hommes.

Sa femme a monstřé vne charité & vne constance admirable à seruir son pauvre mari: elle auoit receu vn coup de hache de ces traistres, ils luy auoient enleuē vne partie de la peau de la teste avec ses cheveux, bref ils l'auoient laissē pour mor-

te, mais ses bleffures n'estant pas mortelles, si tost qu'elle se peust traifnir, elle donna de l'estonnement à tous ceux qui connoissent le genie des Sauvages. Si tost qu'un mari est en estat de ne plus recouvrer sa santé, sa femme le quitte & l'abandonne, le laissant entre les mains de ses parens, s'il en a; s'il n'en a point, elle luy avance ses iours pour le deliurer, & elle aussi de la peine que cause vne grande maladie: le mari en fait autant à sa femme en cas pareil: cette barbarie n'est plus parmy ceux qui reçoivent & qui conservent la Foy: ce flambeau leur fait voir la beauté de la charité coniugale, mais il n'oste pas pourtant les inclinations d'une nature nourrie dedans ces habitudes depuis la naissance des siecles. Cette femme vraiment forte & fidele pansoit tous les iours son mari, souffrant la puanteur de ses playes, dont elle essuyoit continuellement le pus; Elle disoit par fois en elle-mesme, ie sens bien que ie suis Chrestienne; car sans cela il ne me seroit pas possible de demeurer un iour auprès d'un homme qui me choque les sens si rudement, & cependant ie ne scaurois m'éloigner de luy. C'estoit sans doute vne

76 *Relation de la Nouvelle France,*
grace bien particuliere, & vneffet du Sa-
crement de Mariage.

Ce pauvre patient auoit vne petite fille qu'il auoit consacré à Dieu, des le iour de sa naissance, luy promettant qu'il la porteroit à estre vierge toute sa vie. Il la donna des sa petite enfance aux Meres Ursulines: il n'est pas croyable combien ces bonnes Meres faisoient estat de ce petit enfançon, elles admiroient ses bonnes inclinations, & la douceur de son naturel; on eut dit que sa plus grande recreation estoit de prier Dieu, iamais en quelque humeur qu'elle fut, elle ne refusoit de le faire; quand elle pleuroit, comme font les enfans, si on luy disoit: prions Dieu, aussi-tost ioignant ses petites mains elle arrestoit ses larmes & prononçoit ses prieres qu'elle sçauoit parfaitement des l'aage de trois ou quatre ans; son pere se voyant proche de la mort, la voulut voir: on la tire du Seminaire, on la conduit vers ce pauvre mourât, on la luy presente. Elle estoit si gentiment vestuë, & elle le salua avec tant de graces qu'il en fut rauy. Il ne se peust contenir de l'embrasser, il la baise, il la prend sur son liët, la tient dans son sein, luy donne mille benedictions, luy

congratule d'estre tombée en si bonne main, il luy parle comme si elle eust eu cinquante ans: A dieu ma fille ie m'en vay au Ciel, ne t'attriste point de ma mort, sois bien obeissante aux filles vierges, elle sont tes plus proches parentes, ne les quitte jamais: quand tu seras grande, elles te diront ce qu'il te faudra faire. Cet amour trop ardent fit mourir cette pauvre enfant, elle prist la fiebvre dans l'haleine & dans la bouche mourante de son pere, comme elle estoit fort tendre, n'ayant pas plus de cinq ans, l'air corrompu s'empara bien aisément de son petit corps, & luy causa vne maladie qui l'enuoya six mois apres au tombeau.

Son pere estant mort, on en sceut bien-tost la nouvelle au Seminaire où on l'auoit reportée. Sa maistresse la mena deuant le saint Sacrement, pour la faire prier Dieu pour son ame. Ayant fait sa priere, elle se tourna elle-mesme vers sa maistresse & luy dist, I E S V S sera-il pas mon pere, puisque ie n'en ay plus? La Vierge sera aussi ma mere, & vous serez mes parentes, mon pere me la dit. Elle raconta aux Meres tout ce que son pere luy auoit recommandé.

Sa fièvre se faisant de plus en plus connoistre, l'allita en sorte qu'elle n'en releua plus. Elle se voulut confesser, le Pere qui l'écouta, en fut rauy, ne croyant pas qu'un enfant qu'il vouloit consoler, eut eu iamais tant de iugement. On luy demanda si elle ne seroit pas bien aise de voir Nostre Seigneur, *napik nisadkihamissi kakichitdtz*, répondit elle, entièrement i'ayme celuy qui a tout fait; & là dessus elle expira, avec la ioye & les regrets de toutes ces bonnes Meres.

L'embarras que la venuë des vaisseaux apporte, nous fit reietter le Iubilé de l'an passé en un temps plus commode pour le gagner avec plus de repos, on le publiâ quelques iours deuant la naissance du Sauueur. Les Chrestiens de S. Ioseph qui n'auoient point encor ouïy parler de cette deuotion, s'y preparerent avec vne affection toute extraordinaire. On leur dist que les dispositions pour obtenir ce pardon, estoient le ieusne, l'aumosne, & la priere ou l'oraison: pour le ieusne, ils le garderent bien aisément: car ils n'auoient pas beaucoup de choses à mâger en ce temps-là, un bon-heur neantmoins le rendit plus meritoire & plus remarquable. Un Chas-

leur ayant fait rencontre d'un Caribou, qui n'est pas tout à fait si gros qu'un de nos bœufs de France, le poursuivit & le rua par terre: la famine estoit en leurs cabanes, le desir de manger de la viande fraîche les tentoit fortement, jamais neantmoins aucun Chrestien n'en voulut guster, les iours qu'on leur auoit ordonné de ieusner, non pas le Chasseur même; bien dauantage, quelques Payens de sa cabane voyans cet exemple, ne touchèrent non plus à cette chair, que si elle eut esté empoisonnée.

Pour l'aumosne ils auoient plus de peine: car ils ne sçauoient que donner, l'or & l'argent n'ont point de cours parmy ces peuples, & leur pauureté les dispensa aysément d'estre prodigues. Si fallut-il pour contenter leur deuotion qu'ils accomplissent cet article. Les vns apportoyent quelques grains de Pourcelaine, les autres un petit morceau de chair; il y en eut un qui presenta un petit plat d'ecorce, plein de raisins qu'il auoit achepté des François. En un mot, on donna toutes leurs aumosnes à l'un des Capitaines plus zelez pour les distribuer aux plus necessiteux.

Quant à l'oraïson, ils ne manquerent pas de faire leurs Stations, & avec cela d'assister toutes à vne Procession assez facheuse & difficile qu'ils firent depuis saint Ioseph iusques à Kebec, il y a enuiron vne lieüe & demie de chemin: elle se fit le iour de saint Estierme le lendemain de Noel par vn temps extremement froid, ils marchoiẽt tous deux à deux en bel ordre, les enfans voulurent estre de la partie. La croix & la banniere marchoiẽt deuant, les Peres qui ont soin de cette petite Eglise, conduisoient leur troupeau, ils entonnent des Hymnes en sortant de l'Eglise, ils continuent leur Procession, recitans leur Chapelet, & faisant d'autres prieres. Arriuant à Kebec ils rauirent les François, leur premiere Station fut en l'Eglise des Meres Ursulines, où ayans prié Dieu, & chanté quelques Cantiques spirituels, ils tirerent droit à la Paroisse, où le saint Sacrement estoit exposé. Ils furent receus avec des motets plein de pieté qu'on chanta en l'honneur de celuy qu'ils venoient adorer, lequel leur ayant donné sa benediction par les mains du Prestre, ils passerent à la troisieme Station qui estoit à l'Hospital, où sembla-

blement

blement ils prièrent pour les sujets contenus en la Bulle, tousiours conduits & dirigés par leurs Pasteurs. Au sortir de là, ils s'en retournent à ieun deux à deux, cōme ils estoient venus, concluans la dernière action du Iubilé dans leur Eglise. Ceux qui auoient veu le pays dans sa barbarie, iettans les yeux sur vne telle deuotion, sur vne modestie si grande, voyans des Barbares faire trois lieues à pied, dans vn froid tres-piquant, & à ieun, pour gagner la remission de leurs offences, rendoient mille loüanges au Dieu du Ciel, qui verse ses benedictions où il luy plaist.

*De la Residence de la Conception aux
trois Riuieres.*

CHAPITRE VI.

LEs trois Riuieres sont l'abord de tous les peuples de ces contrées bons & mauuais : on y voit de temps en temps des Sauvages, de toutes les nations qui voguent sur le grand fleuve de saint Laurens, depuis son emboucheure ius-

82 *Relation de la Nouvelle France,*
ques aux Hurons, & au delà: ceste esten-
duë fait peut-estre quatre cens lieues, &
dauantage.

Ceramas de tant de peuples si differents
fait vne grande confusion, & encore que
les seuls Chrestiens soient les plus chers
des François, on est contraint de tolerer
les autres, & d'attendre le moment de
leur conuersion.

Toutes les assemblées qu'on a faites
auec les Iroquois, ont esté tenuës aux
trois Riuieres: deux ou trois insignes
Apostats s'y sont retirez: tous les fripons
des autres endroits y sont venus passer
vne partie de leurs temps: tous les curieux
de sçauoir des nouuelles y abordent: ce
n'est qu'un flux & reflux qui empesche
beaucoup que la Foy ne prenne racine. Les
Chrestiens cependant n'ont pas laissé de
donner des preuues de leur foy, & de
leur constance, nonobstant les mauuais
exemples qu'ils ont deuant les yeux, & qui
font quelquesfois trébucher les foibles.

Vn Infidelle cajola si bien vne femme
Chrestienne, qu'il la prist pour sa secon-
de femme, les François indignez de ceste
action, luy deffendent l'entrée du fort, &
de leurs maisons: cét homme forcené

s'en va dans le quartier des Sauvages, faire vn cry public contre la priere, c'est à dire contre la Foy, vsant de menaces contre tous ceux qui sortiroient de leurs Cabanes pour aller à la Messe, ou à l'instruction. Vn Chrestien entendant ce discours de sa Cabane, en sort armé d'une sainte cholere, il anime sa voix, il crie, il tempeste contre cét insolent, parle hautement de la foy, donne courage aux Chrestiens, proteste que les menaces des impudens ne l'ébranleront iamais, en vn mot le Payen, voyant ce torrent, se retire de peur que des paroles on ne vint à la violence, n'esperant pas trouver tant de courage parmy les siens pour le men-
songe, qu'il en croyoit dans les Chrestiens pour la verité.

Vne autre fois vn Chrestien voyant les desordres qui se commettoient dans ce mélange de toute sorte de nations, & n'ayant pas d'autres armes que sa parole, pour y resister, il sortit en public, & se pourmenant selon leur coustume, parmy les Cabanes de ses compatriottes, il parangua en ces termes.

Escoutez, mes freres, c'est à vous tous que j'adresse ma parole, vous sçavez

que ie suis baptisé : si quelqu'un l'ignore, qu'il l'apprenne aujord'huy de ma bouche, ie n'ayme ny les biens , ny l'honneur, i'ayme la priere, i'honore la Foy, ie voudrois que tout le monde l'honorast, tout n'est rien : la creance est de prix , & de valeur : si vos oreilles estoient percées, la doctrine qu'on nous enseigne, y entreroit, & si vous n'auiez les yeux fermez , vous en verriez la beauté : on ne voit qu'insolences dans nos cabanes , les ieunes gens courent toutes les nuits, i'arresterois bien ces desordres , si i'auois du pouuoir sur vous. Tenez pour constant que ces malices attireront dessus nos testes la cholere, & la vengeance de celuy qui a tout fait. Pour vous autres qui'auiez receu le Baptisme, & qui ne tenez pas vostre parole, vous estes des trompeurs , ou renoncez à vostre foy , ou viuez conformément aux promesses que vous avez faites en vostre Baptisme. Si l'on vous retranche de l'Eglise, si on vous chasse comme des chiens, ie me banderay le premier contre vous, si vous ne quittez vos desordres. Ses paroles poussées d'un bon accent, & par un homme d'autorité estonna les inconstans , & consola bien fort les plus feruens , & les plus courageux.

La nuit suiuiante vn Chrestien qui auoit esté banny de l'Eglise pour vn scandale public, & qui s'estoit reconcilié apres vne bonne penitence, émeu de la force de ce discours, en fit vn autre deuant des apostats, avec vn accent tout plein de cœur. Les Sauuages sont fort retenus en leurs paroles, deuant leurs compatriotes. C'est vne chose rare qu'un Capitaine mesme se donne la liberté de reprendre les fautes de ses gens, si ce n'est peut-estre de quelque ieunesse. Cet hōme parla deuant les plus huppez, & deuant les plus superbes de sa nation, en cette sorte. Celuy qui a promené sa parole dans la harāgue qu'il nous a faite aujourd'huy, a parlé comme vne personne qui croit veritablement: son aage & sa grande autorité meritent que les fideles & les infideles obeissent à sa voix, & sa perseuerance en la Foy oblige tous les Chrestiens de garder les promesses qu'ils ont faites à Dieu: pour moy qui ay donné mauuais exemple, ie ne puis dōner aucun poids à mes paroles; si neantmoins vous les regardez de bien prés, vous trouuerez qu'elles ne s'écartent ny d'un costé ny d'autre, mais que leur route est toute droite: i'ay peché, tout le

86 *Relation de la Nouvelle France,*
monde le sçait bien, i'en ay demandé pardon à Dieu, ie m'en suis confessé, ie croy qu'il m'a fait misericorde, & que le peu de temps qui me reste iusques à la mort, m'est donné pour faire penitence de mes crimes, ie ne puis assez admirer sa bonté. Mais ne dites pas que si vous suiuez mon exemple dans le vice, vous le suiurez par apres dans la penitence: ces paroles sont dangereuses, il les entend, il vous écoute, s'il ne m'a pas liuré au mauuais demon, c'est vne bonté qui m'estonne, de laquelle il n'a pas vſé enuers vne infinité d'autres qui se sont perdus. Ne dites pas aussi que vous aurez de l'esprit, quand vous aurez la teste blanche, le demon vous preuendra, il ne sera plus temps de vouloir estre sage quand vous serez dans les feux, les guerres, les maladies, & la mort mesme, sont les punitions de nos offenses, & non pas de mauuais effects de la Foy & des prieres, comme disent quelques-vns: c'est la priere qui dit à Dieu, arreste ta colere, ne décoche point tes fleches dessus nous, donne nous le loisir d'auoir de l'esprit, chasse les maladies, deliure nous de la guerre: voila ce que demandent iour & nuit les Peres pour nous autres, c'est ce

qu'ils nous conseillent de faire & de pratiquer : sans la priere de ceux qui aiment Dieu, le demon qui a enuie de nous perdre, nous auroit bien-tost precipité dans la fosse pleine de feu. Ceux-là sont bien abusez qui croyent que la priere cause les maladies & auance la mort : celuy que nous prions, c'est celuy-là mesme qui donne la santé & la vie, l'honneur qu'on luy rend, ne le prouoque pas à nous faire du mal. Sus donc, que ceux qui ont peché, facent penitence avec moy, & ceux qui n'ont point saly leur Baptisme gardent constamment leur parole iusques à la mort.

Je crois qu'il sera bien à propos de dire icy deux mots de la conuersion de cet homme. Estant sollicité par vne femme, il la prit publiquement avec sa legitime: Dieu l'ayāt châtié par vne bonne maladie, il ouurit les yeux, mais pource que l'on craignoit son inconstance, dont il auoit desia donné des indices, on le laissa fort longtemps comme vn excommunié: il enuoya querir plusieurs fois quelques-vns de nos Peres, à toutes ses demandes point de response: enfin comme on creut qu'il estoit veritablement touché, vn Pere le va voir

88 *Relation de la Nouvelle France,*
dans ses grandes douleurs: Ah, mon Pere,
luy dist-il, ayez pitié de moy: ie ne puis,
luy repliqua le Pere, te faire entrer en l'E-
glise, tu as donné vn trop grand scanda-
le: Helas! mon Pere, ie ne demande pas
cela, ie ne suis pas digne d'y rentrer, ie de-
mande que mes pechez soient effacez par
la confession; ie suis extremement mala-
de; la mort me fait peur, estant encor char-
gé de tous mes crimes: le Pere voyant
bien qu'il n'estoit pas encor dans vn si
grand danger, luy donna iour, le va trou-
uer au temps prefix, luy preste l'oreille:
ce pauvre homme tire vn petit faisceau
de bois cōme vne botte d'allumette, & le
monstrant au Pere, luy dist: voila tous mes
pechez, ie les ay escripts dessus ces bois à
nostre mode, de peur de m'en oublier: il
se confesse avec de grāds regrets les yeux
pleins de larmes, la bouche pleine de san-
glots, & le cœur tout rempli de regrets
& de douleur. Apres sa confession, il ra-
conta au Pere comme il estoit tombé dans
l'abyssme de ses pechez. I'ay, disoit-il, con-
serué long-temps la blancheur de mon
Baptisme, i'ay porté long-temps le flam-
beau qu'on me fit tenir tout allumé sans
l'esteindre: cette femme qui m'a perdu

me recherchant, ie la fuyois au commencement, mais petit à petit ie pris plaisir en son amitié: ie ne pensois en aucun mal, iusques-là que sentant que mon cœur vouloit estre meschant, ie la chassois d'auprès de moy, mais elle n'alloit pas loin; aussi-tost elle paroïssoit deuant mes yeux: enfin ie commençay à l'aymer, mon cœur trembloit, me reprochant que ie quitterois la priere, ie m'allois confesser aussi-tost; mais ce demon me poursuiuant me perdit, ie vins à l'aymer tout de bon, & voyant bien que ie ne ferois pas en repos auprès de vous autres, ie vous quittay & m'en allay à l'Isle, & de là aux Hurons: l'amour m'aveugloit; ie pechois quelquefois sans remords, le plus souuent la crainte faisoit mon ame, ie m'en voulois quelquefois prendre à vous autres, tantost ie vous méprisois, puis ie vous exaltois, admirant vostre patience & vostre bonté: car vos freres qui sont dans les Hurons, font là haut ce que vous faites icy bas; ils pacifient toutes les dissensions, ils font des presens pour appaiser les meschans, ils enseignent le chemin du Ciel: tout cela m'estonnoit, & ie disois à mon ame, tu t'en vas dans le feu, tu desobeïs

90 *Relation de la Nouvelle France,*
à celuy qui a tout fait. Estant dans ces an-
goisses ie tombe malade, me voila dans
des craintes épouventables, tous mes pe-
chez se presentent à mes yeux, comme si
on me les eust dit les vns apres les autres:
ie les marquay tous sur ces petits bois, ie
demanday qu'on me rapportast icy bas, ie
ne pensois qu'à vous autres que i'auois
tant méprisez: ie disois à Dieu, tu fais
bien de me faire malade, ie t'ay quitté le
premier, ie n'ay point d'esprit, ie sentoie
des douleurs horribles, ie criois dans mon
mal, i'ay mérité tout cela, tu fais bien,
mais ne me tuë pas que ie ne me sois
confessé. Je croyois à tous coups que i'al-
lois descendre au païs des demons: Enfin
quand ie me suis veu proche de vous au-
tres, mesangoisses ont esté vn peu soula-
gées: car encor que vous me rebutassiez,
ie disois tousiours, ils ont raison, ils crai-
gnent que ie ne les trompe. Nikanis, di-
soit-il au Pere, prie pour moy, dis luy qu'il
augmente mon mal, si iamais il me prend
enuie de le quitter. On le tint encor fort
long-temps dans cet estat de penitent,
deuant que de le faire entrer dans l'Egli-
se: il y est maintenant bien resolu de n'en
sortir iamais, il disoit il n'y a pas long-

temps à quelques ames froides: ah! si vous
sçauiez quel grand mal-heur c'est d'estre
chassé de l'Eglise, & combien cela couste
d'angoisses, vous vous donneriez bien de
garde de commettre chose aucune qui
vous fit iamais tomber dans ce precipice:
Dieu luy vueille donner la perseuerance.

Pour rentrer dans nostre discours, les
Chrestiens se voyans enuironnez de tant
de difficultez, prirent resolution pour se
mieux conseruer, de faire bande à part
dans leur grande chasse pendant l'hyuer,
& dans les autres voyages qu'ils feroient
pour leur cōmerce. Vn François les ayant
accompagné, nous tēmoigna au retour
qu'il auoit esté raiuy les voyant viure en
vrais Chrestiens, ne manquans iamais de
prier Dieu tous ensemble, gardans aussi
estroitement le saint Dimanche, comme
s'ils eussent esté proches de nos petites
Eglises.

Au retour de leur chasse, ils se cāperent le
plus près qu'ils purēt de nostre Chappelle:
les Payens s'en formaliserent, leur dōnans
mille brocards de ce qu'ils ne s'estoiēt pas
voulus ioindre à eux; c'est la coustume
parmy ces peuples que les filles estant ma-
lade de leur maladie ordinaire, se separent

92 *Relation de la Nouvelle France,*
des autres, comme faisoient les Iuifues.
Les Infidelles voyant nos Neophytes vnis
ensemble, leur disoient en gauffant qu'ils
faisoient bien à la façon des femmes de
cabaner à part, ils souffroient patiem-
ment ces risées, portans compassion à
leur aveuglement : que pouuons nous
apprendre de vous autres, respondit vn
Chrestien, sinon des medifances & des
gaufferies? ne vous estonnez donc pas si
nous nous mettons à l'écart.

Il n'y a terre au monde si seche & si ari-
de où il ne paroisse quelque petit brin de
verdure. La petite Eglise des trois Riui-
res voit d'as ce flux & reflux des Sauvages,
qui l'abordent, vne nation toute simple,
toute candide & bien éloignée de la su-
perbe : ce peuple vient du fonds de terre,
il passe sa vie dans l'innocence de la chasse
& de la pesche, ne voyant les François
qu'une ou deux fois l'année pour achepter
quelques necessitez en contr'eschange de
leurs pelteries. Ils tirent leur nom du mot
Attikameg, qui signifie vne espece de
poisson que nous appellons le poisson
blanc, pource qu'en effet il est tout lui-
fant, & tout blanc. Ces pauvres poissons
blancs se viennent ietter dans les filets

de l'Euangile, autant de fois qu'ils approchent des riuës du grand fleuue de saint Laurens. Ils composent maintenant vne petite Eglise volante, qui n'a rien de plus ferme ny de plus constant que la Foy, & que l'exercice des vertus qu'ils conseruent d'autant plus aysément qu'ils sont éloignez des ennemis, qui les leur pourroient dérober.

Ils portent avec eux vn catalogue, ou vn calendrier des Festes, & des Dimanches, & de tous les iours de la semaine: pas vn d'eux ne s'est trompé cette année en son calcul. Outre les prières du soir, & du matin, ils s'assemblent tous les Dimanches dans vne cabane, pour chanter quelques Hymnes spirituels, & pour reciter tous ensemble leur chappelet. Que si quelqu'un d'entr'eux à la parole en main, il anime les autres à obeir à celuy qui a tout fait, & à quitter leur anciennes superstitions.

Tout l'hyuer, ils se consolent dans l'esperance qu'ils ont de se venir confesser & communier au Printemps, ils en font de mesme pendant l'Esté, se disposans de nous venir voir à l'Automne: ils découvrent leur faute avec vne candeur admi-

94 *Relation de la Nouvelle France,*
rable. On diroit veritablement que le
peché d'Adam n'est point parvenu ius-
ques à ces peuples, tant ils sont éloignez
des malices qui se retreuvent parmy les
plus ieunes enfans.

Leur premier Capitaine, nommé Paul
de Tamerat, estant arriué aux trois Ri-
uieres, s'en alla visiter le Pere qui a soin
de cette residence, & luy dist deuant tous
ses gens. Mon Pere, sera-ce donc à ce coup
que ie communieray ? tu m'as tousiours
refusé ce bon-heur ; tu m'as remis du
Printemps à l'Automne, j'ay eu peur pen-
dant tout l'Esté de mourir deuant que
l'on m'ait porté à la bouche cette nourri-
ture de nos ames. Dieu m'a conserué la
vie, me voicy de retour, que diras-tu
maintenant ? ne m'afflige pas plus long-
temps. Voyla le compliment que fit cet
homme à son abord, plus aymable cent
fois que ces mines, & ces grands abaïsse-
mens de la Cour qui n'ont bien souuent
que de l'apparence.

La femme de ce Capitaine, ne perdit
non plus de paroles que son mary : elle
amene au Pere ses deux filles, le presse
tant qu'elle peut d'accorder à la mere, &
aux enfans ce pain de vie, elle demande

qu'on l'instruise, si elle ne l'est pas suffisamment. Vn Samedy au soir, le Pere l'ayant fort examinée avec quelques autres, elles creurent que c'estoit pour Communier le landemain, elles viennent donc à la Messe en nostre Chappelle, se presentent à vn Pere pour les confesser: mais comme il n'entendoit point leur langue, il les renuoya. Elles se tirent à quartier, entendent deux Messes, demeurent en la Chappelle iusques à Vespres, le Pere, qu'elles attendoient, & qui auoit célébré la Messe, en la Paroisse, suruenant, le trouue les mains iointes deuant l'Autel. Il leur demande ce qu'elles font là, nous t'attendons, mon Pere, pour nous confesser, & communier. Quoy donc fit le Pere, ne sçauiez vous pas bien qu'on ne communie pas apres auoir mangé? (il croyoit qu'elles vinssent de leur cabanes) nous le sçauons bien, respondent-elles, nous n'auons point mangé depuis hier à midy: nous sommes icy depuis le matin, esperans tousiours que tu nous ferois communier. Mais pourquoy demeuriez vous si long-temps, voyãs que ie ne venois pas: hélas! dist vne bonne vefue, nous y refterions volontiers tout le iour pour

96 *Relation de la Nouvelle France,*
remercier le bon I E s v s des graces qu'il
nous a fait : nous y viendrons souuent,
nous ne sçaurions nous ennuyer en la
maison des prieres. Le Pere touché ius-
ques aux larmes leur accorda le lende-
main matin , ce qu'elles souhaittoient
auec tant d'ardeur.

Ayant donné iour à quelques-vns de se
venir confesser , vne bonne femme se
vint excuser demandant vn plus long
terme pour se preparer. Comment, dist le
Pere, ne sçauois tu pas bien des hyer que
tu debuois te confesser aujourd huy? ne
t'ays-je pas veu quasi toute l'aprèsdisnée à
la Chappelle! qu'as-tu fait pendant tout
ce temps-là? I'ay pensé, répond-elle, à mes
pechez , i'y pensay hier quasi tout le iour,
i'y veux penser iusques à demain , & apres
tout peut-estre que ie ne fairay pas com-
me il faut. Je voudrois bien que mon
cœur ne fut plus méchant du tout, ie suis
bien marrye d'auoir fasché Dieu. Au reste
comme ces bonnes ames ne font point de
difficulté de s'ouuirir , les plus gros pe-
chez estoient d'auoir esté trop triste,
voyant quelques-vns moins portez à prier
Dieu , de s'estre voulu fascher contre
eux. Elle se confessa avec vne candeur
rauisante:

rauiſſante : & comme le Pere luy donnoit vne penitence trop legere a ſon gré , elle ſ'en plaignit, & luy diſt: ie ne laiſſeray pas d'adiouſter d'autres prieres; en effet elle demeura plus d'une heure à l'Egliſe, apres ſa confeſſion.

Elle a gagné ſon mari à IESVS-CHRIST, cét homme qui eſtoit fort rude auant ſon Baptême , eſt deuenu docile & pliable comme vn enfant : la benediſtion du Ciel eſt veritablement ſur cette famille, cette bonne femme amena ſa fille au Pere qui l'auoit baptiſée , pour receuoir ſa benediſtion: cét enfant qui n'a que trois ans portoit vn petit pacquet ſur ſa teſte. La mere prit la parole, voicy mon Pere, ta petite fille qui te fait ce preſent , pour te faire ſouuenir de prier Dieu pour elle, afin qu'il luy donne de l'eſprit pour bien retenir les prieres: c'eſtoit vne peau de Cerf, gentiment accommodée que le Pere rendit à l'enfant pour luy faire vne petite robe. La veritable innocence eſt parmy ces peuples , ie dirois volontiers que dans la France on deuient ignorant pour trop ſçauoir, & que pour trop vouloir on ne veut rien: car en verité ce qu'on pourſuit avec tant de feu, n'eſt rien qu'un neant.

La belle-mere de cette bonne femme, passe encore sa bru en deuotion, en candeur, & en pieté. Le saint Esprit luy a donné vne telle affection pour conseruer la pureté de son cœur, qu'elle ne manque pas de se cōfesser tous les huit iours, non pas aux prestres: car elle n'en a point dans ces grands bois; mais au Souuerain Pontife. La nuit qui precede le Dimanche, lors que tout le monde est dans vn profond sommeil, elle se leue, se met à genoux, examine sa conscience, & puis elle fait sa confession à Dieu, en la mesme façon qu'elle fait deuant vn Pere: elle demande pardon, elle fait vne penitence, elle prie Dieu qu'il luy face la grace de se souuenir de toutes ses offenses pour les dire puis apres à son confesseur. On ne croiroit pas avec quels sentimens elle les explique: ie suis, dit-elle, par fois vne vraye chienne, ie fais plusieurs actions sans diriger mon intention. Je vay querir du bois sans penser que c'est pour Dieu. Je suis comme ces pourceaux qui grongnent incessamment: car ie me plains par fois d'un mal de teste qui me trauaille, & qui me fait souffrir assez souuent.

Elle a vne si grande tendresse de con-

en l'année 1646.

99

science, que la seule ombre du peché luy fait peur. L'estime qu'elle fait des personnes qui luy parlent de Dieu, & qui l'instruisent, est si grande, que vous diriez qu'elle écoute vn Ange, quand elle preste l'oreille à vn Pere: c'est ce qui la rend zélée pour le salut de ses compatriotes, notamment de sa famille, qui est assez nombreuse.

Son mari n'a pas moins de ferueur, il fait plus pour la gloire de Nostre Seigneur, dans son pays, que le plus zélé Missionnaire de la Nouvelle-France. Il n'y a pas long-temps que de ieunes frippons Algonquins, estans entrez sur le soir dans sa cabane, pour badiner & cajoler, il les aduertist doucement de leur deuoir: mais voyant qu'ils ne s'arrestoient point pour sa douceur, il leur dist d'un ton sec: sortez d'icy, & apprenez qu'il n'y a personne en ma cabane qui ne croye, & qui ne craigne Dieu. Les paroles rudes sont parmy les Sauvages, ce que les bastonnades feroient en France parmy les insolens.

La bonne vie, & le zele de ces nouueaux Chrestiens, répand la Foy de I E S V S-CHRIST, bien auant dans les nations plus éloignées. Des personnes qui n'ont

100 *Relation de la Nouvelle France,*
iamais oüy parler aucun Pere de nostre
compagnie, nous demandent le saint
Baptisme. Quand nous les voulons in-
struire, nous trouuons qu'ils ont la con-
noissance de nos mysteres, & qu'ils sça-
uent les prieres, & l'exercice d'un bon
Chrestien: cela sans mentir, est de grande
consolation.

Vn Capitaine d'un pays plus haut que
les Attikamegues, s'est venu presenter au
Pere, avec toute sa famille, pour appren-
dre de sa bouche ce dont il auoit oüy par-
ler dans les grands bois de son pays. Il
est demeuré tout exprez trois sepmaines,
aupres de luy, pour se faire instruire. On
n'a baptisé que sa fille aisnée, à laquelle
on a donné commission d'apprendre les
prierez à son pere, à son mari, & à tous
ceux de sa cabane. Deux Canots sont ar-
riuez d'une autre nation dont nous n'a-
uons point encore oüy parler: ce sont des
visages nouueaux qui paroissent pour la
premiere fois parmy les François. Si tost
qu'ils ont mis pied à terre, ils sont venus
chercher celuy qui prie, & qui instruit:
c'est le nom que les Estrangers donnent
aux Peres, afin, disoient-ils, d'appren-
dre le chemin du Ciel: cette enuie leur a

pris pour auoir veu & entendu quelques Sauvages, qui ont communication avec nos Neophytes. Dieu est la bonté mesme, qu'il soit beny à iamais : comme il connoit qu'il n'y a force humaine qui puisse courir ces grandes forests, & ramasser ces pauvres brebis égarées, & cachées dans des montagnes, dans des bois, & dans des froids épouventables, il les touche luy mesme, & les conduit comme par la main aux sources de la vie, qui sont les Sacrements de son Eglise.

De trentecinq Canots qui sont venus de ces contrées, on n'a baptisé que 37. ou 38. personnes. On ne scauroit croire: combien il est important de ietter de solides fondemens de la Foy.

Entre ces Canots il en est venu quelques-vns d'une nation appelée Kapimi-nakgetiik, lesquels nous ont assuré que leurs voisins auoient esté visitez par des Sauvages, qui iamais n'ont paru en ces contrées, & qui iamais n'auoient veu aucune des marchandises qu'on apporte en ce nouveau monde. Ils disent plusieurs choses de la multitude des hommes de leur nation, & de leurs façons de faire: nous en apprendrons des nouvelles avec

102 *Relation de la Nouvelle France,*
le temps: ils sont sujets du grand Dieu,
ils le viendront reconnoistre aussi bien
que les autres, il n'y a point de cliron si
rétentissant que celuy de l'Evangile, il
faut qu'il se face entendre aux quatre
coins du monde.

*De la Mission de sainte Croix,
à Tadoussac.*

CHAPITRE VII.

CE que nous appellons Tadoussac, est
nōmé des Sauvages Sadilege, c'est
vn lieu plein de rochers & si hauts, qu'on
diroit que les Geans qui voulurēt autres-
fois combattre les Cieux, auroient ietté en
cet endroit, les fondemens de leur esca-
lade. Le grand fleuve S. Laurens fait quasi
dans ces rochers vne baye ou vne anse
qui sert de port & d'assurance aux navi-
res qui voguent en ces contrées: nous ap-
pellōs cette baye Tadoussac. La nature la
renduë fort commode pour l'ancrage des
vaisseaux; elle la bastie en rond & mise à
l'abry de tous les vents; on comptoit au-

tresfois sur les riuës de ce port, trois cens guerriers ou chasseurs effectifs, qui faisoient enuiron avec leurs familles douze ou quinze cens ames. Ce petit peuple estoit fort superbe; mais Dieu le voulant disposer à receuoir son Fils, l'a humilié par des maladies qui l'ont quasi tout exterminé; ces coups neantmoins sont fauorables, pendant que sa iustice massacroit les corps au grand deluge du monde, sa misericorde alloit ramassant les ames penitentes: nous pourrions dire le mesme avec proportion, que sa colere mettant à mort vne partie des Sauuages par les guerres & par les epidimies, sa bonté donnoit aux autres vne vie qu'il faudroit chercher au trauers de mille morts.

C'est ce que nous auons veu de nos yeux: car ces pauvres gens battus de quantité de maladies & recrues des fatigues de la guerre, se sont enfin iettez au port de la vie & de la paix: ils se sont rendus à I E S V S- C H R I S T, qui semble les vouloir repeupler par vn bon nombre de Sauuages qui abordēt là de diuers endroits, pour voir de leurs yeux ce qu'ils apprennent par leurs oreilles qu'il y a des hommes baptis comme eux qui prêchent & qui pu-

104 *Relation de la Nouvelle France,*
blient les grandeurs de Dieu, & qui en-
seignent le chemin du Ciel. Il faut con-
fesser que depuis cinq ans ces bons Neo-
phytes ont excellé en ferueur & en deu-
tion, mais voulant cette année courir trop
viste, ils ont bronché, excédans du costé
qu'on n'auroit pas attendu.

Je pense auoir leu autresfois que le sieur
de Ioinuille qui a escrit la vie de S. Louys,
se treuuant dans vne grande tempeste sur
la mer, ses soldats & ses matelots crians
que le vaisseau alloit perir, se ietterent à
ses pieds & luy demanderent l'absolution
de leurs pechez: mais pensez-vous, leur
dist-il, que j'aye ce pouuoir? Qui l'aura
donc, Monsieur, répondent-ils, puis qu'il
n'y a point de Prestre dans le nauire? A
cette repartie, il éleua sa voix: Or sus ie
vous absous de tout le pouuoir que j'en
ay, ie ne sçay pas si j'en ay, mais si j'en ay,
vous estes absous. Cette bonne simplicité
Gauloise, quoy que iointe avec vn peu
trop d'ignorance, pouuoit estre agreable
à Dieu, pour l'humilité qui l'accompa-
gnoit. Les Sauvages de Tadoussac sont
tombez cet hyuer dans le mesme erreur:
se voyans dans leurs grands bois éloignez
de leur Pere, & souhaitans d'ailleurs avec

passion d'entendre la sainte Messe, l'un d'eux se presenta pour en exprimer les saintes ceremonies, avec tout l'appareil & toute la deuotion que peut auoir vn esprit trop feruent; ce n'est pas tout, le desir de se confesser les pressant, vne femmeagée voyant que les hommes ne leur prestoient point l'oreille, se presente pour exercer cet office. Ce zele indiscret fut approuué de quelques-vns, avec plus de simplicité & d'ignorance que de Theologie: mais seulement pour les personnes de son sexe.

De cette indiscretion ils passent à vne autre: si quelqu'un faisoit quelque faute, ils le faisoient venir publiquement en leur assemblée, & apres luy auoir reproché son peché deuant tout le monde, ils le fustigeoient avec vne cruauté qui ressenoit encor sa barbarie.

Leur ieusne passoit les deux ou trois iours sans manger: en vn mot le zele sans la science est vn mauuais guide. Leur ferueur indiscrete passa de la pieté dans la police exterieure: ils se vont imaginer que pour estre bons Chrestiens, ils doiuent viure tout à fait à la Françoisse, & sur cette pensée ils font les polis, ils rendent les

106 *Relation de la Nouvelle France,*
honneurs à leur Capitaine qu'ils voyent
rendre à M^r le Gouverneur par les Fran-
çois, ils font vne cabane à part pour pren-
dre leurs repas, ils dressent des tables, ils
font manger les hommes ensemble, & les
femmes à part: Et comme ils auoient re-
marqué que les François ne mangeoient
pas tout ce qui leur estoit présenté, ceux
qui seruoient à table, ne donnoient pas le
loisir notamment aux femmes de prendre
suffisamment leur refection: personne ce-
pendant ne disoit mot, toutes ces singe-
ries passaient pour des mysteres. Les Sau-
uages & les François en matiere de com-
plimens tiennent les deux extremités:
ceux-là sont fades & rustaux dans le peu
de respect qu'ils se portent les vns aux au-
tres, & les François sont importuns dans
l'excez de leurs ceremonies, & bien sou-
uent dissimulez dans les trop grands tes-
moignages de leur amitié. La candeur
rustique est preferable à vne feinte cour-
toisie, l'excez ne fut iamais bon en quoy
que ce soit: si ces bons Neophytes le pren-
nent, ils en seront bien-tost las.

Le Pere qui a soin de cette Mission, re-
tournant au Printemps pour la cultiuer,
trouua vn nouveau peuple: il est accueil-

ly avec quantité de reuerences & de complimēs; il ne treuve plus de visages peints, ny de cheueux oints ou graissez, selon leur ancienne coustume: on le vient recevoir à la Françoisē, avec vne grace & vne gentillesse qui n'estoit pas des plus accomplies, aussi ne faisoit elle que de naistre: en vn mot, il treuve que ces disciples auoient appris trois fois plus de choses qu'il ne leur en auoit enseigné. Quelques bonnes femmes disent qu'elles se sont confessées; d'autres qu'ils ont assisté à la Messe; tout le monde assure qu'on a prié en public & en particulier tout le temps de l'hyuer; chacun rend compte de ses petites deuotions, & le pauvre Pere bien estonné commence à les accuser de superbe, il reprend leur indiscretion, il leur fait entendre la griefueté de leur crime, non qu'il ne vid bien que l'ignorance & la simplicité couuroit la moitié de leurs fautes, mais pour leur donner vn preseruatif pour le futur: ces bōnes gens bien estōnez baissent la teste, ils s'en vont tous à la Chappelle pour demander pardon à Dieu: celui qui auoit commencé cette nouueauté, prenant la parole deuant tous les autres, s'écric: Le diable m'a

108 *Relation de la Nouvelle France,*
seduit, & ie vous ay trompez, c'estoit fait
de nous, si Dieu ne nous eut rappellé au
bon chemin par la voix de nostre Pere: la
Foy s'en alloit perduë dans Tadoussiac, &
nous eussions bien-tost communiqué no-
stre venin aux nations du Nord qui nous
viennent voir & que nous allons visiter:
comme le vent se joue d'une paille, ainsi
le demon nous balotte & nous fait aller
où il veut, quand nous sommes éloignez
de nos Pasteurs; c'est moy qui luy ay pre-
sté l'oreille le beau premier, c'est moy qui
vous ay empestez, mes freres, mon crime
est si grand que ie n'ose quasi en esperer le
pardon, chassez moy de l'Eglise, ie ne
suis pas digne d'y rentrer: le Ciel est fer-
mé pour moy, i'ay trop offensé celuy qui
est mort pour nous, que faut-il que ie fa-
ce? que feray-je, mon Pere, pour de si
grands pechez? Il parloit avec tant de fer-
ueur qu'il n'y auoit personne en cette as-
semblée qui ne fut touché; les larmes cou-
loient de leurs yeux, les regrets de leur
cœur parloient vn langage bien agreable
à Dieu, tous demandoient de faire peni-
tence de leurs pechez. Le Pere leur ayant
fait comprendre la griefueté de leur of-
fence, place vne Croix en vn lieu de l'E-

glise, comme on fait le Vendredy saint, & leur ordonne d'aller faire amande honorable à I E S V S - C H R I S T, en son Image, de luy demander pardon, & de protester solennellement qu'ils ne se laisseront plus iamais aller à de semblables nouveautez: il leur commande aussi de ieusner à la façon de l'Eglise, & de transporter vne grande Croix qu'ils auoient dressée proche de leurs cabanes, en vn lieu plus eminent & plus decent, afin d'aller là tous les Vendredis protester qu'ils reconnoissoient I E S V S - C H R I S T, pour leur Sauueur & pour leur Redempteur. Tout cela fut bien-toft executé, mais deuant toute autre chose, ils se confesserent avec vne cādeur admirable: quelques-vns portoient de petits bastōs, pour se souuenir de leurs pechez: d'autres les marquoient sur les grains de leur Chappelet: d'autres les escriuoient à leur mode sur de petits morceaux d'écorce d'arbre; ils donnoient tous des indices de leurs regrets, & de leur pénitēce. La Croix que le Pere leur auoit ordonné de transporter, auoit bien enuiron trente ou trente-cinq pieds de long: le Capitaine la voulut porter luy-mesme sur ses espaules, il assemble ses gens, fait

prendre les armes à quelques-vns, conduit les autres en la Chappelle, où il leur tint ce discours. Mes freres, vous sçavez que nous auons erré dedans nos deuotions, & que nostre peché nous rend indignes de pardon: mais celuy qui a esté pour nous cloué en vne Croix, est tout plein de misericorde, ie ne perdray iamais l'esperance que i'ay en luy; si nous auons quitté le vray chemin, nous y sommes rentrez, ne perdons point courage, obeïssons plus fidelement que iamais. Puis se tournant vers quelques Sauuages du Nord non encor baptisez: Mes freres, leur dist-il, tous ceux qui sont égarez, ne sont pas perdus, si nostre peché vous a scandalisez, que nostre penitence vous edifie, & vous face dire en vostre pays que la Foy ny la Priere ne sont pas bannis de Tadoussac, nous serons aussi fermes en la Foy que iamais, & pour moy quand vn Ange viendrait du Ciel m'enseigner vne doctrine contraire à ce que le Pere nous enseigne, ie ne le croirois pas. Pour vous qui portez encor vos pechez dans vostre ame, faites vous bien-tost baptiser, afin que nous soyons veritablement tous freres, & que nous n'ayons qu'un Pere &

vne mesme maison dans le Ciel.

Cela dit, il charge cette grande Croix sur ses espauls: la procession se commence, ils marchent tous deux à deux avec vne modestie vraiment Chrestienne. Arriuez au lieu où cet Arbre qui a porté le fruit de vie, deuoit estre planté, ils l'élèuent & le placent au bruit des coups d'arquebusades, qu'ils font retentir avec vne grande allegresse. La Croix estant plantée, ils se iettent à genoux, adorent le Crucifié en son Image, & pour conclusion le Pere leur fait entendre que pour les actions de ciuilité ou de police, qu'ils estoient libres de suiure leurs idées, pourueu qu'elles ne cōtrariaissent point à la loy de Dieu, mais que les ordres de Dieu & de son Eglise leur deuoient estre à iamais inuiolables.

L'ay desia dit que c'est la coustume des Sauuages, quand quelqu'un a quelque sujet de tristesse ou de douleur, ou mesme encor de colere, qu'ils luy font vn present pour soulager son cœur. Le Capitaine de Tadoussac, voyant bien que le Pere estoit triste & affligé de leur offense, voulut appaiser sa douleur avec cette petite harangue: Mon Pere, ce petit present vous est fait pour tirer du fond de vostre

ame toute la tristesse que vous pourriez auoir conceüe de nos pechez & de nostre tromperie, il essuyera toute vostre douleur, & pour moy ie vous assure que ie tiendray la main qu'un chacun marche d'oresnauant par le chemin que vous nous auez monsté. Si quelqu'un refusoit de toucher le present, il donneroit à entendre qu'il n'accorde pas ce de quoy il est requis, le meilleur est de le prendre & de l'employer au soulagement des plus pauvres. Ceux qui en suite de cette procession eurent le bon-heur de s'approcher de la sainte Table, s'y preparerent avec la priere & le ieusne, & non contents de se confesser vne fois, ils retournent ordinairement pour la seconde fois quelques iours apres leur premiere confession, de peur, disent-ils, qu'il ne reste quelque chose par oubly dans nostre ame. Cette candeur est fort ordinaire quasi à tous les Sauvages.

Vn bon Neophyte ne se pouuant contenir apres la Communion, disoit au Pere: mon cœur est tout autre qu'il n'estoit, ie sens ie ne sçay quelle douceur, ie ne sçay quelle ioye que ie ne puis exprimer de parole, deuant la Communion i'estois
comme

comme vn petit animal renfermé dans son trou qui n'en ose sortir, il se presente, il sort à demy, mais la peur le fait relancer dans sa taniere: voila comme i'estois deuant que d'auoir receu ce mets sacré, la confession auoit calmé mon cœur; mais il n'osoit sortir, la crainte & l'assurance le partageoient, si tost que mon Sauueur l'a visité, il a brisé tous les obstacles, il m'a mis en liberté, vous diriez qu'il n'est plus dedans moy, qu'il vole dedans l'air tout prest de faire la volonté de Dieu, en quoy que ce soit.

Vne femme desia aagée a monstree ne sçay quoy de plus haut que le commun dedans ses deuotions: sa ferueur luy fit apprendre en vne demie heure vne Oraison assez lōgue qu'on leur fait faire apres la Communion, à peine l'eut-on proferée deux fois, qu'elle la recita de mot à mot, & la fit apprendre aux autres: elle a vn extreme desir de sçauoir tout ce qu'il faut faire pour contenter Dieu, elle sort de sa cabane & se retire quelquesfois à l'écart pour faire sa priere, son cœur parle vn langage que personne ne luy a appris: Vous sçauiez, dit-elle, ô mon Dieu, que ie n'ayme que vous, que tout ce qui est sur la

114 *Relation de la Nouvelle France,*
terre, ne m'est rien, vous seul connoissez
l'estonnement & la ioye que i'ay de ce
que vous m'avez donné la Foy & la grace
de vous connoistre, il me semble que rien
du monde ne me sçauroit separer de vous,
ie ne crains ny la pauvreté, ny la douleur,
ny la mort: ie sens neantmoins que i'ayme
ma petite fille, mais ie vous ayme bien da-
uantage; car si vous la voulez, prenez la,
mon Seigneur, ie ne vous quitteray pas
pour cela, ny pour chose aucune qui soit
au monde.

Il n'est pas croyable comme les Sauua-
ges qui viennēt des autres contrées à Ta-
doussac, sont estonnez: les peuples renfer-
mez dans les froids du Nord, entendans
parler de cette nouvelle créace, s'en vien-
nent par petites troupes les vnes apres les
autres. On en a compté cette année deux
cens d'une seule nation, qui voyans que
des Sauvages prêchent la Foy, ils écou-
tent, se presentent eux-mesmes & leurs
enfans au Baptisme. Le Pere en a fait
Chrestiens vne soixantaine cette année,
ils se font instruire, ils offrent leurs prières
à Dieu dans la Chappelle qu'ils admi-
rent, quoy qu'il n'y ait rien de si pauvre:
en vn mot, ils viendront tous petit à petit

se chauffer & se brûler au feu que IESVS-CHRIST est venu allumer dessus la terre; leur vie est estrange, ils ne paroissent que quelques mois de l'année sur les riués du grand fleuve, & quelques-vns ne s'y arrestent que fort peu de iours. Tout le reste du temps ils rentrent dans ces grandes forests, pour faire la guerre aux poissons & aux bestes : apres tout, l'experience nous apprend qu'ils menent vne vie fort innocente, & qu'ils conseruent tres-bien les graces qu'ils viennent puiser dans les Sacremens de l'Eglise, aussi faut-il auoüer qu'ils sont éloignez de tout ce qui sert d'aliment au vice & au peché.

Le Pere se voulant separer de ces bons Neophytes, leur laissa cinq Liures ou cinq Chapitres d'un Liure composé à leur mode; ces Liures n'estoient autres que cinq bastons diuersement façonnez, dans lesquels ils doivent lire ce que le Pere leur a fortement inculqué.

Le premier est vn baston noir, qui leur doit faire souuenir de l'horreur qu'ils doivent auoir de leurs nouveautez & de leurs anciennes superstitions.

Le second est vn baston blanc, qui leur marque les deuotions & les prieres qu'ils

116 *Relation de la Nouvelle France,*
feront tous les iours, & la façon d'offrir &
de presenter à Dieu leurs petites actions.

Le troisiéme est vn baston rouge, sur lequel est escrit ce qu'ils doiuent faire les Dimanches & les Festes, comme ils se doiuent assembler tous dans vne grande cabane, faite les prieres publiques, chanter des Cantiques spirituels, & sur tout écouter celuy qui tiendra ces Liures ou ces Bastons, & qui en donnera l'explication à toute l'assemblée.

Le quatriéme est le Liure ou le baston du chastiment, aussi est-il entouré de petites cordeletes: ce Liure prescrit la façon de corriger les delinquans avec amour & charité: il faut accorder à leur ferueur ce qui est raisonnable, & retrancher les excez où ils se portent aysément.

Le cinquiéme Liure est vn baston entaillé de diuerses marques, qui signifie comme ils se doiuent comporter dans la disette & dans l'abondance, le recours qu'ils doiuent auoir à Dieu, les actions de graces qu'ils luy doiuent rendre, & l'esperance qu'ils doiuent tousiours auoir en sa bonté, notamment pour l'éternité.

Ces pauvres gens se retirans dans les bois, se diuisent ordinairement en trois

bandes: le Pere a donné au chef de chaque escoüade ces cinq Liures ou ces cinq Chapitres qui contiennent tout ce qu'ils doiuent faire. C'est vn plaisir bien innocent de voir ces nouueaux Predicateurs tenir ces Liures ou ces bastõs d'une main, en tirer vn de l'autre, le presenter à leur auditoire, avec ces paroles. Voila le baston ou le Massinahigan, c'est à dire le liure des superstitions, c'est nostre Pere qui l'a escrit luy-mesme, il vous dit qu'il n'y a que les seuls Prestres qui puissent dire la Messe & entendre les Confessions, que nos tambours, nos sueries & nos fremissemes de mammelles, sont des inuentions du manitou ou du mauuais demon qui nous veut tromper; & ainsi de tous ces autres Liures de bois qui leur seruent autant que les volumes les plus dorez d'une Biblioteque Royale: Dieu parle aussi bien aux petits qu'aux grands, leur docilité les met à l'abry des foudres qui renuersent les esprits pleins d'eux-mesmes.

*De l'habitation de Ville-Marie, en
l'Isle de Montreal.*

CHAPITRE VIII.

LA paix, l'union & la concorde, ont fleury cette année dans l'Isle de Montréal, l'assurance a esté parmy les François, & la crainte a troublé de temps en temps les Sauvages. Avant que d'en rendre la raison, il sera bon de remarquer que tout ainsi que sous le nom d'Iroquois, nous comprenons diuers peuples, les Annierronons, les Onigetchangns, les Onontagueronons, les Sontgaronons, & quelques autres, de mesme aussi sous le nom & sous la langue des Algonquins nous logeons quantité de nations, dont quelques-vnes sont fort petites, & d'autres fort peuplées, les *gagiechkariniek*, les *Kichispiriniek*, ou les Sauvages de l'Isle, pource qu'ils habitent vne Isle qui se rencontre sur le chemin des Hurons, les *Onontchataranons*, ou la nation d'Iroquet, les *Nipisiriniens*, les *Mataschkai-*

rini-k, les Sagachiganirini-ek, les King-chebiirini-ek, & plusieurs autres depuis la paix faite entre les Annierronnons, les François & leurs alliez : il s'est trouué pour l'ordinaire quelques-vns de toutes ces nations à Montreal.

Tes-éhat, autrement le Borgne de l'Isle, Tasichkaron Capitaine des Onontchataronons, & Makatezanakifitch Capitaine des Matachkairini-ek, s'estoient résolus de demeurer là, d'y passer l'hiver & d'y planter du bled d'Inde au Printemps, les faux bruits qui coururent que les Annierronnons n'auoient fait qu'une paix feinte, donnerent l'alarme au camp & firent déloger Tes-éhat & sa troupe pour se retirer aux trois Riuieres. Les Onontchataronons, dont les ancestres ont autrefois habité l'Isle de Montreal, & qui semblent auoir quelque desir de la reprendre pour leur pais, tinrent ferme, & à leur exemple, les Matachkairini-ek.

A ces faux bruits il en suruint vn autre mieux fondé, qui pensa bannir de Montreal tous ces pauvres Sauvages. Les Iroquois Annierronnons leur dirent que les Oneiochronons & les Onontagueronons n'estoient point entrez dans le traité de

120 *Relation de la Nouvelle France,*
paix qu'ils auoient fait avec les Algon-
quins & avec les Hurons, & partant qu'ils
se tinssent sur leurs gardes, pource que ces
peuples estoient partis pour surprendre
les Hurons, & de là venir fondre à Mont-
real. La terreur en saisit quelques-vns, qui
s'enfuirent comme les autres. Tesehahat
qui s'estoit retiré des premiers, enuoye
des messagers coup sur coup, pour presser
ceux qui restoient, de descendre au plu-
stost, qu'autrement ils sont tous morts;
mais la chasse, comme il est croyable, les
retient: en effet elle est excellente en ces
quartiers, à cause que les animaux pen-
dant la guerre, estoient comme en vn pays
neutre, où les ennemis ne battoient ny la
campagne, ny les bois. Ces deux escoüa-
des ayans pris resolution de rester, non-
obstant tous les dangers dont on les me-
naçoit, ont passé l'hyuer sans aucun mal,
massacré des animaux en abondance, &
cultiué quelques terres au Printemps. Ce-
la ne s'est pas fait sans crainte & sans ter-
reur: car de temps en temps ils prenoient
des ombres pour des hōmes, & des phan-
tomes pour des veritez. Il est vray neant-
moins que ces peuples dont on les auoit
menacez, estoient en arme. Nous auons

appris ce Printemps qu'ils ont quasi destruit vne bourgade d'Hurons, & que Tef^sehat remontant en son pays, a perdu l'un de ceux qui l'accompagnoient dans vne embuscade qu'ils luy ont dressée. C'est vn ieune homme qui estant frappé d'un coup d'arquebuse, fut rapporté à Montreal: iamais il n'auoit receu aucune instruction, & neantmoins il ouurit tellement les oreilles aux paroles de I E S U S-CHRIST, qu'il fit quasi croire à celuy qui le baptisa qu'il n'auoit receu ce coup de la mort que pour passer aussi-tost dans la vie par le moyen de ce diuin Sacrement, qui le porta en vn instant de la terre au Ciel. Si ces peuples ne font la paix, comme on espere qu'ils la feront, ou si les Annierronnons ne les empeschent de passer dans leurs terres, comme on les a priez, ils ne donneront aucun repos aux Sauuages qui se retireront à Montreal. Ces barbares ont tesmoigné qu'ils estoient amis des François, mais s'ils venoient chercher des Algonquins ou des Hurons, & qu'ils n'en trouuassent point, ie ne voudrois pas qu'ils rencontraissent des Europeans à leur aduantage: car lors qu'ils viennent en guerre, ils ne prennent point

plaisir de retourner les mains vuides en leur pays ; ils se font bien souuent des ennemis, quand ils n'en ont pas. Descendons maintenant vn petit plus en particulier : comme cette Isle est en quelque facon frontiere des Iroquois Annierronnons, elle a quasi tout l'hyuer quelques ieunes gens de ces peuples qui viennent voir par curiosité les François & les Algonquins : ce fut vn bon-heur que le Pere Isaac Logues se trouua en cette habitation, car il les entretenoit dans l'affection & dans le desir de continuer la paix, les disposant petit à petit à luy prester l'oreille, quand il les iroit voir en leur pays.

Ces Barbares regardoient les lieux où ils estoient venus en guerre, où ils auoient massacré des François & des Algonquins, où ils auoiēt pris des prisonniers, & quand on leur demandoit comme ils auoient traité ceux qu'ils auoient emmenez en leur pays : nous n'estions point presens, disoient-ils, quand on les emmena dās nos bourgades, on ne les a point tourmentez. Nous sçauions bien le contraire : car vn ieune Algonquin qui s'est sauué d'entre leurs mains, nous a asseurez qu'il les auoit veu brûler tout vifs, que les Iroquois

n'ont iamais traité aucun prisonnier avec plus de rage , qu'ils firent tous leurs efforts pour les faire pleurer , que ces pauvres François ioignoient les mains au milieu des flammes , & qu'ils regardoient vers le Ciel ; que les Algonquines captives en ce pays-là les voyant dans ces horribles souffrances, ne pouvoient contenir leurs larmes, se baissant & se cachant pour pleurer. Ce temps de fureur est passé, ces monstres se changeront en hommes, & d'hommes ils deviendront des enfans de Dieu. Ce peuple enflé de ses victoires, est superbe iusques dans le pays de ses ennemis ; l'un d'eux disoit en chantant ces paroles en face des Algonquins : Je voulois tuer des Algonquins, mais Onontio a arresté ma colere, il a applany la terre, il a sauué la vie à quantité d'hommes, voulant signifier que sans la paix, il auroit terrassé grand nombre de ses ennemis.

Quelques autres ayans rencontré vne petite cabane d'Algonquins qui chassoient , les femmes les ayans apperceus, s'enfuirent dans le fonds des bois, excepté vne bonne vieille , qui n'ayant plus de jambes, fit de la resoluë : ces Iroquois luy crient qu'ils sont amis : à la bonne heure,

répond-elle, entrez dans nostre cabane pour vous delasser : les hommes arriuans sur le soir, trouuerent ces hostes qui se gaussoient de la crainte des Algonquins; mais ceux-cy leur repartirent gentiment: nous ne craignons que les méchans, vous estes bons, ce n'est pas vous qui nous donnez de la peur, mais les Onōraguëronons qui manquent d'esprit, vous ayant refusé d'entrer dans le traité de paix que vous auez fait avec nous.

L'vn de ces Iroquois qui sembloit auoir quelque bonne inclination pour les Algonquins, voyant que quelques-vns d'entr'eux prioient Dieu, se glissoit ordinairement parmy eux, quand ils venoient à la sainte Messe : le Pere qui la disoit, s'en estant apperceu, le voulut faire sortir, il répond qu'il croit en Dieu, & qu'il a vn chappelet aussi bien que les autres. Les Algonquins voyans cela, disent qu'il est Chrétien: demandez luy, fit le Pere, s'il est baptisé, & comme il s'appelle: qu'est-ce, repartit-il, que d'estre baptisé? c'est, luy dit le Sauuage qui l'interrogeoit, recevoir vne eau de grande importance qui efface toutes les taches & toutes les souilleures de nostre ame: luy qui s'imaginoit

que cette eau d'importance, dont ils vou-
loit parler, estoit de l'eau de vie, & qu'il
n'y en auoit point de meilleure au mōde:
Ah! s'écria-il, les Hollandois m'ont sou-
uent donné de cette eau d'importance,
i'en ay tant beu que i'en estois si yure qu'il
me falloit lier les pieds & les mains, de
peur que ie ne fisse mal à personne, tout
le monde se mit à rire de ce beau baptes-
me: il adiousta que les Hollandois luy
auoient aussi donné vn nom; l'ayant pro-
noncé, on trouua que c'estoit vn sobri-
quet, comme nos François en donnent
quelquesfois aux Sauvages.

Pour ce qui touche les Algonquins, le
Pere qui a eu soin de cette Mission, les a
pressez si fortement de se rendre à Dieu
& de tirer de la terre vne partie de leur
nourriture; que si la crainte des Iroquois
superieurs & quelque mauuais genie ne
les fait remonter en leur pais, il est à croi-
re qu'ils composeront avec le temps, s'ils
sont secourus, vne petite Eglise pleine de
pieté. Il ne s'est pas hasté d'en baptiser
grand nombre, les Payens mesmes l'en
loüent publiquement, disans que rien ne
les éloignoit tant du Christianisme que
la langueur de ceux dont la Foy n'a point

126 *Relation de la Nouvelle France,*
d'ame. Les fleurs & les fruiçts qui se precipitent, sont souuent accueillis du froid & de la gelée.

Entre ceux qu'il a baptisez, il y en a vn qui merite vne loüange tres-particuliere: il a poursuiuy son Baptisme avec vne constance toute aymable, il a donné des preüues de sa Foy toutes particulieres, i'en rapporteray quelques-vnes confusément.

Sa femme luy voulant procurer le Baptisme, car elle est fort bien disposée, le loüoit de sa fidelité; il ne se met point en cholere, il ne va point courir la nuit dans les autres cabanes, hélas! dit-il deuant que d'entendre parler de celuy qui a tout fait, ie commettois ces fautes: mais depuis que i'ay appris que cela luy desplaisoit, ie n'y suis point tombé, il y a trois ans que ie demande le Baptisme, ie ne me fasche pas contre ceux qui me le refusent, mais bien contre moy: car i'ay beaucoup offensé Dieu. Voulant certain iour tesmoigner le desir qu'il auoit d'estre Chrestien: ie n'ayme rien tant au monde que le petun ou le tabac, disoit-il, ie ne l'ayme plus, quand on me parle du Baptisme: c'est à dire, que si pour estre baptisé il le

falloit quitter, ie n'aurois plus d'enuie de peruner : oüy, mais luy replique Mademoiselle d'Allibout, si ta femme te vouloit empescher d'estre Chrestien, que ferois-tu? ie ne l'ayme pas, répond-il, i'ayme le Baptisme: c'est leur façon de s'enoncer pour tesmoigner leur ardeur, ie n'ayme personne, i'ayme le Baptisme: le Pere peut bien me le refuser; mais il ne scauroit m'empescher de prier, & quand il me chasseroit d'aupres de luy, ie ne laisserois pas de croire en Dieu, en quelque endroit que ie me trouuasse. Ses gés l'ont souuent tenté, & sollicité de se trouuer dans leurs superstitions, dans leurs festins à tout manger, dans leurs sueries, ou dans leurs estuues: ils luy disoient qu'il n'estoit pas encore baptisé, que cela luy estoit permis: non, dit-il, ie ne feray iamais rien qui déplaie à Dieu, quand ie ne serois point baptisé. Comme il n'estoit pas beaucoup plongé dans le vice, ce flambeau qui éclaire tous les hommes, qui viennent au monde, luy faisoit voir quelques rayons de sa lumiere deuant qu'il eut iamais oüy parler de Dieu: allant à la chasse, disoit il, ie formois cette pensée dans mon cœur, & quelquesfois

ie la proferois de ma bouche, quiconque tu fois qui determines de la vie, & de la mort des animaux, fais que i'en tuë pour ma nourriture, tu me feras plaisir. Depuis qu'on m'eut instruit, ie luy parlois avec bien plus d'amour, & de confiance. Poursuiuant cét Automne dernier vn ours, & ne le pouuant attraper, ie m'arreste tout court, ie me mets à genoux, & fais ma priere. Mon Pere, cét animal t'appartient, si tu me le veux donner, donne le moy, ie me leue, ie le poursuis, ie l'attrape, ie luy lance mon espée & ie le fais demeurer sur la place.

Cet hyuer se treuuant mal au milieu des bois, il fut contraint de se coucher sur la neige : comme il estoit échauffé, la neige se fondoit sous luy, mais le froid la tournoit incontinent en glace : se voyant dans cette extremité, il se met à genoux, pousse de son cœur ce peu de paroles : secoure moy, mon Pere, si tu veux, tu le peux faire ; mais sçache que tu ne me feras point, si tu ne le fais pas : si i'estois baptisé, ie ne serois pas marry d'estre malade, ie ne craindrois point la mort, fais moy receuoir le Baptisme deuant que ie meure. Ces paroles dites, il se sent fortifié,
il

il se leue, poursuit vn cerf: mais comme les forces luy manquoient, il se met de rechef à genoux, toy qui as tout fait, donne moy cet animal; si tu me le veux donner tu l'as crée, il est à toy; si tu ne veux pas me le donner, ie ne laisseray pas de croire en toy. Il n'auoit pas acheué sa priere que la beste se tourne du costé où il estoit, il se cache pour ne la point épouuanter, s'aproche de son embuscade, il la tuë sans beaucoup de difficulté, puis se mettant à genoux dessus, il en remercia celuy qui luy auoit donnée.

Le Pere qui l'instruisoit, se trouuant mal, il le vint visiter, & luy dit: mon Pere, conserue ta vie: si tu meurs, qui nous instruira? qui me baptisera? si nous estions tous baptisez, ie ne me soucierois pas que tu mourusses, & nous aussi: car la mort n'est point mauuaise pour ceux qui croyēt en Dieu, puis qu'ils vōt au Ciel: mais ne te haste pas tant, mon Pere, attend que nous ayons tous del'esprit, il y en a beaucoup qui en veulent auoir: car ils commencent de prier Dieu. Le Pere luy repartit, tu presses tant qu'on te baptise, peut-estre que tu ne feras rien qui vaille, quand tu le cras? peut-estre que non, respondit-il,

130 *Relation de la Nouvelle France,*
car ie n'ay quasi point d'esprit: mais neât-
moins si ie n'auois peur de parler en su-
perbe, ie dirois que ie tiendray bon, & que
ie seray constant, du moins i'en ay bonne
enuie.

Ces espreuues ont augmenté sa ferueur,
& restably l'estime de nostre creance dans
l'esprit des Payens. La doctrine de IESVS-
CHRIST est adorable en soy: mais si on ne
la voit reluire dans les actions des Chre-
tiens, son lustre ne paroist que tenebres
aux yeux des infidelles.

Ce bon Neophyte fut baptisé le iour de
sainct Iean Baptiste. Monsieur d'Alli-
bout, qui commandoit à ville-marie, luy
fit porter le nom de ce grand precurseur
de IESVS-CHRIST: les François & les
principaux Sauvages se treuuerent à son
Baptisme, sa modestie vrayment Chre-
tienne ne l'empescha pas de respondre
d'une voix forte & constante à toutes les
interrogations qu'on luy fit, passant mes-
me les limites qu'on luy auoit prescrites,
de peur de trop de loqueur, dans les cere-
monies: il donnoit à tous coups des mar-
ques de sa foy, protestât qu'il la conserue-
roit, & deffedroit au peril de sa vie. Quand
on luy demanda s'il renonçoit à ses super-

en l'année 1646.

131

tions , au lieu de respondre par vn seul mot, il les nomma toutes en particulier deuant ses compatriottes. I'ay , dit-il, ietté par terre toutes ces sottises, i'ay quitté la pyromantie ou la diuination par le feu; i'ay quitté les festins à tout manger; i'ay quitté les estuues ou les sueries superstitieuses, les veuës des choses éloignées, les chasons agreables au demõ; i'ay quitté la diuination par le fremissement de la mammelle, & s'il faut abandonner quelque autre chose, ie suis prest de le faire: ie n'ayme rien, ie ne m'ayme pas moy-mesme, i'ayme la creance & la priere, ce sont les termes. Vn Capitaine Huron, nommé Iean Baptiste Atironta, se treuuant à son Baptisme, demanda de parler. Apres la ceremonie, la permission luy en estant faite, il apostropha nostre Neophyte en cette sorte: Mon frere escoute moy, ie te nomme ainsi: car en verité tu es mon frere, tant pour ce que nous n'auons plus qu'vn mesme Pere, que pour autant que nous portons tous deux le nom de celuy que les croyans honorent presentement: Tenons ferme en la Foy, ne t'estonne point pour les crieries de tes gens, & ne mets pas dans l'esprit qu'ils doiuent

tous croire : car tu serois trompé, ils ne sont pas tous bien disposez : si tu te regles sur eux, tu seras bien-tost ébranlé, pour moy ie t'asseure que quand ie serois persécution de tout le monde, & que ie me verrois à deux doigts de la mort, i'aurais ne reculeray en arriere. Le Neophyte luy respondit en peu de paroles fort modestes, i'espere que ie respecteray toute ma vie mon Baptême, & que la mort n'ébranlera point ma creance. Cecy se passa deuant la Messe, que ce nouveau Chretien entendit pour la premiere fois, avec vne tres-grande consolation. Comme il estoit fort feruent, on l'instruisit en sorte qu'il fut trouué capable de communier le mesme iour de son Baptême. Dieu n'a aucun égard aux grands ny aux petits, en la distribution de ses graces : ces deux Sacrements firent vn changement si notable en cet homme qu'encore qu'il ne fut pas ordinairement bien respandu, on remarqua neantmoins vne modestie en luy extraordinaire qui luy a continué iusques à maintenant.

Sur le soir estant venu voir le Pere qui l'auoit baptisé, c'est maintenant, disoit-il, que ie ne crains plus la mort, i'ay depuis

ce matin que mes pechez m'ont esté pardonnez, vne si grande enuie de voir mon Pere, qu'il me vient des desirs de mourir; mais que ie viue ou que ie meure, ie tascheray de ne point souiller mon Baptisme.

Vn Chrestien vn peu plus aagé luy dit: mon cadet, prenons courage, le chemin du Ciel semble vn petit fascheux, mais il ne l'est pas, quand on croid fortemēt: c'est vne chose bien importante de le suiure, & bien mauuaise de le quitter: ce n'est pas pour viure long-temps en terre qu'on nous baptise; ce qu'on nous promet, est au Ciel, n'ayme donc plus ce qui est çà bas, puisque tu es baptisé pour aller là haut.

I'ay donné ma parole, i'ay, fit-il, respondu à celuy qui a tout fait, ie luy ay dit que ie croirois en luy toute ma vie, ie n'ay pas enuie de mentir; ie l'aymois deuant que d'estre baptisé. S'il me venoit quelque sōge, ie le priois d'empescher le diable qu'il ne me trompast. S'il me venoit vne pensée de prendre vne seconde femme, il m'en venoit vne autre que ie le fascherois, & aussi-tost ie quittois ma pensée: si i'estois malade, ie ne luy demandois la gue-

rison que pour estre baptisé : maintenant que ie le suis , mon cœur n'a autre pensée que d'estre avec luy.

Quelques iours apres son Baptisme, vn certain Sauuage qui est en quelque consideration parmy ces gēs, & qui a pris nostre Neophyte pour son fils adoptif, depuis vn assez long-temps, cōmit quelque insolēce que le Pere iugea digne d'vne bonne reprehension. Ce barbare extremement superbe, se voulut fascher cōtre nostre Neophyte, l'aborda & luy dist : Si vous ne reconnoissez Dieu pour vostre pere , ie ne vous seray plus enfant : si vous luy obeïssiez , ie vous obeïray : si vous le quittez, ie vous quitteray : vous fuyez le Pere qui nous instruit , quand il me frapperoit , ie l'irois voir : qu'est-ce qu'il vous a iamais demandé , sinon que vous aymassiez la paix , & que vous obeïssiez à celuy qui a tout fait ? Son Pere luy respondit , pour toy mon enfant , tu peux croire , tu peux aimer la priere , car tu n'es point méchant ; c'est en vain pour moy que ie prierois , i'ay rop de colere & trop de malice , il me faudroit aller tous les iours à confesse , & encor ne pourroï-ie m'amender.

Vn sien oncle desia bien aagé, estant ar-

riué à Montreal, aussi-tost nostre Neophyte l'aborde, le préche, l'incite à écouter les discours du Pere, il l'amene doucement, & pour l'engager, il luy dist: mon oncle, iamais, si vous croyez en Dieu, ie ne me separeray d'auec vous ny en terre, ny au Ciel; vous ne serez pas si tost baptisé que ie vous obeïray en tout ce que vous voudrez; que si vous perseuerez au seruice des demons, il nous faudra separer de bonne heure; escoutez le Pere, & vous apprendrez qu'il y a vne autre vie que celle que nous menons en terre, bien differente des contes qui nous disent que les ames s'en vont où le Soleil se couche. Cét oncle luy promet qu'il se feroit instruire, mais en ce temps-là on fit descendre à Kebec pour quelques affaires le Pere qui entendoit la langue Algonquine: celui qui deuoit aller en sa place, tardant trop au gré de ce bon Chrestien, il monte dans son canot, fait enuiron soixante lieuës de chemin avec vn bon vieillard, vient trouuer le Pere, & luy dit: Tu t'en es allé sans nous dire adieu, pendant que nous estions à la chasse, nous te venons requerrir, retourne, mon Pere, tout le monde est triste là haut, chacun baisse la teste, per-

136 *Relation de la Nouvelle France,*
sonne ne dit mot : ceux qui parlent, disent
que tu n'as point d'esprit de quitter tes en-
fans. Le Pere fut touché & leur promit
qu'il remonteroit , quand les vaisseaux
pour lesquels il estoit descendu , seroient
sur leur depart. Ce bon Neophyte re-
montant à Montreal , fut saisi en chemin
d'une fièvre chaude , si violente qu'il le
fallut décharger du canot, comme vn
corps mort. Sa femme accourt & se la-
mente , tous ceux qui le regardoient,
crioient que c'en estoit fait : deux Sorciers
& longleurs le viennent voir , & luy font
offre de leurs chants & de leurs tambours
pour le guerir : Je suis Chrestien , respon-
dit-il , ie ne crains point la mort : quand
vostre art me pourroit guerir , ie ne m'en
voudrois pas servir. Vn Payen qui se trou-
ua present , & qui a quelque bonne incli-
nation pour la Foy, luy dist : Je te sçay bon
gré, c'est ainsi qu'il faut garder la parole
qu'on a donnée à celuy qui a tout fait. Ce
pauvre malade fut rapporté la veille de
S. Ignace, & le lendemain matin vn Pere
de nostre Compagnie l'allant visiter , luy
dit, qu'à tel iour estoit mort vn grãd Saint
qui auoit grandement aymé la conuersion
de tout le monde , qu'il estoit puissant au-

prés de Dieu, qu'il luy conseilloit d'implorer son secours; qu'au reste il s'en alloit célébrer la sainte Messe, & qu'il se souuiendroit de prier Dieu pour luy. Le malade se confesse, il a recours à Dieu par l'intercession de S. Ignace, & la fièvre en vn moment le quitte: il estoit ardent comme le feu, il se trouue frais, comme vn poisson, il repose fort doucement, en vn mot il est guery. Cela le toucha si fort qu'il voulut en donner la loüange à Dieu deuant ceux qui l'auoient condamné à mort, il prepare vn festin du premier bled d'Inde cultiué par les Sauuages: les conuiez croyoient que c'estoit vn festin d'adieu, & qu'il estoit aux abois: ils entrent en sa cabane, le voyent sain & gaillard, l'écourent avec estonnement. Ce ne sont pas, dit-il, les tambours qui m'ont rendu la vie, ie n'ay plus de commerce avec les demons; c'est le Dieu du Ciel qui m'a retiré de la mort: ils confesserent tous que cette guerison estoit extraordinaire, & qu'vn trespasé, comme ils le faisoient, ne pouuoit pas resusciter de soy-mesme & en si peu de temps.

Ie coucheray en passant vne gentille responce que fit sa femme; elle se nomme

138 *Relation de la Nouvelle France,*
en sa langue Kamakategingetch, c'est à
dire qui a la face noire. Le Pere voyant
qu'elle se cabanoit avec ses gens sur vn
petit ruisseau, luy dist en riant: Je voy
bien que tu te loges exprés sur le bord de
ces eaux, pour te lauer, en sorte qu'on ne
te nomme plus la face noire: tu veux chan-
ger de nom, tu veux estre appellée Ka-
bingetch, c'est à dire la face blanche.
Helas! mon Pere, respondit-elle, il n'y a
que les eaux du Baptisme que tu me re-
fuses, qui me puissent faire changer de
nom: cette riuiera ne scauroit blanchir
mon ame: ce qu'elle desiroit si ardem-
ment, luy a esté accordé depuis peu.

Pendant que le Pere estoit absent, vn
ieune Chrestien se voulant marier, s'ad-
dressa à Mademoiselle d'Allibout qui en-
tend assez gentiment la langue Algon-
quine: Puisque tu nous entends bien, luy
dit-il, ne pourrois-tu pas bien suppleer au
deffaut du Pere? nous nous sommes don-
nez parole vne ieune fille Chrestienne &
moy, ie te supplie, marie nous publique-
ment en l'Eglise: car le Pere nous deffend
de nous marier en secret. Cette simplici-
té fit rire cette bonne Damoiselle, qui
luy repartit, non sans quelque rougeur

qu'il falloit ou attendre le Pere, ou descendre iusques à Kebec.

Vn vieillard aagé peut-estre de 80. ans, s'est retiré à Montreal: Voicy, dit-il, mon pays, ma mere m'a raconté qu'estant ieunes les Hurons nous faisant, la guerre nous chasserent de cette Isle, pour moy i'y veux estre enterré auprès de mes ancestres. Cet homme a esté guerrier, sa pensée estoit bien éloignée de nostre creance; estant tombé malade le Pere le visite, luy parle d'une autre vie pleine de plaisirs, ou de douleurs: mais comme il ne pensoit qu'à la terre, il n'auoit point d'oreilles ny pour le Paradis, ny pour l'Enfer. Le Pere voyant que la douceur n'entroit point dans cette ame, le prêchant certain iour fort extraordinairement avec des menaces d'un supplice eternal, cela ne l'ébranla point. Les Sauvages Chrestiens de sa cabane épouuantez de cette opiniastrété, s'écriët: Prions pour luy, mon Pere, afin que Dieu luy donne de l'esprit, il ne sçait pas ce que c'est d'estre brûlé pour iamais au pays des demons. Le Pere se met à genoux, & en suite tous les Chrestiens, & mesme encore tous les Payens, il prie d'une voix forte, il coniure celuy qui a tant souffert

pour les hommes d'auoir pitié de ce pauvre miserable, qu'on ne croyoit pas deuoir passer la nuit, tout le monde repete mot à mot la mesme priere. Ce pauvre vieillard estonné de cette façon de faire, fut touché, les larmes luy tombent des yeux, il s'écrie en sanglotant : le suis meschant, ie n'ay point d'esprit, ie quitteray bien aisément les festins à tout manger, les chants superstitieux ; mais ma colere m'a rendu meschât par toute la terre, iusques aux riuages de l'autre mer : Priez pour moy, disoit-il, pleurant à chaudes larmes, afin que toutes mes malices soient effacées. Le Pere le voyât, bien disposé, le caresse, le pense luy-mesme : En vn mot ce pauvre homme retourne encor en santé, il dit maintenant par tout que le Pere l'a guery, & qu'il luy a enseigné des choses qui le font reuiure.

Quand on luy disoit qu'il seroit vn iour dans la fleur de son aage, & que cette fleur ne flaitriroit iamais, & que le Fils de Dieu s'estant fait homme, nous auoit acquis ce bon-heur, il ne pouuoit contenir sa ioye : O Nicanis, ce que tu dis, est admirable, parle bien haut & m'enseigne souuent, c'est tout de bon que ie veux croire.

On ne pouuoit deuant cette touche, luy

faire reconnoistre ses offenses, il estoit le plus innocent homme du monde: l'estois bon, disoit-il, deuant que tous les Sauvages qui sont sur la terre, fussent nez, il se croyoit le plus aagé des hommes. Si tost qu'il fut touché, il parla bien vn autre langage, il se disoit le plus meschant qui fut sous le Ciel; il inuitoit tous ses gens à écouter la doctrine de I E S V S-CHRIST; on l'entendoit la nuit prier Dieu, reïterant par vn long-temps vne mesme priere toute pleine d'affection, il se faisoit instruire comme vn enfant; se glorifiant quand il retenoit quelque poinct de nostre creance, il repetoit sa leçon pendant la nuit, souhaitant de sçauoir bien-tost ce qui estoit necessaire pour receuoir le Baptême.

Il auoit esté pris plusieurs fois des Iroquois: Je priois, disoit-il, celuy qui nourrit & qui conserue les hōmes, & ie croyois tousiours qu'il m'ayderoit à me sauuer, lors mesme que mes ennemis me brûloient desia.

Les abysmes de la prouidence de Dieu, sont extremement profonds. Cet homme qui a passé toute sa vie dans vne liberté de Sauvage, & dans la fureur de la guerre,

142 *Relation de la Nouvelle France,*
deuint vn petit agneau deuant sa mort,
tout prest de lauer les taches de son ame
dans le sang de celuy qui a voulu estre la
victime & le sacrifice pour nos pechez.

L'vne des choses que nous inculquons
plus fortement aux Sauvages, est d'auoir
recours à Dieu du fonds de leur cœur, de
le prier dans les besoins, & de se confier
en sa bonté & en sa toute-puissance: voi-
cy ce quelques-vns d'entr'eux nous ont
rapporté.

Deux Sauvages Payens estans affamez
poursuiuoient vn Cerf; l'vn le suiuoit à la
piste dans le bois, l'autre trauersoit vne
riuiere glacée pour luy couper chemin,
se voyant tous deux hors d'haleine, ils se
mettent à genoux, l'vn sur la neige & l'au-
tre sur la glace, sans que l'vn sceut le des-
sein de l'autre; leur priere estant faite, ils
se sentent fortifiez, ils reprennent coura-
ge, poursuiuent leur proye avec plus d'ar-
deur, l'ayants lassée, la tuent, & se met-
tent à genoux sur son corps, remerciant
Dieu de leur auoir donné à manger.

Deux ieunes Chrestiens ayant poursui-
uy trop opiniastrément vn Elan, sans rien
porter avec eux qu'vne épée, furent qua-
tre iours dans la neige & dans la rigueur

d'un froid estrange, sans feu & sans autre abry qu'un meschant bout de couverture tout usé qui leur seruoit de robe, de liét, de feu & de maison. Se trouuans dans cette extremité, le plus foible des deux dit à son compagnon, ie n'en puis plus, ie suis mort, se tournant vers Dieu au fond de son ame. Il nous dist apres qu'il sentit tout à coup vne chaleur qui se répandit par tout son corps, & qui luy continua toute la nuit, & par ce moyen luy sauua la vie & à son compagnon: car il le rechauffoit par cette ardeur, qui le faisoit, disoit-il, quasi suer.

Vn Sauuage Payen, & d'un tres-mauuais naturel, voyant son enfant aux abois, vient treuuer le Pere, & luy dit: tu nous dis que ceux qui sont baptisez, vont au Ciel, & qu'ils sont remplis de delices, viens donc, ie te prie, baptiser deuant sa mort mon enfant: car ie luy veux procturer ce bon-heur, l'amour naturel avec un petit grain de Foy, sont capables de faire sauuer vne ame. Le Pere luy dit, pourquoy ne te procures tu pas ce mesme bon-heur à toy-mesme? attends, dit-il, encore quelque temps, ie suis maintenant trop meschant. Le premier iour de l'an,

144 *Relation de la Nouvelle France;*

on tira quelques pieces de canon dès le point du iour pour honorer la Feste : les Sauvages allarmez accourent, demandent ce que c'est, on leur dit qu'à mesme iour le Fils de Dieu auoit esté nommé **I E S V S** : c'est à dire Sauueur, & que le bruit des canons donnoit à entendre qu'il le falloit honorer : allons, ce dirent-ils, les vns aux autres, & luy rendons ce mesme honneur : ils chargent leurs arquebuses, & font vne salué fort gentille.

Le iour du saint Sacrement, ils voulurent assister à la Procession : on fit marcher vne escoüade d'arquebusiers François, les Payens estoient de la partie aussi bien que les Chrestiens. Ils marcherent tous deux à deux, avec vn bel ordre & vne belle modestie, depuis la Chappelle iusques à l'Hospital, où on auoit dressé vn beau Reposoir. Il est bien difficile de voir **I E S V S - C H R I S T** honoré par des Barbares, sans en ressentir de la ioye iusques au profond du cœur.

Pour conclusion de ce Chapitre, ie diray deux mots de grande consolation. Le Capitaine Huron, dont i'ay fait mention cy-dessus, ayant veu la beauté des bleds d'Inde de Montreal, a pris resolution d'aller

ler querir sa famille , & d'en amener encore vne autre pour y venir faire leur demeure ; s'il continuë dans sa pensée, il ébranlera beaucoup d'Hurons , & ie ne puis douter que si les Iroquois plus hauts ne descendent point iusques à Montreal, cette Isle ne se peuple de Sauvage avec le temps , & que Dieu n'y soit honoré.

Le Pere Isaac Iogues qui est retourné aux Iroquois pour y passer l'hyuer , a dans ses ordres de faire tout son possible d'inciter à la paix tous les Iroquois superieurs, qu'il verra dans les bourgades des Annierronnons ; & en cas de refus, il a commission de presser fortement les Annierronnons de les empescher de venir sur la Riviere des prairies, par où passent les Hurons bornans leurs guerres sur le grand fleuve de saint Laurent bien loing au delà de Montreal, ou du moins de leur defendre de ne point approcher de cette Isle, ny des pays qui sont vis à vis de leurs bourgades : comme estant en quelque façon de leur district. Si Dieu nous accorde cette benediction , cette Isle sera le centre de la paix : comme elle a esté l'objet de toutes les guerres. La patience, & la confiance emportent tout.

*De quelques bonnes actions, & de
quelques bons sentimens des
Sauuages Chrestiens.*

CHAPITRE IX.

VN François ne pouuant tirer vengeance d'un tort qu'il croyoit luy auoir esté fait, prit resolution de faire tomber en peché le plus de Sauuages qu'il pourroit, afin de perdre le pays, n'ignorant pas non plus que ce mal-heureux Conseiller dont il est parlé dans l'Escripture, que le moyen de perdre un peuple, c'est de le faire bander contre son Dieu: il caiole quelques filles, les inuite à boire à dessein de les enyurer pour passer d'un crime à un autre. Les femmes Sauuages ne sont non plus blasquées de leurs compatriottes, pour sçauoir tenir une tace en main que les Angloises, ou les Flamandes: celles-cy ayant beu, cet impie s'approche pour les caresser: mais une Chrestienne qui estoit de la bande, prit la parole. Le voy bien ton dessein, mal-heureux que

en l'année 1646.

147

tu es : c'est le peché, & non la charité qui t'anime. Va meschant, n'a-tu point de honte, toy qui es baptisé dès ta naissance, de nous porter au mal, ne pense pas nous perdre par tes bien-faits, nous craignons celuy qui a tout fait, nous ne voulons pas l'offencer. Cét homme bien estonné perdit la parole, Dieule toucha par la voix d'une femme, il va trouver le Pere qui a soin des Sauvages, il s'accuse ingenuement de sa faute, protestant qu'il alloit changer de vie, & de brisée, & qu'au lieu de scandaliser les Sauvages, il feroit son possible pour cooperer à leur conuersion.

Vn infidele ayant passionnément vne fille Catechumene, la visite souuent, luy donne des indices de son amour, mais en vain : car il est tousiours constamment rebuté. Ce miserable croyant que la Foy seule conseruoit la pureté dans cette ame, ne parle plus de sa passion : mais il s'efforce de saper doucement ce qui luy fait resistance. Il iette des brocars contre la Foy, il se gausse de ceux qui croient à des estrangers, en vn mot il reuoque nostre creance en doute. Cette bonne fille decouvrant sa malice, luy dit : tu te

148 *Relation de la Nouvelle France,*
trompes bien fort , n'ayant pû m'ébran-
ler d'un costé, tu m'attaques de l'autre.
Scache que la priere est la chose la plus
precieuse que j'aye au monde, tu m'oste-
rois plustost la vie que la Foy. Ce frippon
estoit nepveu d'une femme veritable-
ment Chrestienne qui luy seruoit de
mere, elle deseichoit tous les iours voyant
ses débauches. Le Pere qui la conduisoit
s'estant apperceu de son ennuy , luy en
demanda la raison , helas ! dit-elle , si
quand quelqu'un de nos amis est pris des
Iroquois pour estre brûlé, nous en ressen-
tons de la douleur quasi iusques à la
mort : comment pourrois-je viure voyant
l'un de mes plus proches, lié par les de-
mons, qui s'efforcent de le ietter dans un
feu eternal?

Vn autre infidele secourant vne pauvre
veufue Chrestienne, luy demanda pour
recompense ce que la pudeur & la loy de
Dieu deffendent de donner : helas ! fit-
elle, ce que tu desires, est hors de ma puis-
sance, ie ne puis plus fascher celuy qui a
tout fait : car ie suis Chrestienne : oùy
mais, repart-il , qui te prestera secours
dans ta necessité ? où trouueras-tu des ro-
bes, & des viures ? la Foy ne t'en donne-

ra pas. Ta parole ne vaut rien, les robes & les viures ne sont pas d'importance, la Foy est de prix & de valeur; cela dit, elle s'éloigne de cét impudent, & Dieu ne l'abandonna pas.

Comme elle est d'une assez belle humeur, quelque temps apres vn autre l'at-
taqua, tu ne sçais peut-estre pas luy dit-
elle, que ie prie & que ie suis baptisée. A
ces paroles il tire vn collier de 7. ou 800.
grains de Porcelaine pour l'eblouir, elle
luy repart en se moquant de luy, ny toy
ny tes presens ne valent rien, la parole
de Dieu est considerable, si tu te veux
damner, damne toy tout seul, n'en traif-
ne point d'autres apres toy.

Vn ieune homme Chrestien, auoit
parlé dans les bois à vne autre femme que
la sienne: il ne fut pas si tost arriué en la
demeure des François, que ceux qui l'a-
uoient veu, l'accuserent publiquement
au Pere. Ce pauvre homme assez coupable
demande pardon de son offence, se
vient confesser avec de grosses larmes,
protestant que iamais plus il ne causeroit
vn tel scandale. Son seul regret fut que le
Pere luy auoit donné vne trop legere peni-
tence, il demandoit permission de se bat-
tre soy-mesme.

Vne fille assez pauvre ayant esté contrainte par la necessité, d'épouser vn infidele, se voyant mal traitée pour ce qu'elle prioit Dieu, se contenta de faire ses prieres en secret, sans se mettre à genoux deuant les Payens : les Chrestiens s'en estant apperceus en sont scandalisez, l'vn d'eux se leue publiquement dans la Chappelle, & apostrophant le Pere, luy dit, Mon Pere, écoute ma parolle : cette femme que tu vois deuant tes yeux s'est laissée tromper par le diable, elle s'est mariée à vn meschant homme, qui la renduë fole, regarde maintenant ce que tu luy doibs dire, puis se tournant vers elle, viens ça, luy dit-il, leue toy, seras tu sage dorésnauant ? confesse toy, & ouure tes oreilles aux paroles, que te dira le Pere. La pauvre creature qui auoit desia quitté ce Payen, souffrit cette confusion avec vn grand regret de son offense, elle se confessa si candidement, & donna tant de preuues de sa douleur, & de sa constance en la Foy, que le Pere en fut tout edifié.

Ce zele fait que les Chrestiens se tiennent en leur deuoir, & que les Payens respectent la doctrine de IESVS-CHRIST,

& qu'ils ne l'embrassent point qu'avec vn desir de la garder.

On ordonna à vn Chrestien qui auoit fait quelque faute en public, de baiser trois fois la terre en la Chappelle; comme il s'en acquittoit, vne femme desia aagée, luy dist, ne fais point cela pour satisfaire à nos yeux, il faut que tu sois marry au fond de ton cœur d'auoir faché celuy qui a tout fait; & iettant les yeux sur son camarade, qu'elle scauoit estre coupable de la mesme faute, elle luy dist, & toy vn tel, tu penses peut-estre que ton peché n'est plus dans ton ame, pource qu'il n'est pas connu du Pere; Là, là, baise la terre aussi bien que ton compagnon, tu n'es pas plus sage que luy, appaisons Dieu quand nous l'auons offensé. Ce pauvre garçon n'vsa d'aucune replique, il ne se fit point tirer l'oreille, & fut plustost à terre que la parole ne cessa en la bouche de cette femme: dont on modera doucement la ferueur.

A mesme temps vn homme se leuant, s'écria: puisque nos fautes sont publiques, c'est bien fait d'en crier mercy à Dieu publiquement: mon dessein n'est pas de blesser, mais de guerir: Leuez vous vne telle,

152 *Relation de la Nouvelle France,*
chacun ſçait que vous eſtes vne acariaſtre,
Vous mon Pere, qui determinez des prie-
res & des fautes, ordonnez du remede ne-
ceſſaire pour faire reuenir l'eſprit à cette
fille : elle a des compagnes, qui ne ſont
pas plus ſages que les garçons, ſi elles ne
ſ'amendent, il les faudra punir auſſi bien
que les autres.

Vne pauvre veſue compatiffant à ſon
fils fort malade qu'elle aymoît comme l'v-
nique ſouſtien de ſa vieilleſſe, ne ſçachant
à quel Medecin auoir recours, vne Sor-
ciere ſe preſenta pour le guerir. C'eſtoit
puiſſamment tenter vne pauvre femme
qui n'a autre appuy que ſon enfant ; mais
la grace fut plus forte que la nature, &
Dieu plus puiſſant que les demons. Cette
bonne mere reſpondit doucement, nous
autres qui croyons en Dieu, ne nous ſer-
uons point de demons, j'ayme mieux per-
dre la veuë de mon fils que de perdre mon
ame & la ſienne : ſi ie ſuis pauvre & delaif-
ſée, ce ne ſera pas pour long-temps, il
faut ſouffrir en ce monde, pour ne point
ſouffrir en l'autre. La Sorciere ſe mit en
cholere entendant la reſponſe de cette
pauvre affligée, l'appellant vne cruelle de
ne vouloir pas ſauuer la vie à ſon enfant ;

à cela point de repartie, la patience est muette, quand ces paroles donneroient de l'aigreur.

Dieu a confondu nos pensées & renuersé les fondemens ou les principes sur lesquels nous bastissions. Nous n'arroufions au commencement que les ieunes plantes, méprisant quasi ces vieilles souches qui paroissoient incapables de porter aucun fruit, mais Dieu les a fait reuerdir tres-auantageusemēt. Nous auons veu des hōmes & des femmes tres-aagez aussi feruens dans le Christianisme qu'un Nouice de vingt ans dans vne maison Religieuse. Vne vieille aagée d'environ 80. ans, auoit vn fils tres-bon Chrestien, c'estoit le baston de sa vieillesse & l'appuy de toute sa famille, ayant esté miserablement tué, sa pauvre mere apporta six peaux de Castor pour faire prier Dieu pour son ame, mais on luy fit l'aumosne de son propre bien; car à peine eut-on pû trouuer vne persōne plus pauvre, il n'est pas croyable combien cette femme a la conscience tendre, & combien grand est le soulagement qu'elle trouue dans les Sacremens de la Penitēce & de l'Eucharistie. C'est là qu'elle noye toutes ses angoisses & tous

154 *Relation de la Nouvelle France,*
ses ennuys, c'est là où elle puise des forces
pour souffrir l'absence de quantité d'en-
fans que la mort luy a rauy, l'ayant laissée
seule dans l'extremité de son aage: en vn
mot qui la veut resioüyr, il luy faut par-
ler du Ciel, elle a vne confiance si simple
& si droite, qu'on diroit qu'elle est toute
assurée d'y entrer. Cela ne luy est pas
particulier, plusieurs Sauvages marchans
dans les voyes qu'on leur prescrit, se ser-
uans des remedes que Dieu a laissez en
son Eglise, s'en vont à la mort comme à
l'entrée de la vie, sans peur, sans crainte,
sans aucun trouble, se tenans assurez
qu'ayans gardé de bonne foy les condi-
tions que Dieu demande dans le contract
qu'il a passé avec nous de nous donner
son Paradis, cette bonté supreme ne nous
manquera pas de son costé. La droiture
& la simplicité donnent de grandes assu-
rances aux ames dociles.

Vne pauvre femme souffrant de gran-
des douleurs dans vn corps languissant,
disoit à celuy qui luy demandoit, si elle
n'auoit point apprehension de la mort,
pourquoy la craindrois-ie? puis qu'en
mourant ie verray celuy qui a tout fait,
hélas! c'est mon bon-heur; mais neant-

moins ie ne demande rien ; Voicy toute ma priere : tu es mon maistre, dispose de moy selon ta volonté, ie ne veux rien autre chose.

Ce Chapitre ressemble à ces ouurages faits à la Mosaique, il est composé de pieces rapportées.

Vn Iroquois faisant du Thrason, se moquoit de la mort deuant les Algonquins: il vouloit paroistre vn Guillaume sans peur, ou comme vn Samson qui seul brauoit les Philistins dans leur propre pais. Vn Algonquin à qui la Foy auoit desillé les yeux & donné de la modestie, luy dit, on void bien mon cher amy, que vous ne connoissez pas bien celuy qui abaisse & qui eleue quand il luy plaist, il n'y a pas long-temps que l'ombre des Algonquins vous faisoit peur, vous les méprisez maintenant, pource que leurs pechez les ont exterminés: mais ne faites pas le superbe, la main qui les a frappez est capable de les guerir & de vous massacrer. Ce langage nouueau en la bouche d'un Sauuage Chrestien, n'eut point de repartie en celle d'un superbe Iroquois.

Vne femme ne pouuant se deliurer de ses couches, souffrit quatre iours

156 *Relation de la Nouvelle France,*
des douleurs exttemes : celles qui la gar-
doient, accourent aux Peres : car ils sont
en toutes choses le refuge & le conseil de
ce pauvre peuple. On leur donna quel-
ques reliques de defunct Monsieur Ber-
nard bien connu dans la France ; à peine
la gisante les eut-elle pendues à son col,
qu'elle accoucha d'un bel enfant , cela
donna bien de l'estonnement à tous les
Sauvages ; Si bien qu'un autre estant tra-
uailé d'une violente fièvre, & sollicité par
quelques Payens d'auoir recours à leurs
superstitions diaboliques , leur ferma l'o-
reille pour l'ouurir aux conseils des Peres
qui luy firent porter cette mesme Reli-
que. Le pauvre homme desia condamné
à mort de tous les siens , parut sain & gail-
lard en fort peu de temps.

C'est la coustume des Sauvages, d'affi-
ster sur le soir aux prieres dans la Chap-
pelle , & de les faire encor dans leurs ca-
banes deuant que de prendre leur som-
meil; Vn ieune garçon estant à genoux en
ce temps-là, tomba soudainement en syn-
cope ; les parens crient , l'appellent , le ti-
rent tantost d'un costé & tantost de l'au-
re , ils luy iettent de l'eau froide pour le
faire reuenir à foy : ce pauvre homme ne

brante point, il demeure iusques à minuit, sans donner aucun signe de vie : on va donner nouuelle aux Peres qu'il est mort, s'ils ne trouuent quelque nouveau remede, on luy met ces saintes Reliques sur la poitrine, à peine les a-il touchées, qu'il ouure les yeux, reuient à foy, & donne de l'épouuante à tous les assistans, qui ne pouuoient assez remercier Nostre Seigneur d'une guerison si soudaine.

On donna la mesme medecine à deux petits enfans malades : elle n'eut pas vn mesme effet, mais peut-estre vn meilleur. Les parens ayans appelé la nuit precedente vn Sorcier pour chanter & pour souffler ces pauures petits, se rendirent indignes des faueurs de ce grand Seruiteur de Dieu pour la santé de ces petits innocens : mais leurs ames receuës au Ciel ioignant leurs prieres avec les siennes, obtinrent la conuersion de leurs peres & meres qui apporterent de douze lieuës loin ces petits corps pour estre enterrez avec les Chrestiens, & promirent de suiure I E S V S- C H R I S T, & de iamais plus ne se seruir d'aucunes superstitions. Le Sorcier mesme ietta son tambour au feu, se fit instruire & baptiser, & de l'heu-

re que i'escry ces remarques, ils viuent tous dans la crainte de Dieu, & dans l'obeïssance de son Eglise.

Sainct Xavier se seruoit aux Indes Orientales des petits enfans, pour donner la chasse aux Idoles qu'il faisoit mettre en pieces par ces mains innocentes. Le Pere qui a eu la charge de la Mission de Tadoussac, en a fait de mesme pour trouuer les tambours & les petits manitous, ou les demons cachez dans les sacs des Sauvages. Ces enfans ont rendu tous ces instrumens de superstition si ridicules qu'il n'y a plus personne qui s'en ose seruir, si ce n'est peut-estre la nuit & dans la profondeur des bois. Ces petites creatures decouurent tous les mysteres de ces charlatans, ils reprennent hardiment ceux qui font quelque action messeante. Entr'autres, vne petite fille instruite au Seminaire des Meres Ursulines, ne manquoit point d'auertir le Pere des deffauts qu'elle apperceuoit parmy ses compagnes, avec vn zele & vne douceur enfantine toute aymable.

Vn Abnaquiois estant tombé malade à sainct Ioseph, fut saisi d'une fièvre chaude qui le ietta bien-tost dans vn de-

lire. Ses discours , & ses responses n'auoient aucune fuite : mais ce qui estonna ses compagnons , & les autres Sauuages, fut que iamais il ne perdit la connoissance des choses qui concernoient son salut, si tost qu'on luy parloit du Baptisme, sa raison estoit toute pleine, si vous entamiez vn autre discours , il fermoit les yeux , & ne rendoit aucune response à propos : il demanda le Baptisme par signes , & par paroles , & par de grands témoignages qu'il en connoissoit la valeur. On l'interroge , il respond nettement & sans broncher. On l'examine , il satisfait, en vn mot , on le baptise , il meurt , & nous laissant vne croyance que I E S V S-CHRIST luy auoit conserué la raison quasi miraculeusement pour le faire entrer dans la terre de promesse , apres auoir esté laué dans la mer rouge de son sang. Il plaide maintenant dans les Cieux la cause de son peuple qui semble se voufaire instruire tout de bon.

Vne escoüade de Hurons estans descendus à saint Ioseph , les Chrestiens estans dans vne grande necessité de viures , se demandoient l'vn l'autre , pourrons-nous bien donner à manger à tous ces gens-là ?

comme ils disoiēt cela, en voila vne partie qui sortans de leurs petits batteaux s'en vont droit à la Chappelle, se mettent à genoux, & font leurs prieres. Vn Algonquin qui estoit allé saluer le saint Sacrement, les ayant apperceus, vient donner aduis à son Capitaine que ces Hurons prioient Dieu. Est-il vray, fit-il, sus, sus, il ne faut plus consulter si on leur donnera de quoy disner, ils sont nos parens, puis qu'ils croient aussi bien que nous, & qu'ils honorent la priere. Là dessus ils se caresserent à la mode de la charité, par des actions plustost que par des paroles.

Dieu nous épouuante quelquesfois par des ombres, pour nous faire exercer de veritables actions. Vne famille Chrestienne chassoit au Castor, le bon-heur qu'elle auoit dans la chasse, fut trauerse par vne terreur qui fit du mal & du bien. Voicy comme l'histoire nous fut racontée par vne femme fort honneste, & fort vertueuse. Ayant pris nostre refection sur le soir, & remercié Dieu selon nostre coustume: mon mari, disoit-elle, sortant de nostre petite maison d'écorce, ouït vn bruit, comme d'une personne qui nous ayant reconnu, trauersoit la ri-

uiere

uiere sur laquelle nous estions, il demande si tous les chiens estoient dans la cabane, se doutant qu'ils pourroient bien auoir causé ce bruit: les ayant veu proche de moy, ie luy respondis que pas vn n'estoit dehors. Il preste l'oreille, il écoute comme ce bruit continuoit. Nous sommes découuerts, il s'écrie: Sauuez vous & vos enfans, l'ennemy nous enuironne, fuyez à la faueur de la nuit, nous soutiendrons le choc, & nous mourrons icy, pour vous donner le loisir d'euader. L'embrasse aussi-tost l'un de mes enfans, dit cette femme, ie donne l'autre à porter à vne miëne parente qui m'accompagnoit, mon mary court aux armes, le ieune homme qui chassoit avec luy, se saisit en mesme temps de son épée & de son arquebuse, & pendant qu'ils se mettent en posture de combattre pour arrester l'ennemy, s'il approchoit, nous fuyons toutes éplorées nous déchirans les pieds & les jambes nuës dans les halliers, heurtans les pierres & les bois abbatus que nous rencontrions. Les tenebres augmentoiët nostre frayeur, nous auons cheminé & couru toute la nuit & tout le iour: enfin n'en pouuans plus, nous nous sommes reposées sur le

bord du grand fleuve, & par bonne auanture, voyans voguer vn canot de nos gens nous l'auons appellé. Il nous a prises, & apportées icy, où il est vray que nous sommes en assurance : mais non pas sans douleur. Mon pauvre mari, & son parent sont pris, & peut-estre à demy brûlez, & à demy rostis ; & là dessus cette pauvre creature, & tous ses enfans, & ses plus proches parentes, iettoient des cris & des larmes qui auroient amolly vn cœur de bronze. Le Pere qui estoit à saint Ioseph, entendant ces cris, y court aussi-tost. Ce triste spectacle l'emeut : quoy donc, fit-il, ces douleurs & ces cris resusciteront-ils des hommes morts ? il faut prier pour eux, & non pas s'affliger sans mesure : hélas ! mon Pere, respondit-elle, ce qui me trouble & ce qui m'afflige iusques au fond du cœur : c'est qu'ils sont morts sans se Confesser, le moyen de ne pas pleurer vne telle mort ? ne crains point ma fille, luy dit le Pere, ie connois la vertu de ton mari, non seulement il est d'une humeur paisible, & douce, comme tu sçay : mais ie t'assure qu'il a vne Foy tres-viue, vne tres-grande crainte du péché, & vn tres-ardent amour de son Dieu,

en l'année 1646.

163

l'as-tu iamais veu en cholere, l'as-tu veu
manquer vne seule fois de faire ses prieres
depuis qu'il est Chrestien? helas! nenny;
respondit-elle, nenny; tous les matins, &
tous les soirs, & à chaque fois que nous
preniõs nos repas, nous faisons ensemble
nos prieres, nous viuions comme des en-
fans. Il faut confesser que cet homme a
vn don de prieres qu'il n'entend pas luy-
mesme, & que cette famille est l'vne des
plus fauorisées du Ciel, de toutes celles
qui se sont données à I E S V S-CHRIST.

Cessons de pleurer, adioustâ le Pere,
prions Dieu qui les fortifie, s'ils sont en-
core viuans, & qu'il les loge en son Para-
dis, s'ils sont morts; mes larmes ny mes
trauaux, n'ont point empesché mes prie-
res, repart-elle, ie t'asseure mon Pere que
dans nostre fuitte, mon cœur estoit tou-
ours avec Dieu; ie ne pensois pas tant à
mes peines que ie pensois à Dieu. Je luy
disois du fond de mon ame, loge les avec
oy, fortifie les, aye pitié d'eux, écoute
eurs prieres, eleue les au Ciel, & mainte-
nant dans tous les cris que tu as entendus,
& dans mes plus fortes angoisses, Dieu a
ousiours esté dedans mon cœur, ie luy
is en pleurant: tu es le maistre, fais ce

L ij

164 *Relation de la Nouvelle France,*
que tu voudras, sauue-les, voila tout ce
que ie te demande, il n'importe que ie
souffre, ie t'ay fasché : mais tu es bon :
aye pitié de moy, ie ne puis empescher
mes larmes, mon mal est trop recent :
mais ie ne voudrois pour rien du monde
fascher Dieu. Prie pour eux mon Pere
afin qu'ils soient bien-tost au Ciel.

Ces sentimens donnerent de l'estonne-
ment au Pere : comme ces ames sont tou-
tes ieunes en la Foy, il craignoit quelque
murmure contre le Ciel, ou quelque rage
contre leurs ennemis, veu mesme que le
diable s'efforce de persuader à ces peuples
que nostre créance n'apporte que des
mal-heurs à ceux qui quittent leurs an-
ciennes façons de faire pour la recevoir.
Adjoustez à cela qu'une femme qui est
chargée de quatre petits enfans, & qui
n'a pour toute richesse, que les bras & les
jambes de son mari, se trouue bien deso-
lée dans vn tel rencontre : mais la Foy est
vn grand thresor, elle a de puissants ef-
fers dans l'ame de ces bons Neophytes.

Aureste si tost qu'elle eut raconté son
auanture, l'un des Capitaines de saint
Ioseph, arma bien viste vne escoüade de
ses gens qu'il conduisit en la Chappelle,

où ils firent cette petite priere. I E S V S
prends de bonnes pensées pour nous, tu
sçais bien que nous ne voulons point de
mal à nos ennemis, donne leur de l'es-
prit afin qu'ils viuent en repos. Nous t'a-
uons prié pour eux: mais ils ne te veulent
pas écouter. Fortifie nous, & nous ayde
à leur couper les jambes, afin qu'ils ne
viennent plus nous chercher à mort.
Nous croyons en toy, regarde nous, com-
mande à tes Anges de nous accompagner
afin que nous ne te faschions point. Ces
paroles dites, & quelques autres pleines
de ferueur, ils courent à leurs canots pour
s'embarquer, & pour donner la chasse à
leurs ennemis. A peine approchoient-ils
des riués du grand fleuue, qu'ils apperceu-
rent deux canots, l'un desquels enten-
dant le bruit qu'on faisoit, s'écria, arrestez-
vous, nous sommes viuans. Tout le monde
accourut au lieu de s'arrester: ces deux
trespassez sans mourir, ou ces prisonniers
sans ennemis, disēt qu'un loup ceruier par
son hurlement, & par ses allées & venuës
à l'entour de leurs cabanes, les a trompez.
A ces paroles la guerre fut terminée, cha-
qu'un se mit à rire, on reporta les armes
& le bagage, dans les cabanes. La deso-

166 *Relation de la Nouvelle France,*
lation de ces bonnes gens se changea en
ioye, & en action de graces qu'ils rendi-
rent à Nostre Seigneur. Ils croyoient que
ces ennemis fussent non des Annierron-
nons ou des Iroquois avec lesquels la paix
continuë: mais des Sokoquois qui tue-
rent l'an passé quasi à mesme temps deux
ou trois des meilleurs Chrestiens de saint
Ioseph: comme il a esté remarqué es cha-
pitres precedens: mais on nous dit que
ces peuples ne sont pas pour soustenir la
guerre contre nos Sauvages, & qu'ils se
tiendront en repos.

*De quelques particularitez du pays, &
autres choses qui n'ont pû estre
rapportées sous les Chapitres
precedens.*

CHAPITRE X.

VN Sauvage d'une nation fort éloi-
gnée de Kebec, nous a dit que quãd
quelque personne de consideration est
morte en son pais, ceux qui ont le cou-
steau & la hache mieux en main, taillent

son portrait, comme ils peuuent & le plantent sur la fosse du trespasé, oignant & graissant cet homme de bois, comme s'il estoit viuant. Ils appellent cette figure *Tipaiatik*, comme qui diroit le bois ou le portrait d'un trespasé.

Ils ont encore vne autre coustume remarquable en ce pays là. Vn homme estant mort, si son pere ou son frere, ou quelqu'un de ses proches parens, ou de ses amis, est allé en quelque voyage bien éloigné, ils luy font sçauoir la mort de son parent ou de son amy, en cette sorte: ils vont pendre la chose signifiée par le nom du defunct sur le chemin par où il doit passer: par exemple, s'il se nomme Piré, c'est à dire la perdrix, ils pendent la peau d'une perdrix; s'il se nomme Sikas, c'est à dire de l'écorce de bouleau, ils en attachent vn morceau à quelque branche d'arbre, pour signifier que celuy qui portoit ce nom, n'est plus au nombre des viuans. Voicy qui semble bien estrange, si le parent a reconnu le signal, il entrera dans sa cabane sans iamais parler du defunct ny demander comme il est mort, ses parens n'en feront aucune mention: car on ne parle plus des morts, de peur d'at-

trister les viuans , si toutesfois on croit qu'il n'ait pas veu le signal , on luy dira vn tel est mort , & voila tout.

Si vn Sauuage est tombé en quelque defastre, s'il a perdu quelqu'un de ses proches, il laisse croistre ses cheueux sur son front, pour marque de son deuil & de son ennuy: Que si vous le voulez deliurer de cette peine, faites luy vn present avec ces paroles ou d'autres semblables: voila des ciseaux pour couper les cheueux qui pendent sur ton front, s'il touche vostre present, il coupe ses cheueux, & quitte son ennuy.

On a desia dit dans les Relations precedentes, que si quelque homme de consideration ou fort aymé de ses parens est mort, on le fait resusciter en cette sorte: on offre à quelque autre le nom du defunct avec vn beau present, s'il l'accepte il quitte son ancien nom, & en prend vn nouveau, & s'il n'est pas marié il espouse la vefue, prenant vn soin de ses enfans, comme s'ils estoient les siens propres: que si la vefue ne l'aggrée pas, il ne laisse pas de se porter pour pere de ses enfans. Il n'y a pas long-temps que cette coustume nous donna vne fausse alarme & vn faux scan-

dale. Le mary d'une femme assez ieune estant mort, on fit porter son nom à vn ieune homme qui depuis peu auoit perdu sa femme: celui-cy prend son bagage & se va loger en la cabane de la vefue, & se place auprès d'elle & de ses enfans: comme ils estoient tous deux Chrestiens, cela nous estonna: car on disoit qu'ils estoient mariez ensemble. On appelle cette ieune femme, on luy demande si elle n'est pas Chrestienne, & si elle n'a point quitté la Foy: Je suis Chrestienne, respond-elle, & pour rien du monde ie ne voudrois quitter la Foy. Estes-vous remariée? non; Vn tel ieune hōme, n'est-il pas avec vous dans vostre cabane? ouïy. Le voulez-vous espouser? non. D'où vient donc que vous le logez avec vous? Je ne l'ay point appelé, demandez à ceux qui luy ont donné le nom de mon mary, pourquoy ils me l'ont enuoyé. Le Pere qui faisoit ces interrogations ne dist que deux mots à sa predication de cette coustume, en l'improuuant comme trop dangereuse: aussitost deux Capitaines le vinrent trouver, l'assurant qu'ils faisoient cela pour secourir la vefue & ses enfans: que s'il y auoit quelque mal, qu'ils banniroient cer-

170 *Relation de la Nouvelle France,*
te façon de faire comme ils ont fait toutes les autres qu'on a iugé blasrables. On leur dit que s'il se vouloient marier on les espouseroit, autrement qu'ils se deuoient separer; ce qui n'empescheroit pas que ce ieune homme ne fit du bien à ces pauvres orphelins: cela fut aussi-tost executé.

On donne en France vne somme d'argent ou quelque autre chose pour marier vne fille. Icy tout au contraire vn homme voulant espouser vne fille fait des presens à ses parens. Que si la fille, se marie deuant que les presens soient faits, & que le mari tarde à les faire, les parens retirent leur fille, & le mari demeure tout seul, comme s'il n'auoit point esté marié. De plus si vn Sauvage espouse vne fille d'une autre nation ou d'une autre bourgade que la sienne, s'il ne la renuoye quand elle est malade pour mourir auprès de ses parens, il doit enuoyer des presens pour les consoler sur sa mort.

On a bien parlé les années precedentes de quelques mouches qui brillent la nuit pendant l'Esté: comme des estoiles ou de petits flambeaux: si vous en prenez vne par sa petite aile, & si vous la passez dou-

cement sur vn liure, vous lirez dans le fond de la nuit, comme au milieu du iour. Il est vray que ce flambeau se cache & paroist selon le mouuement de ce petit animal. Outre ceste espee de mouches, il y en a d'autres qui au Printemps, paroissent en quelques endroits en si grande quantité qu'on diroit en verité qu'il neiges des mouches, tant l'air en est remply: il est vray qu'elles sont innocentes, que si elles picquoient, comme les cousins qu'on nomme icy des maringoins, ce seroit vn des fleaux d'Egypte. Homme du monde n'oseroit porter le visage ny les mains à decouuert pendant quelque peu de temps que cette pluye, & ces tenebres durent: l'air en ce temps-là n'a non plus de iour que lors qu'il tombe vne neige fort druë, & fort espaisse. Je n'ay point veu à Kebec de ces armées: mais vn petit plus haut dans quelques Isles où on trouue de quatre sortes de crapaux. Il y en a de noirs, & de iaunes fort vilains, il y en a de blancs assez gros, & d'autres assez petits qui branchent comme les oyseaux; ils grimpent sur les arbres sautans de branche en branche, leurs pates sont propres à s'aggraffer. Ils ont vn cry resonnant qui

172 *Relation de la Nouvelle France,*
approche bien plus du chant d'un oyseau,
que du croacement des grenouilles. En
effet le premier qu'on entendit, fut pris pour
un oyseau; mais l'œil nous apprit que c'e-
stoit un crapaux. Je ne sçay si on a remar-
qué qu'il y a icy des grenouilles que quel-
ques personnes ont prises pour des tau-
reaux, les entendant croacer: ce bruit est
prodigieux pour la petitesse de leur corps.
Elles sont mediocres dans leur genre, on
en voit d'autres incomparablement plus
grosses qui ne font pas tant de bruit.

Il se trouue icy une espece de cerfs dif-
ferens des communs de France. Nos
François les appellent des vaches sauua-
ges: ce sont veritablement des cerfs: leurs
branches n'ont point de rapport aux cor-
nes de nos bœufs, & leurs corps sont bien
dissemblables & bien plus haut montez;
ces animaux vont en troupes: mais pour
se soulager pendant l'huyver, ils se suivent
les uns apres les autres, les premiers frayant
le chemin à ceux qui viennent apres. Et
quand celuy qui rompt & qui ouvre la nei-
ge, est las, il se met le dernier dans la route
battue. Les cerfs en France font le mesme
en passant quelque riuere quand ils se
trouuent en troupe, à ce qu'on dit, ceux-

cy ne s'arrestent guiere en vn endroit marchans tousiours dans ces grandes forests. Les Elans font le contraire, quoy qu'ils marchent ensemble, ils ne gardent point d'ordre broutans çà & là, sans s'éloigner beaucoup d'un mesme giste. C'est ce qui faisoit dire il y a quelques iours à vn Sauvage qui se vouloit retirer, que les Elans estoient des François, & cette autre sorte de cerfs errans des Algonquins; pource que ceux cy vont chercher leur vie deçà delà dedans ces grands bois, & les François tiennent ferme cultiuans la terre au lieu où ils font leur demeure. Outre ces cerfs il y en a de deux autres especes; l'une qui est semblable ou qui a beaucoup de rapport à nos cerfs de France. L'autre, qu'on croit estre cét Onager ou cét asne sauvage de l'Ecriture. Ce seroit vser de redites que d'en vouloir parler en cét endroit. Ces bonnes gens voyent maintenant en leur pays vne autre espece d'animaux, dont ils n'auoient iamais eu connoissance. Ces sôt de petits taureaux, & de petites genisses qu'on y a fait porter avec de grands traux: leur estonnement sera bien plus grand, quand ils verront ces animaux labourer la terre, & traîner de gros

174 *Relation de la Nouvelle France*,
fardeaux sur des neiges hautes de trois &
de quatre pieds, sans enfoncer.

Dans ce Chapitre ie donneray place à la peur & à la force de deux femmes. Le troisieme de Juillet deux femmes toutes mouïllées depuis les pieds iusques à la teste, entrerēt dans l'habitation de Montreal; elles estoient abbatuës & toutes éplo- rées, on leur demande le sujet de leur tristesse; comme nous descendions ça bas moy & ma fille, dit la plus aagée, nous auons apperceu des hommes que nous croyons estre de nos ennemis; la peur nous saisissant nous auons abandonné nostre petit bateau d'écorce & tout nostre bagage, marchans & courans huiet iours entiers dans ces grands bois, de peur de tomber entre leurs mains. Qu'avez-vous mangé depuis ce temps-là, leur dit-on? Rien du tout que des fruiçts sauuages que nous rencontrions par fois, & encore ne les cueillions nous qu'en courant. Mais comment avez vous pû aborder cette Isle sans canot? nous auons ramassé des bois que nous auons lié par ensemble avec des écorces de bois blanc, nous nous sommes mises sur ces bois ramans avec des bastons & nous confians à la mercy des eaux, ay-

en l'année 1646.

175

mans mieux estre noyées que de tomber entre les mains de personnes si cruelles, comme sont nos ennemis. Ces bois venant à se rompre, nous sommes tombées dans le courant, & apres nous estre bien debatues, nous auõs rattrapé nos bois qui nous ont conduit iusqu'au bord de vostre Isle. Remarquez, s'il vous plaist, qu'elles firent plus de deux lieuës sur ces bastons flottans, n'attendant que l'heure d'estre englouties dans la profondeur d'un fleuve qui paroist comme vne mer au dessus de cette Isle. Apres tout, il ne fallut point de saignée pour les guerir de la peur: on leur donna à manger, elles firent seicher leurs robes, & les voila hors de leurs ennuys. La perte de leur canot, de leurs marchandises, de leurs viures, de tout leur bagage, ne les affligea pas beaucoup. Ce qui ne tient guere, s'arrache aisément: comme les biens ne sont pas profondément logez dans le cœur des Sauuages, la perte en est moins amere, ils se rient dans les naufrages, & se mocquent du feu qui consomme leurs biens.

I'ay desia pretendu vne excuse sur la bigarure de ce Chapitre, voicy vne simplicité innocente. Vn Atticamegue qui n'auoit

point fréquenté les François, voyant qu'un Pere regardant un papier prononçoit des prieres, ce Sauvage fut rauy, il s' imagine qu'il entendroit bien ce papier, il le demande: tu n'y connoistras rien, luy dit le Pere, comment fit-il, il parle ma langue? Le Pere luy donne, il le regarde, il le tourne & retourne de tous costez puis se mettant à rire, il s'escrie en son Montagnais, *Tapoué Nama Nitirinisin, Nama Ninisitasabaten*, en verité ie n'ay point d'esprit, ie n'entend point par les yeux. C'est un beau mot qu'ils ont donné pour signifier qu'on sçait lire, *Ninisitasabaten*: c'est proprement à dire, i'entends par les yeux. Ce mot est composé de *Ninisitas*, i'entends, & de *Nisabaten*, ie voy; de ces deux mots ils en composent un qui signifie i'entends en voyant: c'est à dire ie lis bien, ie connoy ce que ie voy. Leurs compositions sont admirables, & ie puis dire que quand il n'y auroit point d'autre argument pour monstrier qu'il y a un Dieu, que l'œconomie des langues Sauvages, cela suffiroit pour nous convaincre. Car il n'y a prudence ny industrie humaine qui puisse rassébler tant d'hommes pour leur faire tenir l'ordre qu'ils gardent.

gardent dans leurs langues toutes différentes de celle d'Europe: c'est Dieu seul qui en maintient la conduite. Au reste il ne faut pas s'estonner qu'un Sauvage admire l'invention de peindre la parole des hommes: c'est véritablement un secret digne d'estonnement. Quoy que les Sauvages soient sujets à la crainte, comme les autres hommes, & qu'ils soient moins résolus, & moins courageux dans leurs attaques que nos Européens, si est-ce qu'ils font gloire de ne point branler, & de ne point reculer, quand on les veut frapper, ou tout de bon, ou par feinte. Un François tenant une pertuisane, & faisant semblant d'en donner un coup à un Sauvage, le bleça en effet, pour ce qu'il se tint roide, sans esquiver le coup; il ne se fâcha pas neantmoins, voyant que le François avoit fait cela en riant: ce qui nous estonna, fut qu'il cacha sa blessure, d'où il fut par après fort incommodé, jamais neantmoins il ne voulut aucun mal à celui qui l'avoit offensé, disant qu'il avoit fait cela par jeu.

On auroit peu remarquer ailleurs ce qui suit. Les voyages qu'on a fait aux pays des Annierronnons, & la communication qu'on a eue avec eux, nous ont ap-

178 *Relation de la Nouvelle France,*
pris vn exemple assez remarquable de la
iustice de Dieu. Les deux Iroquois qui
tuerent de sang froid vn pauvre François,
aux pieds du Pere Isaac Logues sont morts
d'une mort inconnüe; l'un des deux estoit
le plus grand, & peut-estre le plus fort
homme de son pays.

Cette femme qui couppa le poulce au
mesme Pere, ne l'a pas fait longue apres
cette rage, & ceux qui luy rongerent les
doigts, & à ses compagnons, & qui les
traiterent avec plus de rage, ont est tuez
des Algonquins en leurs derniers com-
bats. On nous dit que la mesme iustice
a pris connoissance de ceux qui ont si mi-
serablement déchiré le Pere Bressany : le
pays qui a consenty à ces cruautez est affli-
gé de maladies qui peut-estre donneront
la vraye santé à ce pauvre peuple.

Voicy vn rencontre nouvellement ar-
riué. Dix-sept soldats Dononioté s'estas
mis en embuscade blessèrent à mort vn
ieune garçon de la bande de Tescchar
Capitaine de l'Isle, comme nous auons
dit cy-dessus, & en outre prirent deux
femmes dont l'une estoit desia fort
aagée : comme ils s'en retournoient en
leurs pays, traishans avec eux ces deux
pauvres creatures, ils apperceurent de

loin vn canot d'Hurons, & furent à mesme temps découuerts par ceux qui conduisoient ce canot ; aussi-tost les Hurons qui faisoient trente soldats, se desembarquent pour aduiser à ce qu'ils feroient. Ceux Dononioté font le mesme. Les vns ne sçauoient pas le nombre des autres, les Capitaines de ces deux petites troupes donnent courage à leurs gens, ils les exhortent à ne point reculer, & à mourir plustost que de lascher le pied. C'est la coustume de ces Capitaines quand ils se trouuent proches des occasions, de tirer des bastons qu'ils portét exprés avec eux, & de les presenter à leurs soldats pour les ficher en terre, afin de protester par cette action que ces bastons sortiront plustost de leur place, qu'ils ne tourneront visage. Il arriue neantmoins tres-souuent que les bastons demeurans fermes, les soldats ne laissent pas de s'enfuir. Ceux-cy ayans fiché bien auant leurs bastons, & juré à leur mode qu'ils mourroient plustost que de bransler dans le combat, ceux Dononioté viennent les premiers pour attaquer les Hurons qui estoient derriere vne pointe. A leur abord il se fit vn grand cry de part & d'autre, selõ la coustume des Sauvages, à quice bruit sert de trompettes, & de

180 *Relation de la Nouvelle France,*
tambours ; les Hurons s'imaginans que
leurs ennemis les preuenans estoient en
grand nombre, s'enfuirent aussi-tost dans
les bois, à la reserve de ceux qui tinrent
ferme aussi bien que leurs bastons, reso-
lus de mourir sur la place : ceux Dono-
niioté ayans reconnu que le cry des Hu-
rons à l'abord estoit plus grād que le leur,
s'enfuirent tous, sans qu'il en restast pas vn
seul, les cinq Hurons qui n'auoient pas
lasché le pied, se trouuerent sans amys ny
ennemys, ils se regardent les vns les au-
tres bien estonnez : les deux femmes pri-
sonnieres voyans que tout le monde cou-
roit qui deçà qui delà se délient l'une l'au-
tre, & se sauient dans les bois aussi bien
que les autres : comme ils fuyoient sans
ordre l'une de ces femmes va rencontrer
vn Huron, ils se reconnoissent : cette pau-
vre prisonniere raconte sa fortune, dit
que ceux Dononiioté n'estoient que dix-
sept. Le Huron tout surpris court aussi-
tost aduertir ses camarades, il crie tant
qu'il peut, ils se raliē, & commencent
à courir & à couper chemin à leurs en-
nemis : ils font si bien qu'ils en attraperent
vn qu'ils amenerēt à Montreal, donnant la
liberté à cette Algonquine prisonniere. Sa
cōpagne plus aagée s'en estoit fuyé si loin.

que iamaïs ils ne la purent trouuer: elle re-
stait quelques iours apres toute seule avec
l'estonnement des François & des Sauua-
ges, qui admiroient cōme vne vieille auoit
pū trauerfer tant de terre, & tant d'eau, sans
viures, & sans batteau, n'ayant ny cousteau,
ny hache, ny forces pour faire vn pont per-
manent ou flottant sur vne estenduë d'eau
de plus de trois lieuës. L'amour de la vie ou
la crainte de la mort a plus de force, & plus
d'industrie que le feu & le fer. Monsieur
d'Allibout s'efforça tant qu'il pūt, de tirer
ce prisonnier des mains des Hurons, pour
faire la paix avec sa nation, il offrit de
grands presens pour sa deliurance: mais
voyant que ces ieunes soldats le vouloient
mener en leur pays, il les pria par vn pre-
sent de luy sauuer la vie, & de le ramener
l'an prochain à Onontio, à dessein de faire
alliance avec ces peuples par l'entremise de
ce prisonnier. Quelque temps apres trois
cens Hurons estans descendus aux trois Ri-
uières, Monsieur nostre Gouverneur leur
recommanda de ne point mal-traitter ce
prisonnier qu'on auoit mené en leur pays, &
de le représenter en son temps, suiuant la pa-
role qu'en auoient dōné ceux qui l'auoient
entre leurs mains. Soixante braues Chre-
tiens Hurons parurent en cette assemblée,

où de la part des Iroquois furent faits des presens pour marque qu'ils goustoient la douceur de la paix, & pour asseurer les Hurons & les Algonquins, que s'ils tuoient quelqu'un de leur nation dans leurs combats avec les *Santaronous*, que le pays ne prendroit point leur deffense. Dans ce conseil les Hurons destinerent quelques presens pour les Iroquois, suppliās Ondesson: c'est le nom qu'ils donnent au Pere Isaac Jogues, de porter leur parole à ces peuples: ce qui leur ayant esté accordé, ce bon Pere partit bien-tost apres pour aller passer l'hiver au pays de ces Barbares, où l'adorable Crucifié luy a fait & fera encore jouïr des fruiçts de sa Croix.

Les vaisseaux arriuez extraordinairement tard, me contraignent de mettre en ce Chapitre vne action qui meriteroit vn volume tout entier. Nous auons receu cette année vn magnifique Tableau du Roy de la Reyne, & de Monsieur: c'est vn present Royal de cette auguste Princesse, qui ne se pouuant faire voir en personne à ses sujets nouvellement conuertis à IESVS-CHRIST, leur enuoye vne Image des premieres grandeurs du monde. Cette bonté est rauissante: tous les François en ont ressenty des ioyes toutes pleines de respect, & les Sauvages en ont témoigné de l'admiration au delà de nos pensées. Le Pere, à qui ce Tableau estoit enuoyé pour le produire à la veuë de ce peuple, ayant assemblé les principaux de ceux qui sont en la residence de S. Ioseph, leur fit vne petite haran-

que, témoignant que ces grandes majestez deman-
doient le secours de leurs prieres, pour eux & pour
leurs Estats. Que ne pouuant paroistre en person-
ne en ce nouveau monde, ils se faisoient voir dans
leurs Portraits, pour asseurer par la bouche de leur
Interprete, que leur plus grand desir estoit que
tous les peuples de la terre reconneussent, & ado-
rassent IESVS-CHRIST. Or comme c'est la coustu-
me de ne point parler en public que les presens en
la main, Monsieur nostre Gouverneur auoit don-
né trois robes, & trois arquebuses, que le Pere of-
frit aux trois Capitaines qui se trouuerent en cette
assemblée: Ie ne suis que l'organe, leur dit-il, de
ceux que vous voyez dépeints avec tant de grace,
& de majesté dās ce riche Tableau: Ils vous presen-
tent des robes pour conseruer la chaleur de vostre
pieté & de vostre deuotion, & des armes pour pro-
teger la Foy, & deffendre tous ceux qui l'ont em-
brassée, & qui l'embrasseront. L'vn des Capitaines
se leuant repartit en ces termes. Mon Pere, ce que
tu dis, est admirable: mais pleut à Dieu que nous
poussiōs voir en personnes ceux qui nous rauissent
en leurs portraits. Il est vray que nous les croyons
quasi viuans, leurs yeux nous regardēt, & vous di-
tiez que leur bouche nous veut parler: Mon Pere,
tu nous empesche d'estre reconnoissans: car tu dis
des choses trop grādes; qui sommes nous pour ob-
tenir de Dieu des benedictions pour nostre grand
Capitaine, & pour son frere, & pour cette grande
Capitaineſſe leur mere? C'est à vous qui cōnoissez
la priere, de parler à Dieu. Il n'y a que 3. iours que
nous sommes baptisez, nous ne ſçauons pas bien
ce qu'il luy faut dire pour de si grāds personnages
nous l'aymons neantmoins, & nous luy dirons
tout ce que nous ſçauons: mais nous ſçauons peu.

Pour la Foy, nous la garderons & la deffendrons toute nostre vie:encore qu'il n'y ait pas long-téps que ie l'aye receuë, il me semble que ie l'ay aussi forte que si i'auois esté baptizé dès ma naissance: mais, mon Pere, instruy-nous, & nous apprend ce qu'il faut dire à Dieu pour ceux qui nous donnent tant de secours, nostre cœur ayme, mais nostre bouche ne sçait pas ce qu'il faut dire. Là dessus ils se mirent à genoux, & firét tout haut leurs prieres par plusieurs reprises, entremélant des Cantiques qu'ils chantoïét avec vn'accord qui n'a rien de sauvage. Cela fait, ils se leuent tous bien estonnez de que ces portraits les regardoient de quelque costé qu'ils se tournassent. Ils passoient & repassoient en diuers endroits, prenans garde s'ils ne verroient point mouuoir leurs yeux, puis se mettans à rire ils s'écrioient, en verité, ils nous suiuent des yeux en quelques endroits que nous allions.

Le Pere les voyant dans l'admiration, demanda à l'vn de nos Capitaines combien de Castors il estimeroit bien vn Tableau si magnifique: si ie respondois, repliqua-il, ie dirois vne mauuaise parole: il n'y a point de prix, mais bien du respect pour des choses si grandes. Les Castors ne sont rien, cela est quelque chose. Leurs yeux ne se pouuoient souler dans les regards d'vn objet si Royal: Ils expliquoient à leur mode toutes les particularitez de ce bel ouurage, témoignans des satisfactions que le papier ne peut représenter. Ces actions leur donnent dans la veuë, & leur font croire que le Dieu que les Grands adorent, est grand, & que la priere passe leur estime, puisque les Roys de la terre en demandent le secours de si loin, & de leurs sujets.

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE

DE PLUS REMARQUABLE

en la Mission des Peres de la

Compagnie de IESVS.

AVX HVRONS,

PAIS DE LA NOVVELLE

FRANCE, DEPUIS LE MOIS

de May de l'année 1645.

iufqu'au mois de May

del'année 1646.

THE HISTORY OF THE
CITY OF LONDON
FROM THE FOUNDATION
TO THE PRESENT
TIME
BY
JOHN STOW
1618



AV REVEREND PERE
ESTIENNE CHARLET
PROVINCIAL DE LA COMPAGNIE
de Iesvs, en la Prouince de France.

MON REVEREND PERE,

L'obligation que j'ay d'informer V. R. de l'estat du Christianisme en ces païs, & de l'employ qu'y trouuent les Peres de nostre Compagnie, demanderoit de moy vne Relation plus longue que n'en ont fourny les années precedentes, si mon dessein estoit de vous faire vn recit de toutes les graces que Dieu va continuant sur nos travaux au milieu de cette barbarie. Mais scachant bien qu'on attend des choses nouvelles, & qu'on prendroit pour des redites les actions de ferueur, & les sentimens de pieté de nos Neophytes

a ij

4 *Relation de ce qui s'est passé*

Chrestiens, qui peuvent auoir quelque ressemblance aux faueurs que cette Eglise auroit receu de Dieu, ces premiers années; ie me suis resolu d'obeir en cela au sentiment le plus commun, & me retrancher dans vne brieueté plus étroite, n'escrivant qu'une partie des choses qui pourront paroistre nouvelles. Quoy que ie n'ignore pas que le Ciel a bien d'autres veuës que la terre, que le couronnement des graces de Dieu est la continuation des mesmes graces, & que nostre amour, nos ferueurs, & nos fidelitez luy sont d'autant plus agreables qu'elles sont moins nouvelles. Ainsi pour les années suivantes nous nous condamnerions volontiers au silence, s'il ne se presentoit rien de nouveau; pourueu que nous vissions toujours cette petite Eglise fortifiée de ce mesme esprit qui l'anime dans sa naissance, que les mesmes graces du Ciel découlassent sur elle; & que les cœurs des nouveaux Chrestiens conceussent les mesmes sentimens que nous aurons pû remarquer en ceux qui les ont precedé. Dieu sans doute en tireroit sa gloire, & nous aurions suiet d'estre contents en vn ouurage, où il y auroit plus du sien que du nostre; &

aux Hurons, es années 1645. & 46. s
alors ie m'assure que les vœux de l'une &
l'autre France, du Ciel & de la terre se
verroient richement accomplis. Nous
avons besoin pour cet effet des prieres de
tout la France, V. R. nous les procurera
s'il luy plaist, & y ioindra les siennes &
ses SS. SS. de V. R.

Tres-humble & obeyssant seruiteur
en N. S. Paul RAGNEAU.

Des Hurons ce 1. May 1646.

CHAPITRE I.

De l'Estat du pays.

Q Voy qu'à vray dire cette derniere
année ne puisse pas estre appellée
heureuse pour nos Hurons, toute fois leurs
malheurs ayans esté moins frequents que
par le passé, ie les puis comparer à ceux
qui ayans esté abysmez pour vn temps
dans l'orage de quelque tempeste, com-
mencent à respirer de leur naufrage. La
terre leur a esté plus liberale que l'an pas-
sé, le bled d'Inde, qui est le principal de

6 *Relation de ce qui s'est passé*

leurs richesses, estant venu quasi par tout à vne heureuse maturité. Les lacs & les rivières leur ontourny du poisson avec abondance. Le trafic qu'ils ont eu avec les nations éloignées, ne leur a pas mal reüssy. Tous ceux qui descendirent l'Esté dernier au magazin de Quebec & des Trois Rivières, ayant trouué tout le chemin paisible, par les soins de Monsieur de Montmagny nostre gouverneur, ont remply le pais de ioye, autant que de nos marchandises Françoises, dont ils s'estoient veus dépouillez depuis cinq ou six ans, par les Iroquois ennemis, qui rendoient ce commerce impossible, ou du moins si terrible, qu'il a cousté la vie & des martyres de feu, à la pluspart de ceux qui sont tombez entre leurs mains. Les maladies contagieuses qui alloient depeuplant nos bourgades, les laissent maintenant en repos.

Il n'y a que la guerre qui tient les affaires en balance: car elle continue tousiours avec les quatre nations Iroquoises plus voisines de nos Hurons, n'y ayant que la cinquième & la plus éloignée d'icy, qui ait entré d'as le traité de paix qui se cōmencea l'an passé. Je veux dire que dans les di-

aux Hurons, és années 1645. & 46. 7
uers rencontres que nos Hurons ont eu
depuis vn an avec leurs ennemys, les suc-
cez de leurs armes ont esté partagez.

Dés le commencement du Printemps
vne bande d'Iroquois estant abordée pro-
che d'une de nos bourgades frontieres, à
la faueur d'une nuit tres-obscure, & s'e-
stant cachée dans les bois, enueloppa vne
troupe de femmes qui ne faisoient que
sortir pour le travail des champs, & les eu-
rent enleuées si promptement dans leurs
canots, que deux cens hommes en armes,
qui accoururent aux premiers cris; ne
peurent arriuer assez tost pour en sauuer
aucune, si bien pour estre les témoins des
tristes larmes de leurs femmes, de leurs
meres, & de leurs enfans qu'on emme-
noit captifs.

Sur la fin de l'Esté, les Iroquois & nos
Hurons ayans pris la campagne de part &
d'autre, & s'estant trouuée au rencontre
dans le milieu des bois; nos Hurons s'e-
stoient iettez d'une contenance si resoluë
sur l'ennemy retranché dans vn fort, où
il auoit passé la nuit, que la victoire estoit
déja demy gaignée, si leur conduite eût
respondu à leur courage. Les Iroquois
demandent à parlementer, protestent

8 *Relation de ce qui s'est passé*

qu'ils n'ont que des desseins de paix , ils jettent bas leurs arquebuses , & les lient en pacquet, pour témoigner que mesme ils n'ont pas dessein de combattre, quand bien on voudroit tous les massacrer: ils font paroistre de grands coliers de porcelaine qui éblouissent les yeux de nos Capitaines Hurons , ils présentent à la jeunesse plus affamée quantité d'orignac, des Cerfs & des Ours entiers qu'ils auoient pris faisant chemin; ils inuitent les plus anciens à vne conserance amiable, & distribuent quantité de perun, pour cependant entretenir le reste de l'armée.

Durant ce pour-parler vn Iroquois qui autrefois auoit demeuré fort long-temps icy captif dans les Hurons , & s'estoit naturalisé avec eux; mais depuis ces dernieres années auoit esté recourré par les ennemis, leur donna luy seul la victoire. Cét homme se détache des siens, se iette dans l'armée Huronne, où ayant apperceu quelques-vns de remarque, mescontens de n'auoir point esté appellez à ce conseil de paix, il iette la defiance en leur esprit, fait entendre aux vns qu'il y a de la trahison, corrompt les autres par presens,

aux Hurons, es années 1645. & 46. 9
enfin il iouë si bien son personnage, que
ceux-cy s'estans retirez de l'armée, & les
autres ayans pris l'espouuante, tout se
trouuant dans le desordre, l'ennemy re-
prit les esprits, & se ietta sur ceux qui
ayans perdu les pensées de combattre, se
virent vaincus dans leur victoire, les vns
estans massacrez sur le lieu, les autres en-
traînez en captiuité, la plus grande part
n'ayant trouué son assurance que dans la
fuite.

Nos Hurons aussi à leur tour ont eu du
sucez en leurs armes, ont mis en fuite
l'ennemy, en ont remporté des despoüil-
les, & quelque nombre de captifs, qui ont
serui de victimes à leurs flames, & aux
feux de ioye qu'ils en ont fait, avec les
cruautez ordinaires à ces peuples.

Je ne parle point de diuers massacres
qui se sont faits de part & d'autre, comme
à la derobée; quoy que ie ne puisse taire
deux actions de courage qui meritent de
trouuer icy quelque lieu.

Nos Hurons ayans eu aduis d'une ar-
mée qui auoit dessein sur le Bourg de
Saint Ioseph, y attendoient cét ennemy
bien resolu de le combattre. La ieunesse
fait la garde de nuit montant au haut de

10 *Relation de ce qui s'est passé*
leurs guerrites, & poussant diuers chants de guerre d'une voix si terrible, que les campagnes & les forests voisines la portant encore plus loin, on ne peut pas douter qu'on ne soit préparé au combat. Quelques avanturiers Iroquois qui nonobstant ces cris, auoient secretement fait leurs approches, firent vn coup assez resolu. Voyans que le sommeil faisoit taire ces sentinelles, l'aube du iour qui commençoit à poindre, leur ayant entierement osté les defiances de l'ennemy: vn d'eux grimpe seul comme vn escurieu, au haut de la gueritte, y trouue deux hommes endormis, il fend la test à l'un, precipite le second en bas, & le iette à ses compagnons qui luy écorchent & luy enleuent la peau de la teste, tandis que le meurtrier descendoit, & se sauuerent tous d'une course si prompte que les Hurons accourus à la voix de ceux qu'on égorgeoit, ne peurent iamais les atteindre.

Pour vanger cét affront, trois Hurons quelque temps apres, firent vn coup non moins resolu. Apres vingt iournées de chemin, ils arriuent à Sonnontouan, le plus peuplé des villages ennemys, y trouuans les cabanes fermées, ils en percent

aux Hurons, és années 1645. & 46. Il
vne par le costé, y entrent dans le silence
& l'obscurité de la nuict, y rallument les
feux qui s'y estoient esteints: à la faueur
de cette nouvelle lumiere, chacun choisit
son homme pour luy fendre la teste, leur
enleuent la chevelure, à l'ordinaire des
vainqueurs, mettent le feu dans la cabane
& l'espouuante dans le Bourg, d'où ils se
retirent avec tant de bon-heur & d'adresse
que iamais plus de neuf cent guerriers ne
peurent arrester leur fuite.

Cesont les guerres de ces peuples, dont
le fleau n'a pas tombé sur les seuls infi-
deles: plusieurs de nos Chrestiens ayans
esté tuez ou pris dans ces rencontres, &
nous ayans laissé cette seule consolation,
que le Ciel se trouue chaque année enri-
chy de nos pertes.

CHAPITRE II.

Del'Estat du Christianisme.

LIdée que ie puis donner de cette peti-
te Eglise, naissante au milieu de la bar-
barie, est de la comparer à vne armée qui
est dans le combat, & qui estant partagée

en diuers escadrons, se void affoiblie d'un costé, enfonce l'ennemy de l'autre; & quoy qu'elle souffre des pertes, se soustient inuincible en son corps, & demeure victorieuse dans le camp de bataille; non pas exterminant son ennemy, qui toujours va renouuelant ses combats, mais se fortifiant elle mesme avec gloire, plus elle est attaquée.

Nous auons changé en residences, les Missions que nous faisons aux Bourgs de la Conception de S. Ioseph, de S. Ignace, de S. Michel, & de S. Iean Baptiste, qui ont occupé cette année dix des nostres. La mission du S. Esprit ne peut auoir de demeure assurée, n'estant pas vne chose possible de fixer cinq ou six nations Algonquines & errantes, qui sont respandues sur les costes de nostre grand lac, à plus de cent cinquante lieuës d'icy; & à la conqueste desquels nous n'auons pû toutefois enuoyer que deux de nos Peres. Deux autres sont demeurez en nostre maison de Sainte Marie, qui est le centre du païs, & le cœur de toute nos missions: d'où nous taschons de fournir aux necessitez de toutes nos Eglises, & où trois fois depuis vn an, nous auons eu la consolation

aux Hurons, és années 1645. & 46. 13
de nous voir reünis , pour y conferer des
moyens necessaires à la conuersion de ces
peuples , & nous y animer mutuellement
à tout souffrir, & faire ce que nous pour-
rons, afin que Dieu y soit Adoré.

Pour moy qui reste le dernier de quinze
de nos Peres qui sont icy , ie n'ay point eu
de partage arresté, afin de pouuoir me dé-
tacher plus librement, parcourir toutes les
missions, & demeurer en châque lieu au-
tant que les necessitez presentes m'obli-
geoient d'y faire sejour. D'où en suite j'ay
eu la consolation d'estre tesmoin des fer-
ueurs de ce nouveau Christianisme res-
pandu au milieu de l'infidelité, d'y admi-
rer le courage de ces bons Neophytes, &
d'y voir des sentimens de pieté si deta-
chez de la nature, qu'il faut de necessité
aduouër que vraiment Dieu est le mai-
stre des cœurs , que la Foy ne dedaigne
point les barbares, & que le saint Esprit
ne met point la difference entre nos ames,
que l'œil pourroit trouuer entre nos corps.

En chacune de ses Eglises, nous y auons
basty des Chapelles assez raisonnables,
nous y auons pendu des Cloches qui se
font entendre assez loin, & par tout la
pluspart des Chrestiens sont si soigneux

14 *Relation de ce qui s'est passé*
d'assister à la Messe qui se sonne au lever
du Soleil; & le soir de venir aux prieres,
avant mesme que le son de la Cloche les
en ait aduerty, qu'il est aisé de voir que
cette diligence est ensemble vne des cau-
ses & vn fruit de leur ferueur.

Les Dimanches ils redoublent leurs deu-
otions, s'y disposans deux & trois iours
auparauant, nommement ceux qui ont
dessein & permission d'approcher de la
Sainte Table: & tous les Chrestiens ayans
pris cette sainte coustume de iamais ne
passer la Semaine, sans s'estre confessez.

Sur le Midy ils s'assemblent au son de la
cloche pour le Sermon ou Catechisme, &
en suite ils dissent leur chapeller, quel-
quefois tous de compagnie, quelquefois
partagez en deux chœurs, & plus souuent
se succedans les vns aux autres, afin de
remplir plus sainctement tous les momens
de ce Saint jour.

Cette année nous auons baptizé cent
soixante & quatre personnes.

CHAPITRE III.

*Actions remarquables du zèle de
quelques Chrestiens.*

JUsqu'à maintenant le zèle de nos Chrestiens s'estoit, ce semble, retenu dans les cabanes au milieu de quelques assemblées, du moins n'auoit-il pas paru si publiquement & avec tant d'esclat qu'il s'est fait du depuis reconnoistre: Lors que le feu embraze puissamment vn cœur, il faut enfin qu'il se fasse ouuerture, & qu'il pousse ses flammes au dehors, pour embrazer les autres des mesmes ardeurs qui le consomment.

Estienne Totiri de la Mission de saint Ioseph fut le premier qui commença. Tout le païs estoit assemblé dans le Bourg de S. Ignace pour y bruler vn pauvre miserable captif, qui ayant quasi autant de bourreaux que de spectateurs, eslançoit des cris effroyables, qui alloient animants la rage & la cruauté des Hurons, bien loin de tirer de leur cœur aucun mouuement de pitié. Au milieu de ces cris & de ces

feux barbares, ce bon Chrestien animé d'un feu plus divin, s'ecrie publiquement à tout ce monde. Escoutez infideles & voyez en cét homme l'image du mal-heur qui vous accueillira pour vne éternité: qui pourra de vous autres soustenir la cholere d'un Dieu, la rage des demons, & s'appriuoiser à des flammes toujours impitoyables, pour ceux qui auront refusé en ce monde d'éprouver les bontez de Dieu, d'obeir à ses loix, & reconnoistre son pouuoir?

Iamais on n'auoit entendu au milieu de ces cruautez de semblables harangues: on est arresté des menaces si estonnantes de ce nouveau predicateur. Non, non, mes freres, adioust-il; ne croyez pas que ie veuille arracher ce captif de vos mains, ny procurer sa liberté: le temps de tout son bon-heur est passé, & maintenant qu'il brule dans les flammes, la seule mort peut mettre fin à ses miseres: Mes compassions sont pour vous mesmes; car ie crains pour vous, infideles, des mal-heurs mille fois plus terribles, & des flammes plus deuorantes, à qui vostre mort donnera le commencement, & qui iamais n'auront de fin.

Après auoir long-temps parlé des hor-
reurs

aux Hurons, és années 1645. & 46. 17
reurs del'Enfer, & sur tout de l'eternité
deses peines: Mes freres, leur dit-il, ce
n'est pas encore pour vous vn malheur
sans remede: adorez ce grand Dieu qui
a créé & les cieux & la terre, & tremblez
à la veüe de ses iugements effroyables;
alors l'Enfer n'aura plus de flammes pour
vous: mais si la mort vous surprend dans
l'infidelité, ces fournaïses ardentes, & ces
feux sousterrains seront vostre partage,
le desesper vous saisira pour vn iamaïs,
& alors trop tard vous croirez, estans tom-
bez dans ce malheur, que nostre foy est
veritable, que les Chrestiens ont choisi
le meilleur party, & qu'ils ont raison de
trembler, & craindre pour vous, autant
que pour eux mesmes, vn peril dont tous
les hommes ne peuuent auoir assez de
crainte.

Plusieurs des assistans furent touchez
d'un si saint zele d'autres l'appellerent fo-
lie; mais ie ne doute point que les An-
ges du Ciel ne l'allumassent puissammēt,
du moins parut-il efficace pour le salut
de ce pauvre captif, qui au plus fort de ses
miseres, trouua le commencement de
son bon-heur.

Estienne s'approche de luy: Mon ca-

18 *Relation de ce qui s'est passé*
marade, luy dit-il, ie n'ay point de flammes & de tisons en main, ny de tourmens pour toy; ne crains point mes approches, ie ne songe qu'à te faire du bien. Ton corps est en vn estat deplorable, ton ame est pour bien-tost s'en separer, elle seule viura pour lors, & sera capable ou de bon-heur, ou de mal-heur, selon l'estat auquel tu te trouueras à la mort. Si tu veux inuoker avec moy vn esprit tout-puissant, qui luy seul a creé nos ames, qui veut le bien de tous les hommes, & qui les ayme; il t'aymera pour vn iamaïs, attirera ton ame à soy, & dans le Ciel tu seras à iamaïs bien-heureux avec luy. Ceux qui manquent de l'honorer, n'ont point de part dans celieu de bon-heur, les demons qui habitent sous terre, entraînent leurs ames captiues, & comme elles sont immortelles, ils leur font souffrir des cruautéz & des tourmens, qui iamaïs ne trouueront de fin.

Ce pauvre homme demy rosty, commence à respirer à ces nouuelles: Helas, dit-il, est-il donc vray qu'il y ayt vn lieu de bon-heur dans le Ciel, pour ceux mesmes qui sont miserables en ce monde? Quelques Hurons de ceux que nous auõs

aux Hurons, *es années 1645. & 46.* 19
brulé, nous racontotent ces choses, & se
consoloient dans les flammes, attendans,
disoient-ils, ce grand bon-heur du Ciel:
nous pensions que c'estoient des fables;
est-il donc vray que ce soient veritez?

Estienne continuë à l'instruire, & trou-
ue vn cœur tout disposé à nos mysteres,
qui ne souspire que le Ciel, & qui quatre
ou cinq fois demande le Baptisme. A ces
mots les Hurons infideles commencent à
apporter des resistances, & à s'opposer
puissamment au salut de leur ennemy,
crians qu'il falloit que son ame fut brulée
à iamais des Demons del'Enfer, & que si
eux mesmes pouuoient perpetuer ses pei-
nes, iamais elles n'auroient de fin. Estien-
ne voulant haster son coup, cherchant de
l'eau pour ce Baptisme, ne trouue près de
foy que des feux & des flammes. Il fend
la presse & court en haste dans les caba-
nes querir de l'eau: enfin ayant essuyé
mille iniures & bon nombre de coups, vn
chacun le poussant pour luy faire répan-
dre son eau, sa charité fut plus forte que
leur malice, & son zele se rendit victo-
rieux de tout, & embraza si puissamment
le cœur de ce pauvre hōme de douleurs,
qu'il sembloit s'oublier de son mal, ayant

20 *Relation de ce qui s'est passé*
receu le saint Baptême, & n'auoit plus
de voix, sinon pour s'écrier qu'il seroit
heureux dans le Ciel.

Au retour, comme les Chrestiens vou-
loient se conioûir avec Estienne de son
zele: Helas, mes freres, leur dit-il, ie suis
vn ver de terre, ce n'est pas Estienne qui a
fait ce Baptême, mais nostre Seigneur
qui fortifioit ma foiblesse, & me mettoit
dans le cœur les paroles qui sortoient de
ma bouche: i'auois Communié ce matin,
& delors i'ay senti vn feu qui me bruloit,
& que ie n'eusse pas pû contenir en moy-
mesme: si Dieu ne me pouffoit au peu de
bien que ie puis faire, ie ne serois puissant
que pour le mal & le peché.

A propos de cét Iroquois baptizé, ie
me fouuiens du zele d'une pauvre vefue
Chrestienne, nommée Anne Outennen,
qui quoy que moins public, n'ayant quasi
eu que Dieu seul pour tesmoin, ne me pa-
roist pas moins aimable. On parloit de
bruler vn captif: nos Peres auoient de la
peine à trouuer accez près de luy, les Hu-
rons infideles apportans de plus en plus
tous leurs efforts, pour empescher les
Baptêmes de leurs ennemis. Cette bon-
ne Chrestienne touchée du salut de cette

aux Hurons, es années 1645. & 46. 21

ame, s'estant mise à prier pour elle, se sent poussée d'aller prendre vne hache, qui luy restoit, & qui estoient ses plus grandes richesses: la va secretement offrir à ceux qui auoient soin de ce captif, tâchant de leur gagner le cœur, afin qu'ils ne s'opposassent plus au Baptême de cét homme destiné à la mort. Mais sans doute que cette charité gagna encore plus puissamment le cœur de Dieu; car en suite nos Peres trouuerent non seulement vn accez fauorable aupres de ce captif, mais luy trouuerent vne ame si disposée à receuoir la foy, qu'ils virent bien que le saint Esprit y trauailloit plus qu'eux, & qu'il falloit qu'un si saint zele luy eust meritè cette grace.

Quelques Chrestiens du Bourg de S. Ignace, craignans cét Automne dernier, que les Capitaines infideles ne sollicitassent les plus foibles de cette Eglise aux superstitions du païs, & ne destournassent de la foy ceux qui n'y auroient pas encore assez de fermeté, se resolurent d'eux mesmes de preuenir la tentation. Ils vont trouuer ces Capitaines, leur portent des presens pour le fisque public, & les prient de laisser leur Eglise en repos. Nos Peres

22 *Relation de ce qui s'est passé*

en ayans appris la nouvelle, au lieu de s'en conioüir avec eux, témoignent n'en estre pas contents, & craindre au moins qu'on n'eust fait ouuerture à vne chose qui peût tirer en consequence; les infideles pouuans prédre delà sujet de vexer les Chrestiens, sous l'esperance de tirer d'eux de semblables presens.

Et quoy, Dieu ne voit-il pas nostre cœur, repartirent ces bons Chrestiens, n'est-il pas pour tenir cōpte de ces pertes, & nous les rendre avec vsure, & les presens que nous auons fait, sont-ils plus precieux que l'ame de nos frere? Ceux qui sont foibles cēt hyuer, & pour qui nous craignons la cheute, seront plus forts avec le temps, & rendront à leur tour vne semblable charité à ceux qui en auront besoin. Tu nous as dit, & nous le croyons, que les biens de la terre ne sont que pour le Ciel, & que si nous n'en faisons vn bon vsage, ils seront nostre plus grand malheur: Les pouuons nous mieux employer que pour le salut de quelqu'un? Si pour nous, tu as quitté la France, tes parens, tes plaisirs, tes amis, & tout le bien que tu auois: pourquoy trouues tu mauuais que nous ayons quitté vne si petite partie du nostre?

aux Hurons, es années 1645. & 46. 23

Dans vn des Bourgs des plus attachés de ces païs aux danses deffenduës, & aux abominations infames, que ceux qui passent icy pour Magiciens, ordonnent de la part des Demons, afin de détourner les malheurs qu'ils predisent : Les Capitaines n'y voyans plus la chaleur des années precedentes, entreprirent d'y mettre remede. Ils parcourent les ruës, crians à haute voix qu'on ait pitié d'un pays qui se va perdant, à cause qu'on néglige les anciennes coustumes : que la foy est trop rigoureuse de iamaïs ne donner de dispense à ses loix, & qu'au moins on cesse pour vne nuit & pour vn iour de faire office de Chrestien. Ils penetrent dans les cabanes, ils sollicitent tout le monde, & sur tout ceux qu'ils iugent les plus foibles en la foy.

Vn bon Chrestien ne pouuant plus long-temps supporter cét opprobre ; & quoy, dit-il, le diable aura des langues gagées pour son seruice, & Dieu qui est le maistre, ne sera pas seruy. Il sort de sa cabane tout transporté de zele, il va fuiure ces Capitaines, entre dans les maisons des infideles & des Chrestiens ; & par tout y va annonçant les menaces de Dieu, con-

24 *Relation de ce qui s'est passé*
tre les pecheurs & leurs crimes, avec vne
eloquence & vne force de raisons si pres-
santes, que tous les Chrestiens demeure-
rent dans leur deuoir, & mesme plusieurs
infideles, qui admiroient vne si sainte li-
berté, en vn homme particulier, qui n'a-
uoit de foy aucune authorité, sinon celle
que l'amour de sa foy & de son zele, luy
faisoient prendre.

Nos Peres de la mission de S. Ioseph
voyans croistre le nombre de leurs morts,
pour rendre leur cemetiere plus auguste,
y porterent en procession vne grande
croix, sortans de la Chappelle & traue-
sans le Bourg, à la veüe de tous les infide-
les. Les Chrestiens qui y assistoient essaye-
rent beaucoup de mocqueries, des lan-
gues blasphemantes qui se rioient de leur
simplicité, de porter avec tant de respect
vn tronc de bois, qui en effet n'auoit point
de plus rare beauté, que celle qu'une viue
foy y retrouue, & qu'un œil infidele ne
peut enuifager.

Dans quelque temps de là, les enfans
de ces infideles, imitans l'impieté de leurs
peres, ietterent à cette croix des pierres &
des ordures qui y gatterent quelque cho-
se. Estienne Totiri, qui en l'absence de

aux Hurons, és années 1645. & 46. 33

nos Peres, sert de dogique à cette Eglise, s'estima obligé de soustenir en cette iniure l'honneur de Dieu. Le soir venu il monte en haut sur le toit de sa cabane, & pour assembler tout le Bourg, fait vn cry d'une voix estonnante, semblable à ceux qui seruent de signal, lors que quelqu'un vient d'appercevoir l'ennemy, ou quelque armée qui haste ses approches. Tout le monde accourt à la foule & en armes, pour entendre de quel costé vient l'ennemy. Tremblez, mes freres, leur dit-il, le mal est à nos portes, & l'ennemy dans nostre Bourg. On profane le cemetiere des Chrestiens, Dieu en vengera l'insolence: cessez d'irriter sa colere, arrestez vos enfans, autrement vous participez à leur crime, & la punition en tombera également sur tous. Les corps morts sont des choses sacrées, & mesme parmy vous infideles, on leur porte respect, & on fait crime de toucher à vn auron pendu à vn sepulchre. Qu'on rompe ma maison, qu'on me frappe, & qu'on me tuë moy-mesme; ie le verray sans resistance, & le supporteray avec amour: mais lors qu'on s'attaquera aux choses consacrées à Dieu, tandis que j'auray

26 *Relation de ce qui s'est passé*
quelque reste de voix, ie vous feray sçavoir l'enormité de vostre crime, & vous diray que c'est vne chose terrible de prendre Dieu pour ennemy. En vn mot il leur parla si puissamment, que du depuis les parens ont reprimé l'insolence de leurs enfans, & se sont retenus eux-mesmes en leur deuoir.

Mais le zele des Chrestiens qui nous paroist plus efficace & plus aëtif, est celuy qui les porte à procurer la conuersion de ceux de leur famille. Vn Pere gagnera ses enfans à Dieu, vne mere ses filles; le mari cōuertira sa femme, & la femme Chrestienne rendra son mari Chrestien; & souuent mesmes les enfans qui les premiers ont embrassé la foy, sanctifient leurs parens infideles, avec des attraits & des charmes, que la nature fortifiée de la grace, & le Saint Esprit leur enseigne sans autre maistre. Et le bon est, que l'experience nous apprend, que la pluspart de ceux qui sont gaignez à Dieu par cette voye, ont en leur foy ie ne sçay quoy de plus inébranlable, & qui mesme se fortifie, plustost que d'estre affoibly, par la mort tant des vns, que des autres.

Vn bon vieillard du Bourg de la Con-

aux Hurons, es années 1645. & 46. 27

ception, ayant enfin gagné à Dieu par ses discours, par ses exemples, & plus encore par la force de ses prieres & de ses larmes, vne famille tres-nombreuse, sa femme, ses enfans, & les enfans de ses enfans; voyant vn iour en sa maison quelque faute assez pardonnable, & plustost vn simple manquement de ferueur, qu'un peché. Et quoy, dit-il, sont-ce là les promesses que vous auez donné à Dieu, receuant le Baptême? Songez-vous que nous sommes Chrestiens, & qu'il faut que nostre foy paroisse dans nos œuures? Voulez-vous en offensant Dieu me chasser d'icy? Je suis vieil & sans forces, mais j'auray moins de peine de traïner vne vie miserable, errant quelque part dans les bois, que de me voir aupres de vous, si vous pensez à quitter Dieu: la mort me sera plus douce, estant abandonné des hommes, que de viure en vne maison d'impieté. Ce peu de mots entrecoupez des sôûpirs & des larmes d'un pere, vaut mieux que dix mille de nos sermons.

Le mesme descendant l'an passé à Quebec, pour tout Adieu à sa famille, ne leur parla que de l'estime qu'ils deuoient auoir de leur foy: & en finissant son discours;

28 *Relation de ce qui s'est passé*

Si ie suis pris des Iroquois, dit-il, n'ayez pas la pensée que Dieu m'ait delaisé; ie l'aimeray dedans ces feux, & vous croyez aussi qu'il m'aura aymé dans ces flammes. Ne pleurez pas ma mort; ie verrois vos larmes du Ciel, & ne pourrois les approuver; puis qu'alors mes douleurs seroient toutes essuyées, & que vous manqueriez, ou de foy, ou d'amour pour moy, de me pleurer lors que ie serois bien-heureux: laissons les larmes aux infideles, ou du moins employons les à pleurer leur malheur, pourueu que nous mourrions Chrestiens, & que nostre ame soit pour le Ciel, qu'importe où nostre corps soit consommé; icy, ou dans le feu des Iroquois? A ces mots sa femme & ses enfans ne peuvent plus tenir leurs larmes; ce bon vieillard est luy mesme touché, la nature ne pouuant se trahir plus long-temps soy-mesme; ils se parlent & se respondent par leurs yeux. Enfin la plus âgée des filles, prenant la parole pour tous les autres, luy respondit: Mon Pere, si vous mourrez, attirez nous au Ciel, & obtenez de Dieu que nostre foy soit aussi viue que la vostre: pour moy ie quitteray plustost la vie, que de m'oublier & de vous, & de Dieu.

aux Hurons, es années 1645. & 46. 29

Les Sauvages ne sont pas si sauvages qu'on les croit en France, & ie puis dire avec verité que l'esprit de plusieurs ne cede en rien aux nostres. l'aduouë que leurs coustumes & leur naturel a ie ne sçai quoi de choquant, au moins ceux qui n'y sont pas appriuoisez, & qui les rebuttent trop tost, sans assez les connoistre. Mais si d'un Cheual fougueux & qui n'a rien que la nature, en le domtant, on en fait vn Cheual de prix, qui ne cede en rien à tous ceux, qui d'un long-temps sont éleuez dans le manege; peut-on s'estonner que la foy entrant dans l'esprit d'un barbare, corrige en luy ce qu'il y a de vicieux, & luy donne les sentimens de la raison & de la grace, qu'éprouuent ceux qui sont nez dans le Christianisme. Il est vray que leur façon de s'enoncer est différente de la nostre: mais comme la parole du cœur est la mesme dans tous les hommes, on ne peut pas douter que leur langue n'ait aussi ses beautez, & ses graces, autant que la nostre. Quoy qu'ils habitent dans les bois, ils n'en sont pas moins hommes. Mais reuenons à nostre suiet.

I'ay admiré souuent la constance du

30 *Relation de ce qui s'est passé*
zele d'une ieune femme Chrestienne,
nommée Noëlle Aouendous de la Mis-
sion de saint Iean Baptiste, & sa pieté
infatigable à conuertir sa mere. Dieu l'é-
prouuoit de tous costez, & tous les mal-
heurs l'accueilloient; mais au plus fort de
ses miseres, il sembloit à la voir, qu'elle
n'eust point de sentiment pour soy : du
moins estoient ils étouffez dans les de-
sirs violens, que sans cesse elle ressentoit,
de hastier cette conuersion : & nuit &
iour c'estoient ses entretiens, ses esperan-
ces, & le bon-heur qu'elle attendoit, pour
se consoler de ses peines; son plus grand
mal, & à l'entendre, son vnique afflictiō,
estant de voir les retardemens de sa mere
dans les affaires de son salut. Mais quoy,
luy disoit-on, n'es tu point affligée de re-
voir dans une si grande pauvreté? Nenny,
respondoit-elle, ie ne puis desirer les ri-
chesses; ie porte mes miseres avec ioye, &
ne puis demander à Dieu qu'il me mette
plus à mon aise : quand il m'auroit ren-
duë la plus riche de ce païs, pourroy-ie
luy offrir quelque chose plus agreable
que ma pauvreté, & l'estat dans lequel il
me veut? mais c'est ma Mere qui m'afflige,
n'ayant pas pitié de soy-mesme, & refu-

aux Hurons, és années 1645. & 46. 31

sant la foy, qui luy vaudroit, aussi-bien qu'à moy, toutes les richesses du monde.

Enfin la constance de cette bonne fille l'espace de quatre ans, ses exhortations, ses prieres auoient conuertie cette mere infidele. C'estoit vne femme attachée au possible aux superstitions du pais, & qui tousiours auoit eu des auersions du Christianisme, autant que d'amour pour la vie, qu'elle croyoit ne pouuoir estre longue, si iamais elle embrassoit la foy.

Les iugemens de Dieu sont par tout adorables: car en effet aussi-tost qu'elle se fut renduë à la foy, vne mort si subite nous l'emporta, que les infideles nous l'ont reprochée mille fois, comme si la seule foy en eust esté la cause. Quoy qu'il en soit, celuy seul qui tient en ses mains les ames de ses élus, & qui dispose pour leur bien des heures & des minutes de leur vie, auoit changé si à propos le cœur de cette femme, que le soir mesme, avant que de mourir, comme si elle eust eu vn pressentiment de ce qui deuoit arriuer, quoy qu'elle parut en tres-bonne santé, elle adiousta d'elle-mesme aux prieres qu'elle faisoit, qu'il plust à Dieu luy donner vne heureuse mort, qu'elle n'auoit

32 *Relation de ce qui s'est passé*
plus aucune attache pour la vie.

Dans les larmes de toute la famille, la seule fille songeant que sa mere estoit dās le Ciel, benissoit Dieu de l'auoir si tost prise à soy, & quelques iours apres estant interrogée d'un de nos Peres, quel sentiment il luy restoit de cette mort: Je croy, respondit-elle, que Dieu mel'a ostée, parce que ie cherchois plus à la contenter que Dieu mesme; car quoy que ie tâchasse de luy offrir tout mon trauail, toute fois le contentement de ma mere me donnoit ce semble plus de ioye, que la pensée que i'eusse deu auoir que Dieu estoit content.

Durant son deuil, qui pour les femmes, consiste en ces pays, à ne visiter personne, à marcher la teste & les yeux baissées, à estre mal vestuës, mal peignées, & auoir vn visage crasseux, & mesme quelque fois tout noircy de charbon: Cette bonne Chrestienne ne pouuoit alors exprimer les ioyes de son cœur. C'est maintenant, disoit-elle, que ie reconnois qu'il est vray que Dieu caresse ceux que le monde méprise; car ne me restant que luy seul, auquel ie puisse & veille plaire, depuis la mort de mon mari, & de ma mere (mes freres & mes parens m'ayants abandonnée,

aux Hurons, és années 1645. & 46. 33
née, à cause que ie suis Chrestienne) ie
voy bien que luy seul me suffit, & qu'il me
tient abondamment lieu de pere & de
mere, de parens & de tout.

Finissons ce Chapitre par les larmes,
mais des larmes de zele, d'un bon Chre-
stien du Bourg de la Conception, nom-
mé René Tsondihouonne. Ce bon hom-
me n'est rien que charité & amour pour
la foy: il va parcourant les cabanes, visi-
tant les malades, instruisant les Chre-
stiens, prechant aux infideles, confon-
dant les impies; en un mot ie le puis ap-
peller l'appuy de cette Eglise & l'Apostre
de son pais. Cét hyuer s'estant mis à faire
oraison, en suite d'un recit qu'il auoit
entendu des fatigues, & des souffrances
de Saint Paul, trouuaillant à la conuersion
des gentils; il ne pût contenir ses larmes;
& tout transporté hors de soy, s'adressant
à Nostre Seigneur, luy fit ses plaintes de
soy mesme, avec autant de foy & de fer-
ueur, que s'il l'eust veu de ses yeux. Oüy
mon Sauueur, luy disoit-il, il est vray que
ie suis sans zele & sans amour pour vous,
& que ie porte sans effet le nom de Chre-
stien. I'en'ay rien souffert en ce monde, &
n'ay rien fait pour vous faire connoistre.

34 *Relation de ce qui s'est passé*

Le Paradis est bien donné à ces grands Saints, qui ont versé leur sang, & qui sont morts pour la deffence de la foy; Saint Paul l'a mérité: Mais comment y puis-je prétendre ne souffrant rien pour vous? Non, mon Seigneur, ie ne le mérite pas: Deliberez de ma demeure après la mort; ie ne lairray pas de vous benir dans les enfers, si vous m'y voulez enuoyer: I'y loueray vos misericordes, & l'amour que vous aurez eu pour moy, & ie diray que ie m'en suis rendu indigne: ie vous y aimeray, & alors ie vous y offriray mes peines: faites sur moy vos volontez: Mais puisque les grands Saints ont tant souffert pour vous dès cette vie, faites au plustost que ie sois digne de souffrir ce qu'ils ont souffert, que ie patisse & que ie meure pour la foy.

Ce bon homme ne pensoit pas alors estre entendu, estant luy seul dans la Chappelle: mais vn de nos Peres qui suruint à la fin de son oraison, eut assez bonne oreille pour en recueillir quelques restes, & entr'autres ce peu que ie viens de dire. Et quelque temps apres le Pere luy ayant demandé, qui

aux Hurons, es années 1645. & 46. 35

luy auoit enseigné cette priere : Personne, respondit il ; mais ie sentoys dans le fond de mon cœur, que Nostre Seigneur me reprochoit le peu que i'ay fait pour luy : & me faisant connoistre en mesme temps l'amour qu'il m'a porté, & l'amour que luy ont porté Saint Paul & tant de Saints Martyrs, i'auois honte de l'aimer si peu, & ne sçauois où me cacher dans cette confusion, sinon dedans l'Enfer ; ie n'en auois aucune horreur, ne songeant alors à aucune autre chose, sinon que i'eusse tout voulu souffrir pour Dieu.

Ce bon homme fera les heures, & quelquefois les nuits quasi entieres en Oraison, & d'ordinaire deux, trois & quatre fois le iour, au milieu de la Chappelle, nonobstant les plus grandes rigueurs du froid ; la teste, les pieds & les iambes toutes nuës, couuert seulement d'une peau de quelque beste sauuage : mais quasi tousiours avec des sentimens de deuotion si tendres & si puissans, qu'il dit n'auoir point de paroles pournous les donner à entendre. Souuent, dit-il, ie parle, & ie ne sçay ce que ie dis : On me parle dans le fond

36 Relation de ce qui s'est passé
de mon ame, i'entends ce qu'on me dit, &
ne puis toutefois le redire : alors ie sens
comme vn feu dans mon cœur, que ie
prends plaisir d'y sentir, & que ie n'ose
esteindre : il me semble que ie suis tout
proche de Dieu, & qu'il est plus proche
de moy, & alors ie croy qu'il y a vn Dieu,
à cause que ie le sens. Plus ie l'aime plus
ie le veux aimer, & il m'est aduis que ie
ne l'aime pas. Je crains de quitter la prie-
re, comme vn homme affamé, qui crain-
droit qu'on ne luy ostant ce qu'il mange
mais plus ie continuë, plus il me semble
que ie ne fais que commencer.

A tout cela nous n'auons rien à dire, si-
non : *Beatus quem tu erudieris Domine, &
de lege tuâ docueris eum* : car ce bon-hom-
me, depuis huiët ans qu'il embrassa la foy,
nous fait reconnoistre en sa vie exemplai-
re & plus pleine de sainteté, que ne sont
ses paroles, que Dieu seul est son mai-
stre.

aux Hurons, és années 1645. & 46. 37

CHAPITRE IV.

Espreuve de la Constance & du courage de cette Eglise, parmy les oppositions des infideles.

VN des premiers Chrestiens de ce pais, parlant il y a quelque temps à vn nouveau Catechumene, qui luy demandoit quelque aduis avant que de recevoir le Baptisme, luy respondit; Mon frere i'en ay que deux choses à te dire. La premiere que iamaistu ne seras bon Chrestien, si tu ne souffres beaucoup d'iniures & de calomnies pour ta foy: quand tu te verras hay des infideles, mesme de ceux qui maintenant ont plus d'amour pour toy, alors resionis toy, & pense que vraiment tu commences à estre Chrestien. La seconde que tu prennes garde à ne te pas indigner contre ceux qui te feront souffrir: prie Dieu pour eux, & dis luy dans ton cœur qu'il leur fasse misericorde, & leur donne à connoistre le mal-heur dans lequel ils vivent.

En effet ce bon Chrestien auoit raison.

38 *Relation de ce qui s'est passé*

car il est vray que la marque la plus asseurée que nous ayons en ces pais de la foy d'un Chrestien, est de le voir incontinent accueilly de la calomnie : & si la foy de quelques-vns nous est douteuse, si d'aucuns apostasient, ayans receu le Saint Baptisme, ce sont ceux iustement qui vivoient le plus en repos, & comme à couvert de l'orage.

Ignace Oijakonchiaronk vn des plus riches, & des plus aimez du Bourg de S. Ignace, auant qu'il eust receu la foy; ne la pas plu tost embrassée, qu'il a veu les affections de tout son Bourg changées pour luy; on a cherché les occasions de l'assommer, & le coup n'ayant pas réussi, afin de pouuoir plus impunément s'en défaire, on l'a puissamment accusé d'estre du nombre de ces Sorciers cachez, qu'il est permis à vn chacun de massacrer, comme vne victime publique, & la cause des maladies qui tirent en longueur, & dont on ne peut obtenir guerison.

Ce bon Chrestien ne s'est pas estonné, se voyant attaqué de si prez, en vne chose si sensible; il s'est roidy contre cette tempeste, & la tentation n'a serui qu'à faire éclatter dauantage sa foy & son cou-

aux Hurons, és années 1645. & 46. 39
rage. Je commence à cognoistre, a-il dit
tout publiquement, que mon cœur ne me
trompe pas; & que ma foy est veritable;
puis qu'elle est vn obiet de haine: Si on a
pris dessein de me faire perdre ou la vie,
ou la foy, qu'on se haste de me massacrer
au plustost. Mon ame ne tient point à mon
corps; & ie ne feray pas pour parer à ma
mort; ie baifferay la teste deuant celuy
qui me voudra tuer comme Chrestien.
Qu'on ne cherche point de pretextes, &
qu'on ait aussi peu de crainte de faire en
ma personne vn coup d'essay, que i'en ay
de le receuoir: on verra que les Chrestiens
ne pallissent pas à la mort; & que leur foy
est à l'espreuue de ce qu'on estime de plus
effroyable en ce monde.

Le bon est que son zele n'en demeura
pas là. Il a conuertiy sa famille, sa femme,
ses enfans, ses neueux; & depuis ce temps-
là, il ne cesse de publier aux infideles les
grandeurs de la foy, que tous admirent
en luy, mais que ceux qui n'ont pas son
courage, ne peuent se resoudre d'ache-
pter au prix des calomnies dont ils le
voyent persecuté.

La foy ne trouue point de distinction
entre les sexes. Vne femme de ce mesme

40 *Relation de ce qui s'est passé*

Bourg, nommée Lucc Andorraon, s'estant renduë Chrestienne, auoit abandonné vne certaine danse, la plus celebre du pais, à cause qu'on la croit la plus puissante sur les Demons, pour procuter par leur moyen la guérison de quelques maladies. Quoy qu'il en soit, cette danse n'est que de gens choisis, qui y sont admis avec ceremonie, avec de grands presens, & apres vne protestation qu'ils font aux grands maistres de cette Confrerie de tenir secrets les mysteres qu'on leur confie, comme choses saintes & sacrées.

Vn Capitaine fort considerable, des premiers officiers de ces ceremonies mysterieuses, estant venu trouuer cette Chrestienne, qui auoit renoncé à leur danse, l'ayant tirée à part, luy dist secretement qu'il venoit luy donner aduis du dessein qu'on auoit sur elle : qu'en vn conseil secret qu'auoient tenu les principaux de cette danse, on auoit resolu de la surprendre cét Esté prochain en son champ, & luy fendre la teste, luy enleuer la chevelure, & couvrir par ce moyen le meurtre qu'on feroit, le soupçon en deuant tomber sur les ennemis Iroquois : que l'unique moyen de parer à ce coup, estoit

aux Hurons, és années 1645. & 46. 41
d'abandonner la foy, & rentrer dans la
danse dont elle estoit sortie.

Cette femme fit paroistre en cette
occasion, que sa foy estoit plus forte
que la mort. Ils m'obligeront, luy dist-
elle, de me faire mourir pour vn si bon
suiet; & toy tu m'obliges de m'en ad-
uertir en ami; car maintenant ie pen-
seray avec plus de verité que iamais,
que ie suis morte au monde, & que ie
dois viure à Dieu seul.

Nous verrôs cet Esté quels serônt les
effets de cette menace. Quoy qu'il en
soit, les grands maistres de cette danse,
n'ont pas differé si long-temps à faire pa-
roistre les desseins qu'ils ont de s'oppo-
ser aux progres de la foy. Ils ont solli-
cité plusieurs Chrestiens à renoncer au
Christianisme, & se ranger de leur par-
ty: leurs poursuites importunes, leurs
promesses, leurs menaces, & les pre-
sents qu'ils n'ont pas épargné, en ont
emporté quelques vns des plus foi-
bles: mais apres tout, le petit nombre
qui s'est laissé tomber, nonobstant tous
ces grands efforts, nous a fait recon-
noistre la viue foy de la meilleure part,
& a serui pour animer les bons Chre-

42 *Relation de ce qui s'est passé*
stiens dans l'attente d'une guerre plus
rude, & d'un combat qui aille iusqu'au
sang, & qui nous fasse des Martyrs,
qu'ils voyent assez ne pouuoir leur
manquer, s'ils continuent à estre fide-
les à leur foy.

Mais il semble que les infideles se
défient eux-mesmes de leurs forces;
ou plustost ils iugent bien que la foy
cleue tellement vne ame, au dessus de
tous les malheurs de la terre, qu'elle
ne peut auoir de crainte d'un mal qui
n'est pas eternal. Pour donc sapper les
fondemens de nostre foy, ils ont tâ-
ché de les ébranler, par des fausetez
qu'ils controuuent, & dont ils remplis-
sent tout le pais.

Tantost ils font courrir le bruit, que
quelques Algonquins sont retournez
fraichement d'un voyage fort éloi-
gné, dans lesquels estans egarez en des
pais iusques alors inconnus, ils ont
trouué des villes fort peuplées, habi-
tées seulement des ames qui autrefois
auoient vescu d'une vie semblable à la
nostre: que là ils ont entendu des mer-
ueilles: qu'on leur a asseuré que ce s'ont
fables, ce qu'on dit du Paradis & de

aux Hurons, es années 1645. & 46. 43

l'Enfer: qu'il est vray que les ames sont immortelles; mais qu'au sortir du premier corps qu'ils ont eu, elles se voyent en liberté, recourent vn corps tout nouveau, plus vigoureux que le premier, vn pais plus heureux, & qu'ainsi nos ames à la mort quittēt leurs corps, à la façon de ceux qui abandonnent vne cabane & vne terre vſée, pour en chercher vne plus neufue & de meilleur rapport.

D'autres fois il est venu, dit-on, des nouuelles asſeurées, qu'il est apparu dans les bois, vn phantome d'vne prodigieuse grandeur, qui porte d'vne main des espics de bled d'Inde, & de l'autre grande abondance de poisson; qui dit que c'est luy seul qui a creé les hommes, qui leur a enseigné à cultiuer la terre, & qui a peuplé tous les lacs & les mers de poisson, afin que rien ne peust manquer pour le viure des hommes, qu'il reconnoissoit pour enfans, quoy qu'eux ne le reconnussent pas encore pour leur pere: ainsi qu'un enfant au berceau, qui n'a pas le iugement assez ferme, pour reconnoistre ceux auxquels il doit tout ce qu'il

44 *Relation de ce qui s'est passé*
est, & tout l'entretien de sa vie. Mais
ce phantôme adiouſtoit, diſoit-on,
que nos amies eſtant ſeparées de nos
corps, auroient alors vne plus gran-
de cognoiſſance, qu'elles verroient
que c'eſt de luy qu'elles tiennent la
vie, & qu'alors luy rendant les hon-
neurs qu'il merite, il augmenteroit &
ſon amour & ſes ſoins pour elles; qu'il
leur feroit du bien à toutes, & que c'e-
ſtoient des faulſetez de croire qu'il y en
euſt aucune deſtinée pour vn lien de
ſupplices, & pour des feux qui ne ſont
point deſſous la terre, dont toutesſois
on tâche faulſement de les épouuan-
ter. *Enfin comme il eſt vray que le men-
ſonge ſe déguiſe en mille façons, &
que ſouuent plus qu'il y a d'impuden-
ce, plus il trouue d'entrée dans les ef-
prits; Sans chercher ſi au loin des nou-
uelles forgées, on en a fait venir de no-
ſtre maiſon meſme : & ce ſont celles
qui ont trouué plus de creance, qui ont
le plus épouuanté les ſimples, & qui
ont fait la plus puiffante rhétorique
des ennemis de noſtre foy. On a dit
qu'une Chreſtienne Huronne, de cel-*

aux Hurons, es années 1645. & 46. 45
les qui sont enterrées en nostre ceme-
tierre, estoit resuscitée; qu'elles auoit
dit que les François estoient des im-
posteurs: que son ame en effect estant
sortie du corps, auoit esté menée au
Ciel; que les François l'y auoient ac-
cueillie, mais à la façon qu'on reçoit
vn captif Iroquois à l'entrée de leurs
Bourgs, avec des tisons & des tor-
ches ardeutes, avec des cruautéz &
des supplices inconceuable. Que
tout le Ciel n'est rien que feu, & que
là le contentement des François, est
de bruler tantost les vns tantost les
autres; & qu'afin d'auoir quantité de
ces ames captiues, qui sont l'ob-
iet de leurs plaisirs, ils trauersent les
mers, ils viennent en ces contrées,
comme en vn païs de conqueste, de
mesme qu'un Huron s'expose avec
ioye aux fatigues, & à tous les dangers
de la guerre, dans l'esperance de ra-
mener quelque captif. Que ce sont les
Chrestiens Hurons, Algonquins, mon-
tagnais, qui sont ainsi brulez au Ciel,
comme captifs de guerre, & que ceux
qui n'ont point voulu en ce monde se
rendre esclaués des François, ny re-

cevoir leurs loix, vont apres cette vie en vn lieu de delices, ou tout le bien abonde, & dont tout le mal est banny.

Cette femme resuscitée adioustoit, disoit-on, qu'apres auoir esté ainsi tourmentée dans le Ciel, vn iour entier, qui luy sembloit plus long que nos années, la nuict estant venue, elle s'estoit sentie réueillée dès le commencement de son sommeil: qu'un certain émeu de compassion pour elle, luy auoit rompu ses liens & ses chaines, & luy auoit montré à l'écart vne vallée profonde, qui descendoit en terre, & qui conduisoit en ce lieu de delices, où vont les ames des Hurons infideles: que de loin elle auoit veu leurs bourgades & leurs champs, & auoit entendu leurs voix, comme de gens qui dansent & qui sont en festin: Mais qu'elle auoit voulu retourner en son corps, autant de temps qu'il en falloit pour aduertir ceux qui estoient là presens, d'une nouuelle si effroyable, & de ce grand malheur qui les attendoit à la mort, s'ils continuoient à croire aux impostures des François.

Cette nouuelle fut bien tost répan-

aux Hurons, es années 1645. & 46. 47
duë partout: on la croyoit dans le païs
sans contredit: à saint Ioseph on la
faisoit venir des Chrétiens de la Con-
ception; dans le Bourg de la Concep-
tion on disoit qu'elle venoit de S. Iean
Baptiste, & là il se disoit que les Chre-
tiens de saint Michelen auoient dé-
couuert le secret; mais que nous auions
corrompu à force de presens, ceux qui
l'auoient veu de leurs yeux, & qu'ils ne
l'auoient osé dire qu'à quelques vns
de leurs intimes. En vn mot, c'estoit
vn article de foy pour tous les infide-
les, & mesme quelques vns des Chre-
tiens le croyoient quasi à demy.

Là dessus on disoit merueilles; &
pour confirmer plus solidement cette
verité, ils disoient qu'en effet le lieu
du feu n'est pas le centre de la terre,
mais bien le Ciel, où nous voyons mon-
ter & les feux & les flammes: on ad-
ioustoit que le Soleil estoit vn feu, &
que s'il se fait sentir de si loin, s'il
échauffe & s'il brule, selon qu'il s'ap-
proche de nous; on ne peut pas douter
qu'il ne fasse vn puissant incendie dans
le Ciel, & qu'il ne fournisse des flam-
mes, plus qu'il n'en faut pour bruler

48. *Relation de ce qui s'est passé*
tous les Hurons que les François tâ-
chent d'y enuoyer.

Ces faulsetez & semblables discours
sont autant de nuages, dont le men-
songe tâche sans cesse d'obscurcir les
lumieres de nostre foy; qui apres tout
s'en rend toujours victorieuse, mais
toutefois ne demeure iamais sans en-
nemy, vn brouillarts n'estant pas si tost
dissipé, qu'un autre s'éleue de terre,
quelquefois plus épais & plus difficile
à refoudre, que celui qui l'a precedé.

Les infideles ayans veu tous ces res-
sorts, & tant de bateries, leur reüssir
auec peu de succez, ont eu recours à
ce qu'ils ont iugé de plus puissant dans
la nature, & à des armes, dont ils ne
pensoient pas que la foy peust parer les
coups. Ils ont incité, mesme publique-
ment, & au milieu de leurs festins, des
filles débauchées à gagner le cœur
des Chrestiens; esperant qu'ayans per-
du la chasteté, leur foy n'en seroit plus
si vigoureuse, & periroit dans les dé-
bauches: mais si quelqu'un a fait paroi-
stre de ce costé-là, que la foy ne l'eust
pas tout à fait detaché du corps, &
l'eust laissé dans le nombre des hom-
mes,

aux Hurons, es années 1645. & 46 49
mes ; le courage de la plus part a fait
connoistre à cestifons d'enfer, que leurs
feux & leurs flammes n'ont point de prise
sur vn cœur, qui est possédé d'une chaleur
plus sainte. Et ce qui nous a paru de plus
aimable en la pluspart de ces victoires, est
que plusieurs en ces rencontres, apres
auoir imité la pureté du tres chaste Io-
seph, se iugeoient mesme criminels, d'a-
uoir esté l'obiet d'une poursuite infame.

Il faut, disoit vn d'eux la larme à l'œil,
que depuis peu le diable ayt apperceu que
ma foy se soit affoiblie, puis qu'il cache si
peu les desseins qu'il a dessus moy : nos
ennemis n'attaquent pas ouuertement vn
Bourg, qu'ils scauent estre de bonne def-
fense, & ayant raconté à celuy de nos
Peres auquel il auoit son recours, les vio-
lences qu'il venoit de faire pour se retirer
des mains de quelques impudentes: Il y a
cinq ans que ie fus pris captif des Iro-
quois, adicusta-il : mais alors i'eu moins
de frayeur, quand les ennemis se ietterent
sur moy, que ie n'en ay senti à l'abord de
ces malheureuses.

Voicy à ce propos vne conuersion qui
me semble assez remarquable. Vne de
ces filles débauchées ayant veu que tou-
d

50 *Relation de ce qui s'est passé*
tes ses poursuittes n'auoient rien pû sur
l'esprit d'vne ieune Chrestien , rentra de-
dans soy mesme, & iugea qu'il falloit que
nostre foy fust quelque chose d'excel-
lent, puis que mesme en vn âge qui n'e-
stime que les plaisirs, elle en donnoit de
l'auersion & de l'horreur, à ceux qui l'a-
uoient embrassée. Elle s'enquista d'vne
ieune Chrestienne, & luy demanda si en
effet elle croyoit qu'il y eust vn Enfer; &
comment elle pouuoit estre asseurée que
les François, qui les venoient instruire, ne
leur dissent point des mensonges. Je le
croy fermement, respondit la Chrestien-
ne; mais quand bien ce seroit vne chose
douteuse, la seule pensée que peut estre
il y a vn Enfer pour ceux qui demeurent
infideles, vous deuroit faire redouter vn
malheur si terrible: autrement nous auons
tort allant dedans nos champs tout le
long de l'Esté, de craindre les embus-
ches cachées des Iroquois, puis que peut-
estre au plus fort de nos craintes, les en-
nemis ne songent pas à nous.

L'infidele fut tellement touchée de la
response, que du depuis cette pensée ne
pût sortir de son esprit, qu'au moins il
pouuoit bien se faire qu'il y eust dans les

aux Hurons, és années 1645. & 46. 51
Enfers, vn feu préparé pour les infideles,
& qu'en ce cas elle seroit eternellement
malheureuse. Enfin au bout de deux
mois, elle vient trouuer vn de nos Peres,
pour luy demander le Baptisme: Tu es
vne débauchée, luy dit-il. I'ay enuie de
ne le plus estre, respondit-elle; le feu d'En-
fer m'a estonné: auant que de venir à toy,
i'ay voulu m'éprouuer moy-mesme, &
me suis mise dans la pratique de ce que ie
veux faire estant Chrestienne: ie ne sçay
d'où peut venir ce changement, mais ie
me suis trouuée toute autre, en ce qui me
donnoit le plus d'apprehension de ma foi-
blesse: Ce que i'ay pratiqué deux mois,
pourquoy ne pourray-ie pas le continuer
toute ma vie? Quand maintenant vn ieune
homme m'aborde, ie luy dis que i'ay desir
d'estre Chrestienne, & qu'il ne doit rien
esperer de moy: Si cela me sert de deffen-
se, le Baptisme accroistra mes forces.
Pour le faire court, cette nouvelle peni-
tente ayant continué cinq ou six mois
dans ses poursuittes, avec vne ferueur ex-
traordinaire, on n'a pû la differer plus
long-temps en vne si iuste demande: elle
a receu avec le Baptisme, le nom de
Magdelaine.

Vn ieune Huron fort craignant Dieu, qui depuis plusieurs années s'est maintenu dans le Christianisme, avec vne innocence tout à fait aimable, estant sollicité de ses parens à se marier; luy ayant esté demandé s'il connoissoit vne certaine fille qu'on parloit de luy donner pour femme: Il n'en regarde aucune, respondit-il à vn sien oncle: car ie sçay que Dieu l'a deffendu; ie destourne ma veuë quand quelqu'une me paroist au rencontre: qu'on me donne, puis qu'ainsi est, qui on voudra, pourueu qu'on m'assure qu'elle a desir de mourir en la foy, & qu'elle a horreur du peché, nos amitez seront bientôt liées, & j'espere que ce ne sera pas pour les rompre legerement, & à la façon des infideles, puisque viuans & l'un & l'autre, dans les desirs de plaire à Dieu, nous tâcherons de les rendre immortelles.

Pour finir ce Chapitre ie diray que nos neges Huronnes ont esté blanches cét hyuer, de la chasteté d'une ieune Chrestien, qui sentant en son corps vn feu, dont il auoit plus d'horreur que de celuy d'Enfer, & des tentations si puissantes, qu'il luy sembloit que tous les Demons

aux Hurons, és années 1645. & 46. 53
d'impureté le possédassent : ne sçachant
plus quel remede apporter à vn mal, qu'il
ne pouuoit fuyr, ne pouuant se quitter soi-
mesme, enfin transporté d'un saint desef-
poir, il courrut dans vn bois prochain, se
dépoüilla tout nud, se ietta dans les neges,
s'y roulla vn long-temps, les baignant de
ses larmes, & poussant ses prieres au Ciel,
avec tant de ferueur, qu'ayant perdu
quasi tout sentiment, ces flammes infer-
nales se trouuerent entierement estein-
tes, & laisserent son ame aussi vigou-
reuse apres cette victoire, qu'il trouua
son corps abbatu, à peine luy restant-il
assez de forces, pour retourner au lieu
dont il estoit party, encore apres cela ce
bon ieune Chrestien n'estimoit pas auoir
eu assez d'horreur de cette tentation, &
s'accusoit de lascheté, de n'auoir pas assez
tost eu recours à ce remede.

I'en sçay plus d'un qui se sont appliquez
sur le corps des charbons, & de tisons ar-
dens, pour estouffer ce mesme feu d'en-
fer, se disans à eux-mesmes, pour sur-
monter la tentation; & quoy pourrois-tu
malheureux supporter vn feu eternal, si tu
ne peux t'appriuoiser à ccluy-cy, qui n'en
est qu'une foible peinture?

CHAPITRE V.

*Bons sentimens de quelques
Chrestiens.*

IL y a quelques temps que les principaux Chrestiens de nos Eglises Huronnes, s'estans trouvez de compagnie, se demanderēt les vns aux autres, d'où ils se sentoient plus puissamment fortifiés dans leur foy ; & quel à leur auis, estoit le moyē le plus efficace, que Dieu leur eust donné pour resister aux tentations, euit le péché, & viure vraiment en Chrestien. Les vns disoient que sortans de la Communion, ils se voyoient tout autres, & sentoient bien que Iesus-Christ estoit le maistre de leur cœur, possedoit leur esprit & les rendoit robustes. Les autres disoient qu'apres la Confession, ils estoient tout renouuellés & semblables à vn voyageur, qui s'estant déchargé d'un tres-pesant fardeau, sentoient ses forces reuenir, & courroit mesme en vn chemin, duquel auparauant il n'eust pas pû se retirer. Mais la pluspart se trouuerent d'accord, que la

aux Hurons, és années 1645. C. 46. 55
prière estoit leur plus puissant support ;
que de là ils tiroient leur vigueur & leur
force , qu'ils s'y sentoient animez tout
d'un autre esprit , & qu'il leur sembloit
que s'ils venoient à en perdre l'usage , ils
perdroient bien-tost la crainte du peché,
& en suite la foy.

Quoy qu'il en soit , nous voyons que la
pluspart estiment la prière , comme la vie
de leur esprit , & l'ame de leur foy. L'usa-
ge leur en est si frequent & si saint , qu'ils
s'accusent d'auoir entrepris quelque cho-
se, sans s'estre recommandez à Dieu , de
s'estre mis dans le trauail, sans lui en auoir
offert les premices , & n'auoir pas jetté
assez tost leurs pensées en luy , souffrans
quelque douleur , receuans quelque in-
iure , estans saisis d'une tristesse , accueil-
lis d'une maladie , ou attaquez de quel-
que mal.

Non, disoit à ce propos vn Huron tres-
pauvre, mais tres-riche en sa foy ; Les
Chrestiens seroient les plus malheureux
de la terre, s'ils ne scauoient que Dieu les
void , qu'il est témoin de leurs miseres , &
qu'il écoute leurs prieres : Mais quand
nous pensons que toutes nos tristesses se
changeront en ioye , que Dieu nous aime

56 *Relation de ce qui s'est passé*
dans nos plus grandes afflictions, & que nous tirerons vn bon-heur eternal de toutes nos souffrances, pourueu que nous les endurions patiemment; le recours que nous auons alors à la priere, nous console de cette vie, & nous fait aimer comme vn grand bien, ce qu'on croit vn grand mal: ou du moins à la veüe que nous auons du Paradis & de l'Enfer, nous supportons avec douceur les afflictions de cette vie, dans cette pensée veritable que ne deuant pas estre eternelles, elles ne peuuent estre qu'vn petit mal.

Vne pauvre Chrestienne estant interrogée si elle offroit à Dieu ses peines: Helas! respondit-elle, c'est ma seule consolation: pourroit-il bien se faire qu'vn Chrestien qui croit fermement que le peu qu'il endure, peut luy valoir vne eternité de bon-heur, s'il le souffre pour l'amour de Dieu, voulust perdre vne si riche recompense, ne souffrant qu'à la façon des infideles & des bestes farouches qui n'ont point la connoissance d'vn vray Dieu?

Il y en a d'aucuns qui se seruent de leur Chapelet, pour marquer combien de fois ils auront eleué leur cœur à Dieu; s'es-

aux Hurons, es années 1645. & 46. 57
forçans d'aller se perfectionnants de iour
en iour en vn exercice si saint, & qui leur
paroist si aimable: & tel se trouuera, qui
dans l'espace d'vne nuit aura fait deux
cents fois quelque oraison iaculatoire.
Quelques-vns estans dans leurs champs
de bled d'Inde, afin de renouveler plus
frequemment l'offrande qu'ils font à
Dieu de leur travail, prendront pour si-
gnal qui leur en doit rafraichir la memo-
re, quelques arbres deuant lesquels ils
passent tres-souuent, & y marqueront sur
l'escorce ou bien dessus la terre, vne croix
qu'ils adorent chaque fois qu'ils y passent.
D'autres se contenteront d'estre fideles à
Dieu, autant de fois qu'il les attirera à
soy dans le fond de leur ame: & il se trou-
uera quelques fois que tel d'entr'eux aura
esté quasi tousiours en oraison, sans pen-
ser y estre.

Ie n'ay point d'esprit, disoit, il y a
quelque temps vn excellent Chrestien,
du Bourg de la Conception, nommé Io-
seph Taondechoren: si tousiours ie vou-
lois prier Dieu, ie serois sans cesse avec
luy; car ie sens bien que tousiours il attire
mon cœur à soy: ie le luy donne au mesme
moment, & me contente de cela, mais

luy ne s'en contente pas : ie sens qu'il me dit derechef dans le fond de mon ame, qu'il veut que ie sois tout à luy ; ie luy répond qu'il sçait bien que ie ne veux estre qu'à luy seul , qu'il fasse sur moy ses volontez , & qu'il dispose de ma vie : plus ie me donne à luy , plus il me presse de ne pas luy refuser ce qu'il demande. Tout homme qui me traitteroit de la sorte , me seroit importun , & ses empressemens me le rëdroient insupportable : & toutesfois ie ne puis & n'oserois me plaindre de la rigueur dont Dieu me traite : ie voy bien que ce n'est qu'amour & bonté , & qu'il n'y a point en ce monde de plaisir semblable à celuy que ie sens , lors qu'il me laisse le moins en repos , & me contraint mille fois de luy dire , que ie suis tout à luy.

Vn autre nommé André Ochiendarenouan, nous disoit que la chose vnique en ce monde, qui luy donnoit vne plus viue idée du grand bon-heur du Paradis, estoit de penser que si dès cette vie , en disant ces deux mots , Iesus taiteur , Iesus ayez pitié de moy ; il ressentoit tant de contentemens en son cœur , qu'ils surpassoient tous les plaisirs ensemble , que iamais il

aux Hurons, és années 1645. & 46. 59
eust reffenty, depuis soixante & dix ans
qu'il estoit au monde; il falloit bien que
dans le Ciel il y eust des contentemens
ineffables; puisque Dieu se reserue alors
à nous faire iouyr de ses miséricordes, &
que les plaisirs que nous goustons, disants
à Nostre Seigneur qu'il ait pitié de nous,
ne sont que dans l'attente de ce grand
bien, que nous possederons dans le Ciel,
dont la seule esperance remplit si douce-
ment tout nostre cœur dès cette vie.

Vne bonne Chrestienne, dans vn sem-
blable sentiment, estonna puissamment
vne de ses parentes infidele, qui l'exhor-
toit à renoncer au Christianisme, & l'as-
seuroit qu'il estoit hors de doute, que tout
ce que nous leur prechiõs du Paradis, n'e-
stoit rien que des fables. Laisse-moy, ie te
prie, mourir paisiblement dans mō erreur,
luy respondit cette bonne Chrestienne:
quand bien ie serois trompée, ce qui n'est
pas, ce seroit vne tromperie bien aima-
ble: Pourquoi veux-tu me raurir vn veri-
table bien, qui n'est pas seulement dans
l'attente, & dont ie suis en possession dès
maintenant; car il est vray que l'esperan-
ce du Paradis me console dès cette vie, &
m'adoucit tout ce qui sans cela nous y se-

60 *Relation de ce qui s'est passé*
roit insupportable.

Vn de nos Peres voyant vn bon homme fort simple, mais excellent Chrestien, qui d'ordinaire passoit vn tres long-temps en ses prieres ; luy en demanda la raison. Ce bon homme luy respondit fort simplement, que la cause de cette longueur prouenoit de ce qu'il ne sçauoit pas encore bien prier Dieu, qu'il estoit souuent remply de distractions ; & qu'afin que le diable ne gagnast rien sur luy, & se lassast de l'interrompre, il recommençoit ses prieres, autant de fois qu'il se voyoit auoir esté distrait. Bien rarement, adioustoit ce bon homme, mon esprit arriue iusqu'à Dieu : & alors ie ne m'apperçois pas du temps que ie mets en ma priere, car mon cœur est si transporté hors de soy, que ie ne sens ny chaud, ny froid, ny douleur, ny ennuy, & n'ay pas mesme vne pensée des choses de la terre ; mais seulement que Dieu est bon, & qu'il est bon d'estre avec luy.

Le Pere continua à luy demander à quoy estoit semblable ce grand plaisir qu'il ressentait alors. Ie n'ay rien de semblable, respondit-il, tout ce que i'ay conçu de contentemens en ce monde, n'est

aux Hurons, és années 1645. & 46. 61
rien au prix d'un seul moment de ces de-
lices, que Dieu me fait goûter : ny les
festins, ny les richesses, ny les plaisirs,
dont j'ay maintenant de l'horreur, & les-
quels autresfois j'estimois les plus grands
du monde. Si toutefois, adioustoit-il, on
me contraignoit de dire quelque chose,
je ne voy rien qui me semble si appro-
chant de ces plaisirs du Ciel, qu'estoit ce-
luy que je ressentois autresfois estant le
plus aspre à la chasse, lors que ie trouuois
quelque cerf arresté dans mes pieges, ou
ayant terrassé quelque ours, que j'auois
poursuiuy long-temps avec bien des fati-
gues.

Le mesme faisant voyage avec son fils,
& ayant veu que ce ieune homme pas-
soit l'ennuy de son chemin, chantant
quelques airs indifferens : Mon fils, luy
dit-il, je voy bien que Dieu n'est pas le
plus grand maistre de ton cœur; tes pen-
sées seroient routes à luy, & d'un tēps au-
quel pas vn ne te peut interrompre, tu en
profiterois pour le Ciel: les vents ont em-
porté ton chant, & ont en mesme temps
dissipé tes plaisirs : si tes entretiens eus-
sent esté avec Dieu, la grace que tu eusses
acquise par tes prieres, te fut demeu-

62 *Relation de ce qui s'est passé*
répourvne eternité.

Dans ce mesme esprit d'oraison, d'aucuns se mettans en chemin, euteront les compagnies, & prèdront des routes écartées, afin de s'entretenir avec Dieu, & n'estre point interrompus : car disent-ils, ce n'est pas icy comme en France, où ceux qu'on auroit au rencontre, ne nous parleroient que de Dieu. Ces bonnes gens s'imaginent qu'en France tout le monde n'y respire que la sainteté, que l'entretien des compagnies n'est que de Dieu, que le vice s'y tient caché, & n'oseroit paroistre, & qu'il est autant difficile d'y trouver vne personne débauchée, tout le monde y estant Chrestien, qu'il est icy dans vn monde infidele, d'y rencontrer des compagnies, qui n'ayent leurs affections que pour le bien. Quoy qu'il en soit, leur vertu ne manque pas d'espreuve de ce costé là, & ceux qui veulent paroistre toujours ce qu'ils sont, ont besoin de courage.

Vn Chrestien s'estant trouué faisant voyage, dans vne cabane d'infideles, où par rencontre on tenoit des discours de raillerie sur nostre foy, fut tenté fortement de ne prier Dieu qu'en secret, le temps du repas estant venu : mais s'estant

aux Hurons, es années 1645 & 46. 63
apperceu de la tentation, voulant la sur-
monter, il se mit à crier si haut son *Bene-
dicite*, que toute la compagnie en fut sur-
prise. Cessez de vous estonner, leur dit-
il; il faut que vous sçachiez que j'ay esté
combattu de deux hontes bien differentes:
la premiere estoit de vous autres, dont ie
craignois les railleries; la seconde a esté
de moy-mesme, & de Dieu qui me re-
garde, devant lequel j'ay eu honte de n'o-
ser paroistre Chrestien: Celle-cy a esté la
plus forte, & à cause que la premiere me
portoit à ne prier Dieu qu'en secret, la se-
conde m'a poussé à prier Dieu si haut, que
tout le monde sceust que ie suis, & veux
mourir Chrestien, que ce dont vous vous
mocquez est ma gloire & le plus grand
bon-heur que j'estime en ce monde.

Vne Chrestienne nommée Marthe
Aatio, s'estant trouuée en vn voyage avec
quâtité d'infideles, n'obmettoit iamais de
prier Dieu matin & soir, devant & apres
le repas, & de faire le signe de la croix sur
deux petits gemeaux qu'elle allaitoit,
chaque fois qu'elle les faisoit traitter,
quoy que les infideles la monstraissent au
doigt, & s'en mocquaissent d'elle. Son
mary, qui n'estoit pas Chrestien, se mit

64 *Relation de ce qui s'est passé*
aussi de la partie contr'elle, disant qu'elle
estoit affamée de prier Dieu, & qu'estant
dans leur Bourg, elle courroit aussi viste
à la Messe, dès le premier son de la Clo-
che, que si on l'auoit inuitée à vn festin,
quittant tout-là, quelque traual qu'elle
eust en main.

Ne croyez pas que ie doiue rougir de
ce reproche, respondit cette bonne Chre-
stienne; vous pouuez dire, pour assener
mieux vostre coup, non seulement que ie
vais aux prieres, comme si on m'auoit in-
uitée à vn festin, mais que i'y cours enco-
re plus viste: car en effet les festins ne me
font quasi rien, depuis que ie sçais que
nous auons vne ame plus precieuse que
nos corps. Si vous autres infideles quit-
tez tout pour vn bon morceau, sçachez
qu'vn bon Chrestien iamais n'aura de
honte de tout quitter pour la priere: vous
ne songez rien qu'à la terre, & nos pensées
sont pour le Ciel.

La mesme allumant du feu, vn matin
qu'il faisoit fort froid, remercioit Dieu,
de ce qu'il auoit créé les forests, & les bois
dont les hommes pussent se chauffer. Son
mary voulut se mocquer d'elle: Ton pe-
re, luy dit-il, pour lequel tu allumes ce
feu,

aux Hurons, es années 1645. & 46. 65
feu, ne te remercie pas, quoy qu'il te
voye; comment es-tu si simple, de re-
mercier Dieu que iamais tu n'as veu?
Je suis obligée à mon pere, repartit la
femme, & le peu que ie fais en cela
pour luy, n'est pas considerable: mais
les faueurs que Dieu nous fait sont cō-
tinuelles, & luy n'a pû rien recevoir de
nous, qui l'oblige à nous faire tant de
bien: c'est assez que nous sçachions qu'il
nous entend, & qu'il nous void, quoy
que nous ne le voyons pas, afin d'estre
obligez à luy faire nos remerciemens.

A ce propos ie me souuiens d'une re-
partie, autant pleine d'esprit que de
foy, que fit il y a quelque temps vn
Chrestien, nommé Charles Ondaaion-
diont, au blaspheme d'un infidele.
Cet infidele reprochoit aux Chre-
stiens que si Dieu estoit tout-puissant,
& si ialoux de son honneur, il deuoit
s'estre rendu visible, afin d'estre recon-
nu ce qu'il est; & qu'il eust deu d'un
costé ouurir son Paradis, à nostre veuë,
& de l'autre l'Enfer; afin qu'en effet
on eust redouté ses menaces, & desi-
ré ses recompenses, qui alors nous
eussent paru veritables & n'eussent

point laissé nostre esprit dans le doute. Mais que Dieu s'estant tenu caché, où il manquoit d'amour pour nous, & ne recherchoit pas d'estre honoré des hommes, ou que plustost il falloit conclure de là, qu'il n'estoit point de Dieu au monde, & que nostre foy ne subsistoit que dans l'erreur.

O mal-heureux, luy repartit ce bon Chrestien, si tu estois aveugle, tu dirois donc qu'il n'y a point de Soleil dans le Ciel ? mais plustost ne deurois-tu pas croire ceux qui le voyent, & tâcher de recouvrer la veuë, afin de iouir d'un semblable bon-heur ? Quittez vos vices & la corruption de vos mœurs ; Alors vous cesserez d'estre infideles, & vous auouërez avec nous, que vraiment il y a vn Dieu : vous l'aimerez plus que ses recompenses, & vous iugerez raisonnable, que quiconque est si osé de l'offenser, merite des peines eternelles.

Mais quoy, luy repliqua cét infidele, auez vous donc la veuë de ce Dieu que vous adorez ? Non, luy respondit le Chrestien ; mais nous voyons toutes les choses de ce mode qu'il a créées, &

aux Hurons, és années 1645. & 46. 67
nous pouuons aussi peu douter qu'il est
vn Dieu; qu'un homme sage pourroit
douter que le Soleil est dans le Ciel,
lors qu'il est couuert de nuées, & qu'il
éclaire ce bas monde, quoy qu'on ne
le voye pas: Nous le verrons à décou-
uert, lors que les nuages seront diffi-
pez, que nos ames seront dépouillées
de leurs corps.

Mais pourquoy ne s'est il pas dès
maintenant rendu visible? Afin, res-
pondit le Chrestien, que des person-
nes corrompues comme vous, ne pus-
sent pas le voir.

Les anciens du païs estoient assem-
blez cét hyuer pour l'election d'un
Capitaine fort celebre. Ils ont cou-
stume en semblables rencontres de ra-
conter les histoires qu'ils ont appris
de leurs ancestres, & les plus éloi-
gnées; afin que les ieunes gens qui
sont presens & les entendent, en puis-
sent conseruer la memoire, & les ra-
conter à leur tour, lors qu'ils seront
deuenus vieux, pour ainsi transmettre
à la posterité, l'histoire, & les annales
du païs; tâchans par ce moyen de sup-
pléer au defect de l'escriture, & des

liures qui leur manquent. On presente à celuy duquel on desire entendre quelque chose, vn petit faisceau de pailles d'vn pied de long, qui leur seruent comme de iettons pour supputer les nombres, & pour aider la memoire des assistans; distribuant en diuers lots ces mesmes pailles, selon la diuersité des choses qu'ils racontent.

Le rang estant venu à vn vieillard Chrestien de raconter ce qu'il scauroit; Il commence à deduire la creation du monde, des Anges, des Demons, du Ciel & de la terre, avec vne suspension pleine d'esprit, qui tenoit en attente toute son assistance; estant bien auant en matiere, & toutefois n'ayant pas encore nommé le nom de celuy qui auoit fait ce grand chef-d'œuvre. Lors qu'il vint à le nommer, & dire que Dieu, que les Chrestiens adorent, estoit le Createur du monde. Le plus ancien Capitaine des assistans luy arrache les pailles des mains, luy impose silence, & luy dit qu'il a tort de raconter les histoires des François, & non pas celles des Hurons: Mais que luy va raconter la pure verité, & com-

aux Hurons, és années 1645. & 46. 69
ment il est arriué que la terre, qui
estoit submergée dans les eaux, en ait
esté poussée dehors, par vne certaine
Tortuë d'une prodigieuse grandeur,
qui la soustient & qui luy sert d'appuy;
sans lequel la pesanteur de cette terre
la feroit abismer derechef dans les
eaux, & causeroit en ce bas monde
vne desolation generale de tout le
genre humain.

Ce bon Chrestien, auquel on auoit
imposé silence, & qui exprez auoit at-
tendu à faire paroistre son zele; ayant
donné quelque temps audience à la
fable de ce Capitaine infidele, luy ar-
rache aussi à son tour les pailles de la
main: Tay-toy, toy-mesme, luy dist-
il, i'ay voulu t'écouter & me suis teu
sans resistance, croyant que tu nous
deusse enseigner quelque chose de
meilleur, & aussi veritable que ce que
ie disois: mais voyant que tu ne racon-
tes que des fables, qui n'ont point de
fondement que le mensonge, i'ay plus
de droit de parler que toy. Où sont les
escritures qui nous fassent foy de ce
que tu dis? Estant permis à vn chacun
de controuuer ce qu'il voudra, est-ce

merueille que nous ne sçachions rien de veritable, puisque nous deuons auouër que les Hurons ont esté menteurs de tout temps? Mais les François ne parlent point par cœur, ils conseruent de toute antiquité les liures Saints, où la parole de Dieu mesme est esçrite; sans qu'il soit permis à aucun d'y alterer le moins du monde, s'il ne vouloit s'exposer à la confusion de se voir démenty de toutes les nations de la terre, qui cherissent cette verité plus qu'ils n'ont d'amour pour la vie.

Vn Magicien des plus fameux de ce pais, apres auoir vomy mille blasphemmes contre Dieu, se vantoit insolamment qu'il estoit en son pouuoir de procurer les pluyes en temps de secheresse, les arrester, lors qu'elles seroient trop abondantes, d'empescher les gelées qui pourroient nuire à leur bled d'Inde; en vn mot il se faisoit l'arbitre des saisons de l'année, pourueu qu'on eust recours à luy, & qu'on rendit hommage au Demon qu'il inuoque. Ce superbe voyant qu'un Chrestien là present, ne témoignoit pas comme les autres aucune marque d'estonnement,

aux Hurons, es années 1645. & 46. 71
au recit de tant de merueilles ; il le prit
à party , & luy dist assez grossierement
qu'il estoit sans esprit , de n'admirer
pas son pouuoir , & que c'estoit vne
marque de sa folie de s'estre fait Chre-
stien.

En effet , luy repartit doucement le
Chrestien , ie n'ay eu que de la com-
passion pour toy , entendant ton dis-
cours : ie ne suis pas toutesfois opinia-
stre , & suis prest d'admirer tes merueil-
les , pourueu que i'en voye. Fais nai-
stre icy vne montagne , à la veüe de
tout le monde qui nous entend ; alors
i'auoüeray que vrayemēt ton pouuoir
est grand : Mais si tu ne le peux pas fai-
re , laisse moy adorer celuy seul qui a
fait toutes les montagnes : enseigne
nous icy les principes de ta sagesse,
nous verrons si elle est plus adorable
que la sienne : Du moins si tu sçais ses
commandemēs , tu auoüeras qu'ils sont
plus equitables que les tiens. Ce pau-
vre Magicien fut contraint de se reti-
rer avec sa confusion , & depuis n'y est
pas retourné.

Mais ce qui estonne le plus les infi-
deles en semblables rencontres , est

qu'ils voyent que plusieurs, qui leur sembloient auparauant des esprits assez mediocres, paroissent tout changez lors qu'ils sont deuenus Chrestiens. Et en effet la foy éclaire beaucoup vn esprit, le soustient d'une bonne cause, fournit la bonté des raisons, & nos Sauuages prennent assez aisément vne tres-sainte liberté, lors qu'estans deuenus Chrestiens, ils pensent qu'ils n'ont plus à craindre en ce monde que Dieu & le peché.

Voicy vn trait de foy qui m'a pleu. Nous auions icy auerty quelques-vns d'un eclipse de Lune, qui arriua le trentiesme de Ianuier, & dont le commencement nous parut à dix heures, & quarante six minutes. J'estois alors dans le Bourg de la Conception. On ne manque pas de sortir des cabanes, pour voir si en effet l'eclipse seroit telle que nous l'auions predite. Vn bon Chrestien se mit à prier Dieu, durant tout ce tēps-là. Le lēdemain les autres luy demandans pourquoy il n'estoit point sorty pour voir vne eclipse si remarquable? Parce, respondit-il, qu'il m'est venu alors dans la pensée que

aux Hurons, és années 1645. & 46. 73

Dieu nenous auoit point inuité à aller voir les eclipses ; mais bien qu'il nous auoit promis qu'il auroit plus d'amour pour nous , plus nous donnerions de temps à la priere. A quoy repliquant vn autre Chrestien , que pour luy il l'estoit allé voir , à dessein de se confirmer dans la creance qu'il auoit , que ce que nous leur enseignions de la future resurrection , se trouuera vn iour autant veritable , que ce que nous leur auions predict de cette eclipse , auant qu'elle parut. Et moy , respondit le premier , ie croy si fermement tout ce que Dieu a reuelé , & ce qu'on nous enseigne des choses de la foy , que ie n'ay point besoin d'aller m'adier dans la Lune aucun motif de ma creance. Si nous croyons ce qu'on nous dit des villes & des richesses de la France , sans iamais en auoir rien veu ; pourquoy ne croiray-ie pas ce que Dieu a reuelé du Paradis , & qu'vn iour nous resusciterons. Il faut que ceux qui nous viennent enseigner en soient plus asseurez , que des choses qu'ils ont veu en France ; puisque ce n'est que dans la veüe du Paradis qu'ils ont abandonné leurs pa-

74 *Relation de ce qui s'est passé*
rens, leur patrie, & tout cequ'il peut y
auoir de plus aimable au monde, pour
venir icy avec nous traîner vne vie
miserable.

Le Pere François Ioseph Bressany,
que nous attendions depuis quatre
ans, arriua enfin icy aux Hurons au
commencement de l'Automne der-
nier. S'il n'eut point esté pris captif des
Iroquois en son premier voyage, il
sçauroit desia la langue Huronne, &
seroit vn ouurier formé: Mais il faut
auoüer que les prouidences de Dieu
sont aimables. Les cruantez que luy
ont veu souffrir aux Iroquois quelques
Hurons qui en sont échappez, & ses
mains mutilées, ses doigts coupez
l'ont rendu meilleur Predicateur que
nous ne sommes, dès le point de son ar-
riuée, & ont seruy plus que toutes nos
langues, à faire conceuoir plus que ia-
mais à nos Chrestiens Hurons, les ve-
ritez de nostre foy.

Il faut, disoient les vns, que Dieu
soit bien aimable, & merite vraye-
ment luy seul d'estre obey, puisque la
veuë de mille morts, & des supplices
mille fois plus effroyables que la mort,

aux Hurons, és années 1645. & 46. 75
ne peuuent arrester ceux qui nous
viennent annoncer sa parole. S'il n'y
auoit vn Paradis, disoient les autres,
pourroit-il se trouuer des hommes,
qui trauersassent les feux & les flam-
mes des Iroquois, pour nous retirer
de l'Enfer, & nous mener avec eux
dans le Ciel? Non, s'écrioient plu-
sieurs, ie ne suis plus capable d'estre
tenté sur les veritez de la foy; ie ne
sçay ny lire ny escrire; mais ces doigts
que ie voy tronçonnez, sont la respon-
se à tous mes doutes; car ie ne puis
douter que celuy-là ne soit bien assen-
ré de ce qu'il vient nous enseigner, qui
ayant essuyé de si horribles cruautéz,
s'y est exposé pour la seconde fois,
aussi gayement que s'il n'auoit trou-
ué dans son premier voyage, que des
delices en son chemin. Monstre nous
seulement tes playes, adioustent-
ils au Pere; elles nous disent plus effi-
cacement que tu ne pourras faire,
quand tu sçauras entierement parler
de nostre langue, que nous deuons
seruir & adorer celuy, dont tu attends
vn iour qu'il te rendra & la vie que tu
as exposée si franchement pour luy,
& les doigts qu'on t'a brulé si cruelle-

76 *Relation de ce qui s'est passé*
ment ; enuoyant icy pour son seruice.
C'est ainsi que la prouidence de Dieu tire
sa gloire de nos pertes, & que la foy de
ces bons Neophytes va s'affermissant de
foy-mesme, trouuant de iour en iour de
nouveaux motifs de croire les veritez que
nous venons leur annoncer.

René Tsondihouanne, parlant vn iour
du tres-saint Sacrement en vne assem-
blée de Chrestiens; oüy, mes freres, leur
disoit-il; croyons sans aucun doute que
Iesus-Christ est en l'Hostie, qu'il est pro-
che de nous, & dedans nous, lors que
nous Communions. Il s'est voulu cacher,
comme vn enfant nouvellement conceu
dans le ventre de sa mere: Si la mere ne
croyoit pas que son enfant eust vie, lors
qu'il est caché à ses yeux, & qu'elle eust
trop de curiosité pour le voir auant terme,
iamais elle ne le pourroit voir que mort,
& se feroit mourir soy-mesme: Ainsi qui-
conque refusera de croire que Iesus-
Christ est en l'Hostie, s'il ne le void; ia-
mais ne meritera de le voir. Attendons
que luy mesme veille se decouvrir; &
alors nous l'enuisagerons avec autant de
ioye, qu'une mere void son enfant, dont
elle a patiemment attendu les momens,
sans les precipiter.

aux Hurons, és années 1645. & 46. 77

Cette pensée me surprit beaucoup, l'entendant de la bouche de ce bon Chrestien : mais ce qui m'estonne le plus, & ce qui me seroit incroyable, si ie ne le voyois de mes yeux, est ce que ie puis asseurer avec verité, que telles pensées viennent pour la pluspart d'elles-mesmes à ces bonnes gens, sans que iamais ils les ayent entendu d'iallieurs. Ce qui me fait auoüer que vraiment leur foy est vn ouurage de Dieu seul, & que sa main n'est pas racourcie en ce monde nouueau, aussi peu que dans le reste de la terre.

En passant ie diray que nos Chrestiens ne trouuent aucune peine à croire le mystere du tres-saint Sacrement. Les doutes leur viennent quasi vniquement touchant les veritez du Paradis, de l'Enfer, & de la Resurrection ; Depuis que i'ay creu que ie resusciteray, nous disent la pluspart, ie n'ay aucune peine à croire le reste des veritez de nostre foy : celuy qui peut ramasser les parties dissipées d'un corps reduit en cendre, n'a plus rien qui luy soit impossible.

En suite d'une foy si viue, on ne pourroit croire sans le voir, quelle est l'innocence de la pluspart de ces bons Neo-

phytes, & l'horreur qu'ils ont du peché, iufques là que plusieurs nous demandēt fouuent, fi c'est vne chose poffible de croire vn Paradis & vn Enfer, & avec cela pecher mortellement. Si qu'ayans veu quelque Chrestien commettre quelque faute notable, nous en venans faire le rapport; au lieu de nous dire qu'ils ont veu son peché: Helas, nous difent-ils, vn tel a auourd'huy perdu la veuë du Paradis & de l'Enfer; il s'est oublié de fa foy, & qu'il y a vn Dieu; nous l'auons veu reduit au rang des infideles, qui croient que nostre foy ne soit rien que des fables.

Il y a enuiron trois ans, qu'un Capitaine des plus confiderables de tout le païs, nommé Maurice Hotiaouitaentonk du Bourg de la Conception, se fit Chrestien. Tout le païs est estonné de voir le courage & la constance de cét homme en sa foy, & plus encore son innocence, qui se conserue entiere, au milieu des occasions continuelles qui l'inuitent au peché. Quelques Chrestiens luy demandoient vn iour, comment il pouuoit viure au milieu de tant de dangers, avec vne si grande innocence. Mes freres, leur dist-il, la riuiere qui descend d'icy à Quebec n'est

aux Hurons, és années 1645. & 46. 79
rien que precipices, & toutefois nous y
faisons peu de naufrages, parce que nous
sommes toujours sur nos gardes, & à cha-
que pas nous craignons de perdre & nos
biens & nos vies : plus qu'un canot est
chargé des marchandises précieuses, plus
on a l'œil à esquiver les rochers & les gou-
fres qui s'y rencontrent. Depuis que j'ay
receu le saint Baptême, tout mon thre-
sor est dans mon cœur, & ma foy sont mes
plus aimables richesses : ie redoute plus le
peché, que nous ne craignons les naufra-
ges; à chaque pas ie songe que j'ay beau-
coup à perdre, & que ie conduis un foible
vaisseau, mais chargé toutefois des riches-
ses qui viennent du Ciel; ie preuoy les
dangers, ie prie Dieu qu'il m'assiste, ie me
desie de moy, & me confie en sa bonté; &
iamais ne me croiray en assurance, que
ie ne sois arriué dans le Ciel. Qui n'auroit
rien, ou peu de chose à perdre, tomberoit
assez aisément.

Nous auons commencé cette année
durant le Carême d'exposer à nos Chre-
tiens l'Euangile de chaque iour, & les
fruits nous en ont paru très-sensibles. Un
bon vieillard ayant entendu l'Euangile de
la femme adultère, ne pût pas reprimer ny

80 *Relation de ce qui s'est passé*

ses cris, ny ses larmes. Les assistans en sont émeus d'une sainte frayeur : mais ce bon homme ne songeant à rien qu'à Dieu, s'abandonnoit à sa douleur avec autant de liberté, que s'il eust esté seul. Estant reue-
nu à soy, on l'interrogea quelle chose l'a-
uoit touché? La souuenance, respondit-il,
des pechez que ie commettois auant que
de connoistre Dieu! O que ne sçauois-ie
point lors qu'il me voyoit, iamais ie n'eus-
se eu le cœur de l'offencer. I'ay senty dans
le fond de mon ame qu'il me disoit le
mesme qu'à la femme adultere, qu'il ne
me condamneroit pas pour ce qui est de
ma vie passée: & le moyen de contenir ses
larmes, de voir apres tant de pechez, que
nonobstant il veut m'aimer, & me faire
misericorde, autant que si i'eusse employé
toute ma vie en son amour?

Vn autre s'estant laissé tomber en quel-
que faute de surprise, vint trouuer dès le
point du iour celuy de nos Peres qui l'in-
struisoit. Ie te prie d'auoir pitié de moy,
luy dit-il, & de m'effacer au plustost mon
peché; i'ay passé toute la nuict en prieres
& en larmes, sans auoir pris vn moment
de sommeil. Ceux de ma cabane qui ont
veu mon peché, ont esté témoins de mes
larmes:

aux Hurons, es années 1645. & 46. 81
mais Dieu que i'ay offensé, a connu celles
de mon cœur qui ont esté les plus ame-
res: i'espere qu'il me fera misericorde.

Ayant receu l'absolution, il fit festin
dés le iour mesme, auquel il appella les
Capitaines infideles, les parens, & tous
ceux qui auoient esté ou la cause, ou té-
moins de sa cheute. Le vousay assemblé,
leur dist-il, pour vous faire sçauoir les re-
grets que i'ay de ma faute; & que si i'ay
peché, i'ay appris qu'un Chrestien ne
peut plus auoir de repos, ayant offensé
Dieu, pour aggréer aux hommes: Sçachez
que de ma vie ie ne suis plus pour obeir
en rien, de ce que vous, & qui que ce
soit, me demandera contre Dieu.

Les larmes sont si rares en ces païs, pour
ce qui est des hommes, que ie ne me sou-
uiens pas, depuis prez de neuf ans que ie
vis parmy les Sauvages, en auoir veu au-
cun pleurer, sinon dans des sentimens de
pieté, & d'une componction si viue, qu'il
faut auoüer que la grace est plus puissante
sur vn cœur animé de Dieu, que toute la
nature.

A propos de cét esprit de contrition, ie
me souuiens d'un auis que nous donna vn
bon Chrestien, nommé Pierre Ahanda-

82 *Relation de ce qui s'est passé*

tion, qui m'a paru considerable. Nous leur recommandons souuent vne priere dans laquelle estoit renfermé vn acte de contrition. Si vous nous connoissiez dans le fond de nos ames, nous dist ce bon Chrestien, vous ne nous diriez pas que pour haïr plus parfaitement nos pechez, il faille plustost se seruir d'une priere que d'une autre : Ce n'est pas icy comme en France, où vous faites conscience de mentir, mesme aux hommes : mais icy nous sommes accoustumez de tout temps au mensonge ; & en suite vous deuez craindre que nous ne mentionnions à Dieu mesme ; luy disans faussement que nous detestons nos pechez, à cause qu'il offense sa bonté uniquement aimable ; quoy qu'en effet nostre cœur ait encore son attache au peché, ou qu'au moins nous ayons plus de crainte du feu d'Enfer, que nous n'auons de veritable amour pour Dieu. Mais plustost, sans nous donner aucune forme de priere ; Dites nous que nous detestions nos pechez de tout nostre cœur, & de toutes nos forces, & que Dieu ne regarde pas sur nos lèvres, mais qu'il penetre dans le fond de nos ames, sans qu'aucun le puisse tromper :

aux Hurons, es années 1645. & 46. 83

Alors ne nous contentans pas d'une priere qui sortiroit de nostre bouche, mais employant tous les efforts de nostre cœur à haïr sans feintise, l'enormité de nos pechez, Dieu nous fera, ie croy, misericorde, & nous efforçant de l'aimer, il nous donnera la grace de l'aimer tout de bon.

Finissons ce Chapitre par les sentimens d'une mere, en la mort d'un enfant qu'elle auoit vnique. Mon Dieu, luy disoit elle, ie ne puis me plaindre de vous: mille fois ie vous ay offert & ma vie, & celle de ce mien enfant, que j'aime plus que moy; si vous preniez & l'un & l'autre, ie verrois la fin de mes maux, & la mort me seroit aussi douce, qu'elle me semble maintenant amere. Mais s'il vous plaist vous contenter de la moitié de mon offrande, que puis-je dire en ma douleur, sinon que vous estes le maistre, & que c'est à nous d'obeïr: Ce m'est assez que ie viue dans l'esperance qu'un iour vous me ferez misericorde dans le Ciel, afin que ie croye dès maintenant, que tout ce qui me peut arriuer en ce monde, venant de vostre part, ne peut estre que par amour, & pour mon bien.

Non, disoit d'autres fois cette pauvre

84 *Relation de ce qui s'est passé*

mere affligée ; ie croy que Dieu me veut éprouver de la sorte , afin de me contraindre de recourir à sa bonté. Hors l'affliction , i'estois cōme assoupie & souuent ie m'oubliois de luy : du depuis , ie ne songe qu'à luy , à cause qu'en luy seul ie retrouve le soulagement de mes peines. D'autresfois elle se disoit à soy-mesme , dans le plus fort de sa douleur : Puisque Dieu preuoyoit que ma fille deuoit mourir auāt l'vsage de raison , pourquoy l'auoit-il renduë si aimable ? pourquoy ne la prit-il à soy dés lors qu'elle parut au monde & qu'elle eut receu le Baptisme ? Ma douleur en eust esté plus supportable , & mon enfant eust esté plustost dans le Ciel : Mais sans doute qu'il a voulu que mon amour creust avec elle , afin que me la rauissant , ce me fust vn coup plus sensible. Apres tout , disoit-elle , que ses saintes volontez soient faites ; ie desire qu'elles soient les miennes , & m'y soumets de tout mon cœur.

Le sentiment de Ioseph Taondechorren , oncle de cette pauvre mere affligée , ne me paroist pas moins aimable ; lors qu'apres la mort de deux de ses petits enfans , luy estant demandé en quel estat

aux Hurons, és années 1645 & 46. 85
estoit son cœur, il respondit, que depuis
qu'il estoit Chrestien, il n'auoit iamais res-
senty la mort d'aucun de ses parens ; si
bien leurs douleurs & leurs maladies, aus-
quelles il ne pouuoit ne pas compatir:
mais qu'aussi-tost qu'il les auoit veu
morts, sa douleur auoit entierement cessé,
dans la pensée qu'ils alloient estre heu-
reux dans le Ciel, qu'ils prennoient le
deuant d'un chemin qu'il esperoit faire
luy-mesme, & qu'au iour de la Resurre-
ction, Dieu les reüniroit tous ensemble,
pour iamais plus ne se voir separez.

CHAPITRE VI.

Providence de Dieu sur quelques particuliers.

IL n'appartient qu'à Dieu de faire le
choix de ses éleus, & nous voyons en
ces païs, autant qu'en lieu du monde, que
sa prouidence est si forte dans ses condui-
tes, & si douce dans son execution; qu'au-
cun ne perira de ceux qu'il a voulu estre
l'obiet de ses misericordes, fussent-ils
seuls au milieu des tenebres, & en vn

86 *Relation de ce qui s'est passé*
lieu abandonné de tout secours.

Quantité de captifs Iroquois, que nous auons baptisé au moment de leur mort, nous en font foy : lors qu'au milieu des flammes, ils ont trouué la vie, & se sont veus enfans de Dieu : heureux dans leur malheur, dans lequel cette diuine prouidence les auoit amoureusement engagez, pour tirer leur salut de leur perte.

Il y a sept ou huiét ans, que nous auons icy baptisé vn Andastoëronnon (ce sont peuples de la langue Huronne, qui demeurent à la Virginie, où les Anglois ont leur commerce.) Depuis ce temps-là, cét homme estant retourné en son païs, nous croyons que sa foy eust deu estre estouffée au milieu de l'impieté qui y regne, & n'ayant plus aucun support, au milieu d'vne nation tout infidele, & tellement éloignée de nous, que mesme nous n'auons pû depuis cinq ou six ans, en sçauoir aucune nouuelle.

Cét hyuer nous auons appris d'vn Huron qui en est retourné, que la foy de cét homme estranger est aussi vigoureuse que iamais, qu'il en fait profession publique, & continuë en son deuoir autant que s'il

aux Hurons, és années 1645. & 46. 87
vivoit parmy vn peuple tout Chrestien.
Nous luy auions donné en son Baptême,
le nom d'Estienne, son surnom est Aren-
houta.

Le Pere Iean de Brebeuf, alla sur la fin
de l'Automne en vn lieu nommé Tan-
gouaen, où demeurent quelques Algon-
quins, & où quelques cabanes de Hurons
se sont refugiées, pour y viure plus à cou-
uert des incursions des Iroquois : car c'est
vn pais écarté, & entourré de tous costez
de lacs, d'estangs & de riuieres, qui font
ce lieu inaccessible à l'ennemy. Ce fut vn
voyage extrêmement penible au Pere, &
à vn ieune homme François qui l'y ac-
cōpagnoit : mais leur consolation surpas-
sa de beaucoup leurs peines, de trouuer
au milieu de ces forests perduës & de ces
vastes solitudes, vne petite Eglise qu'ils
estoient allez visiter : ie veux dire vne fa-
mille entiere de Chrestiens, qui trouuent
Dieu dedans ces bois, qui y viuent dans
l'innocence, & qui receurent ces deux
hostes comme enuoyez du Ciel. Le chef
de la famille, sa femme & leurs enfans ne
pouuoient se contenter de ioye, de voir
que leur cabane se faisoit la maison de
Dieu. Tous firent deuotement les deuoirs

88 *Relation de ce qui s'est passé*
de Chrestiens , y receurent les Sacre-
mens, & estimerent comme sacrez tous
les momens d'une visite si heureuse : aussi
pour les remplir utilement, tous leurs dis-
cours ne furent rien que du Ciel ; ils pro-
posent leurs doutes au Pere, ils le tour-
mentent avec amour & de iour & de
nuict, ils l'importunent saintement, &
quelque fatigué qu'il puisse estre, d'un
voyage de cinq ou six iours, à peine luy
veulent-ils permettre deux ou trois heu-
res de repos. Echon, luy disent-ils (c'est
le nom que donnent les Hurons au Pere)
tu es venu icy pour nous ; nous sommes
affamez, c'est à toy à nous rassasier &
nous faire festin : tes discours nous don-
nent la vie, Dieu parle avec toy, & il nous
dit au cœur ce qui sort de ta bouche.

Le Pere ayant passé quelques iours en
cette solitude, fut pressé de haster son re-
tour, craignant d'estre surpris des glaces
& de l'hyuer qui commençoit, & qui en
effet l'arresta en chemin, & le mit en
danger de mourir & de faim & de froid,
& de perir dans les lacs & riuieres qu'ils
auoit à passer. Ce ne fut pas sans de
bien grands ressentimens de part & d'au-
tre, que se fit cette separation : mais le

aux Hurons,és années 1645. & 46. 89
Pasteur qui a vn troupeau dispersé , est
obligé de ne pas s'arrester en vn lieu ; il
doit ses peines également à toutes les bre-
bis ; & en de semblables rencontres, nous
auons la consolation de sçauoir & de voir
par effet , que Dieu qui seul est le grand
maistre du troupeau , supplée en nostre
absence , & que ses graces & ses lumieres
ne manquent point à ceux qui entendent
sa voix , qui l'ont suiue , & qui veulent
luy estre fideles.

Ie dois icy rapporter entre les prou-
idences de Dieu , celle qui nous a paru en
l'appel à la foy , de deux Athistaëronnon,
c'est vne nation de la langue Algonqui-
ne , extrêmement peuplée , que nous ap-
pellons la Nation du feu , qui iamais
n'ont veu aucun European , & où iamais
le nom de Dieu n'a pénétré : mais il fal-
loit qu'elle rendit hōmage à Iesus-Christ,
& luy offrit quelques premices de ce que
nous esperons qu'elle sera vn iour , toute
Chrestienne. Dieu seul en connoist les
momens , & nous les attendrons avec
patience , puisque c'est son affaire , plus
que la nostre. Cependant il nous a choisi
entre mille deux ieunes hommes de
cette nation , qu'il a tiré de leur pais , &

qu'il a appelé à la foy par des voyes toutes pleines d'amour. Nous auons donné à l'un, le nom de Louys : le second s'appelle Michel, du nom de la Mission de Saint Michel, dans laquelle il demeure, son surnom est Exouaendaen.

Ils sont tous deux captifs de guerre, qui ayans esté pris assez ieunes, ont esté conseruez en vie, & ont trouué en ce pais le bon heur de la foy, qui leur fait cherir leur captiuité, plus que iamais ils n'ont senty d'amour pour leur patrie. Sur tout la conduite de Dieu sur le second, nous a paru aimable.

Il fut touché au cœur dès la premiere fois qu'il entendit parler de Dieu : mais comme ceux qui l'auoient adopté pour fils, estoient tous infideles, nous ne nous hastions pas de luy parler si tost du Baptisme, crainte qu'il n'y fust pas assez saintement disposé ; & luy n'osoit le demander, s'en estimant indigne, ou du moins ne iugeant pas qu'estant vn pauvre abandonné, nous voulussions ietter les yeux sur luy, pour vne grace dont il voyoit que nous témoignions tant d'estime. Il tombe là dessus malade d'une langueur qui l'alloit consommant, & d'une espee

aux Hurons, es années 1645. & 46. 91
de paralysie, qui nous obligea de luy parler comme à vn homme, qu'il falloit au plustost disposer pour le Ciel. Ce sont, respondit-il, les desirs de mon cœur: & si vous attendez à me baptiser, que ie meurre; volontiers ie verray la mort aujourdhuy, pour me voir au plustost Chretien.

Ses pensées depuis son Baptisme, n'estoient plus que du Ciel, il ne goustoit que nos mysteres, & n'aimoit plus d'autres entretiens sinon de Dieu. Sa maladie alloit tousiours croissant, & pour luy ravir dans le plus fort de ses miseres, l'unique consolation qui luy restoit en terre, Dieu permit que le Pere qui auoit soin de cette Mission, fust obligé de s'en absenter bien long-temps; sans que nous pussions y suppléer par autre voye; plusieurs de nos Peres estant tombez en mesme temps malades, & les autres necessaires autres part. Durant tout ce temps-là, ce pauvre languissant fut tellement abandonné des parens mesmes qui l'auoient adopté, que tres-souuent il passoit les journées entieres, sans auoir rien de quoy manger, non pas mesme quelquesfois de l'eau, pour esteindre sa soif, durant les

ardeurs plus excessiues de l'Esté. Dieu mesme qui se cache souuent à ceux qu'il aime dauantage, sembla se retirer de luy, ou au moins il ne voulut pas qu'alors ses graces luy fussent si sensibles.

En cét abandon si extreme, vne tristesse le saisist, qui le mit quasi au desespoir, n'ayant pas mesme vn homme, auquel il peust se plaindre de son mal. Pour lors il ietta ses yeux vers le Ciel, & se ressouenant de Dieu, il luy dist d'une voix plaintiue, & vous aussi mon Dieu voulez vous donc m'abandonner. A ce mesme moment il entendit comme vne voix interieure, qui luy dist pour responce: Michel ne te mets pas en peine des miseres de ton corps, souuiens-toy que ta demeure eternelle n'est pas icy, mais dans le Ciel. A ces paroles il se sent tout d'un coup consolé, & tous ses ennuis dissipéz: & dist par apres au Pere qui le retourna visiter, qu'alors vrayment Dieu auoit pris possession de son cœur, qu'alors il auoit commencé vrayment de le connoistre, & que tousiours depuis il n'enuisageoit ses miseres qu'avec ioye, se souuenant qu'en effect il seroit heureux dans le Ciel.

Sur tout il auoit conceu vne affection

aux Hurons, es années 1645. & 46. 93
tres-tendre enuers la Sainte Vierge, & ne
manquoit pas vn iour de reciter son Cha-
pelet, mesme dans le plus fort de son
mal.

Dans les discours qu'on luy auoit tenu,
il auoit esté fort touché des guerisons
miraculeuses qui se font à Nostre-Dame
de Laurette, & on luy auoit dit qu'en no-
stre maison de Sainte Marie, nous y gar-
dions vne tres-belle image de cette Sain-
te Vierge. En suite de cela il conceut
vne viue esperance que s'il pouuoit s'y
traisner, ou y estre apporté, il y esprou-
ueroit les misericordes de Dieu. Il prend
son temps vn iour d'Esté, & se hazarde à
faire, ce qu'il n'auoit pas entrepris depuis
deux ans : il sort de son Bourg & se traif-
ne le mieux qu'il peut, tantost à quatre
pates, tantost sur des potances; Mais les
forces luy manquent bien-tost. Il s'a-
dresse à la Sainte Vierge, & selon qu'il
va redoublant ses prieres, il sent ses for-
ces reuenir, avec vn surcroist de con-
fiance & de courage. Enfin il arriue chez
nous, ayant employé plus de quinze heu-
res à faire trois lieuës de chemin.

Entrant dans nostre Chapelle, son
cœur est tout remply de ioye. C'est icy,

penſe-il, la maiſon de Dieu: c'eſt icy qu'il me fera miſericorde: Mais toutesfois il n'oſe demander la ſanté. Mon Dieu, diſt-il, vous eſtes tout-puiſſant, faites vos volontez, & n'ayez pas d'égard aux miennes. Mais ie croy, & ne doute point que vous ne puiſſiez me guerir. C'eſtoit là toute ſa priere, qu'il repetoit ſans ſe laſſer, avec vne ferueur & vn reſpect, qui en donnoit à tous ceux qui le conſideroient.

Quoy qu'il en ſoit, l'effet de ſa priere nous fit paroître qu'elle auoit eſté exaucée: il ſe trouua parfaitement guery, & ce qu'il eſtima luy meſme, plus que ſa guerison, il fut alors ſi éclairé & ſi remply de Dieu, que iamais il n'auoit veu la foy ſi belle; iamais n'auoit veu ſi clairement la vanité de cette vie; iamais n'auoit tant eſtimé le bon-heur qu'il poſſedoit d'eſtre Chreſtien: Auffi eſtoit-ce de ces graces interieures dont il ſe coniouiſt avec nous, & dont il remercioit Dieu, plus que de ſa ſanté.

Il retourna en ſon Bourg dès le lendemain, ſans baſton & ſans ayde, d'un pied & d'une démarche auffi ferme, que ſi iamais il n'eũt eu aucun mal, & du depuis ſa conſtance, ſon zele, ſa deuotion, & l'a-

aux Hurons, és années 1645. & 46. 95
mour qu'il a pour ceux qui l'enseignent,
& qui luy ont appris, dit-il, à cognoistre
son Dieu; en vn mot sa vie exemplaire, &
vrayement digne d'un Chrestien, en vn
âge dans lequel la nature n'a de pente
qu'à la débauche: tout cela nous fait es-
perer qu'il n'en demeurera pas là, & qu'il
pourra vn iour estre Apostre de son pais,
& porter vn feu plus diuin dans la nation
du feu.

Quelques-vns se rangent à la foy quasi
d'eux-mesmes; les autres ne se rendent
qu'après de longues resistances: les vns
en recherchent long temps l'entrée, &
avec bien des peines, les autres se verront
dans le Ciel par vn rencontre inopiné, &
comme par hazard. La prouidence de
Dieu est égale pour tous, mais elle nous
paroist plus aimable en ceux-cy, à cause
que nous y voyons ie ne sçay quoy de
plus diuin.

La conuersion d'un bon vieillard âgé
de quatre-vingt ans, du Bourg de saint
Ioseph, est de ce nombre. Vn de nos Pe-
res estant en vne cabane d'infideles, en-
tend sonner la cloche, qui appelloit les
Chrestiens à la Messe: Il faut, dist-il, que
j'aille aux prieres; & adiousté en riant,

96 *Relation de ce qui s'est passé*
pour vn tel (nommant ce vicillard) il n'a
pas enuie d'y venir. Pour quoy non , res-
pond l'infidele: ça que i'aïlle avec toy ! Le
Pere est surpris de voir cét homme qui le
suit , & se presente pour entrer avec les
Chrestiens: mais comme il croit que ce
ne soit qu'un trait de gaillardise, il le ren-
uoye pour vne autre fois. Le vicillard at-
tend patiemment à la porte, & la Messe
finie, demande qu'on ayt pitié de luy, &
qu'au moins on luy apprenne quelque
mot de priere. Le soir il se represente, &
continuë sans se lasser des delays qu'on
luy apportoit. Enfin sa constance luy fait
trouuer entrée au lieu destiné pour les
Catechumenes. La feste de Noël estant
venuë, cét homme presse qu'on le bapti-
se: le Pere voulant éprouuer dauantage sa
foy, & differer plus long-temps son Bap-
tesme, le renuoye à nostre maison de
saincte Marie, s'il desire estre baptisé, c'e-
stoit l'obliger à vne condition impossible
au iugement du Pere, l'engageant à faire
vn chemin de cinq ou six lieuës, dans le
temps le plus rigoureux de l'année, & par
des neiges haultes de trois & quatre
pieds, d'où souuent les ieunes gens les
plus robustes ont peine de se retirer. Mais
la

aux Hurons, es années 1645 & 46. 97
la foy de ce bon vieillard luy donna des
forces, & toutes ces montagnes de nei-
ges, ne peurent esteindre sa ferueur.

Se voyant baptisé, il ne songe plus
qu'à la mort: il quitte les festins & les au-
tres diuertissemens les plus licites, crai-
gnant de s'y voir engagé en quelque fau-
te de surprise: ses pensées ne sont que de
Dieu, tâchant d'apprendre les prieres, &
se faisant instruire avec vne simplicité
d'enfant, quoy que ce fut vn homme
d'excellent iugement & de consideration
parmy les siens. Sa memoire luy estant
infidele, en vn âge plus propre à oublier,
qu'à apprendre; sa bonne volonté luy
fournit vn moyen qui luy seruit de liure
& d'escriture. Il eust recours à ceux de sa
cabane, quoy qu'infideles: Tu me feras
resouuenir de cestrois mots, disoit-il à sa
femme; & toy, s'adressant à sa fille, n'ou-
blie pas cestrois autres; & ainsi alloit par-
tageant à diuerses personnes ce qu'il vou-
loit apprendre; se le faisant repeter tres-
souuent, & retenant pour soy ces deux
mots, Iesvs taiteur, Iesus ayez pitié de
moy; qui estoit son aimable priere, &
qu'il repetoit mille fois la journée.

Alors tout le Bourg estant dans le plus

98 *Relation de ce qui s'est passé*
fort des ceremonies diaboliques , &
d'une solemnité superstitieuse, que les
infideles nomment Onnonhouaroïa,
c'est à dire, folie publique & renuerse-
ment de teste : il arriua vne puissante
émeute contre les Chrestiens , & desia
on auoit leué la hache sur celuy de nos
Peres qui a soin de cette Mission , si vn
Chrestien ne se fust ietté entre-deux ,
pour parer ou receuoir le coup : & en
effet quelques-vns furent rudement
frappez , & la hache des infideles don-
na quasi à cette Eglise vn martyr ; mais
elle ne fit son coup qu'à demy , n'ayant
tiré que le sang , & non pas la vie toute
entiere , d'un bon Chrestien , nommé
Laurent Tandoutfont.

Ce bon vieillard fraichement bapti-
sé , à la nouuelle qu'il eut de cette es-
meute , se mit à chanter incontinent à
la façon des captifs qui sont destinez
pour les flammes , accourut vers la
Chappelle où estoit le plus fort de la
sedition , disant pour le suiet de sa
chanson , J'iray auiourd'huy dans le
Ciel , ie mourray en la compagnie de
mes freres , Iesus aura pitié de moy.

En effet, il estoit proche de sa mort,

aux Hurons, és années 1645. & 46. 99
mais non pas d'une mort si violente. Il
tombe apres cela malade, & aussi-tost
enuoye querir le Pere, le prie de le dis-
poser à mourir en bon Chrestien, di-
sant qu'il ne craignoit que le peché, ou
que venant à perdre le iugement, sa
femme & tous ses parens infideles,
n'eussent recours pour sa santé au dia-
ble & aux superstitions du païs. Il les
appella tous, les exhorta à embrasser
la foy, & leur témoigna qu'il renon-
çoit à toutes les choses deffenduës aux
Chrestiens, qu'il desiroit estre enterré
en terre Sainte, qu'il mouroit volon-
tiers, & dans vne ferme esperance d'e-
stre à iamais bien-heureux dans le
Ciel: qu'ils redoutassent le feu d'En-
fer; qu'il ne desiroit plus qu'on luy par-
last d'aucune chose de ce monde, qu'il
ne vouloit songer qu'à Dieu. Et en
effet, il ne rendit plus du depuis aucu-
ne responce à sa femme & à ses enfans,
à plusieurs questions qu'ils luy firent;
son cœur demeurant tout entier pour
les choses du Ciel, & sa langue luy
estant fidele en ce poinct, iusqu'au der-
nier soupir, qu'il rendit apres ces pa-
roles, qui estoient celles de son cœur,

Iesus ayez pitié de moy.

Vn peu auant que de mourir le Pere estant seul prez de luy, ce bon Chretien luy demanda qui estoit vn ieune homme d'une rare beauté, qui se tenoit à son costé, & qui seulement à le voir, luy rauissoit le cœur de ioye. Le Pere luy respondit qu'il n'y auoit personne. Non, non, repartit-il, ie n'ay perdu ny les yeux, ny le iugement, ie le voy tout proche de toy, il t'accompagne, & ie connois à son visage, qu'il vient pour m'assister à bien mourir: ayez tous deux soin de mon ame. Nous n'en sçauons pas dauantage, mais nous n'ignorons pas que les Anges Gardiens de ces bons Neophytes, ne travaillent bien plus que nous à conduire leurs ames au Ciel.

Voicy vn coup de la misericorde de Dieu. Vn des plus grands ennemis de la foy, dans la Mission de Saint Ignace, se trouuant proche de la mort, se sent touché du Ciel, à la premiere veüe du Pere qui alloit pour luy parler de son salut. Helas, dit-il au Pere, que Dieu est bon, mesme aux impies, puis qu'il t'amene icy pour me faire vne

aux Hurons, és années 1645. ¶ 46. 101
grace à la mort, dont ie m'estois rendu
indigne : Ie luy demande pardon de
tout mon cœur, & à toy ie te demande
le Baptisme, ie deteste les pechez de
ma vie passée, & ie croy fermement
les veritez que vous preschez, autant
que cy-deuant i'en ressentois d'hor-
reur, & que ie blasphemois contr'e-
les. Hastetoy de me baptiser, car si
i'ay vescu en impie, ie veux mourir en
bon Chrestien. Le Pere est heureuse-
ment estonné; & la maladie le pres-
sant, il ne peut differer plus long-
temps le Baptisme, apres lequel le
malade tomba bien-tost comme en
vne agonie mortelle.

Vne heure auant qu'il rendit l'ame,
les infideles ayans pris à party le Pere,
& le voulans chasser dehors, ce Mori-
bon retourne tout d'un coup à foy, re-
couure la parole, prend la cause du
Pere, & son zele luy donna bien assez
de forces, pour dire à ces impies d'un
accent vigoureux, qu'ils eussent eux-
mesmes à sortir; qu'ils allassent à leurs
semblables, leur annoncer, que Dieu
faisoit misericorde à celuy qui auoit
blasphémé plus qu'eux, qu'ils redou-

102 *Relation de ce qui s'est passé*
tassent ses flammes d'Enfer, s'ils n'y
vouloient bruler pour vne eternité :
que pour luy, son ame s'en alloit au
Ciel, qu'il y seroit à iamais bien-heu-
reux, & qu'il mourroit dans cette viue
confiance des infinies bontez de Dieu.
Après cela il tourna ses paroles & ses
yeux vers le Ciel, avec des colloques
tout remplis de foy & d'amour, & en
finissant ses prieres, il acheua sa vie. Il
se nommoit François Saentarendi.

CHAPITRE VII.

De la Mission du Saint Esprit.

LE Pere Claude Pijart, & le Pere
Leonard Gareau, qui auoient hy-
uerné avec les Algonquins, sur les ri-
uages de nostre grand lac, & au milieu
des neiges qui couvrēt ces païs plus de
quatre ou cinq mois, suiuirent ces mes-
mes peuples tout le long de l'Esté, sur
les roches nuës qu'ils habitent, expo-
sez aux ardeurs du Soleil, & ainsi passe-
rent avec eux quasi toute l'année der-
niere.

Dieu voulut signaler le commencement de leur course par vne grace qu'il leur fit, les retirant tous deux des portes de la mort. Ils nous auoient quitté à la fin du mois de Nouembre : apres quatre ou cinq iournées de chemin, qu'ils eurent à combatre les vents, les neiges, & les glaces qui commençoient à se former de toutes parts, ils se virent contrains de quitter leur canot; encore éloignez plus de trois lieuës du lieu où ils pretendoient aborder. Ils se iettent dessus ces glaces, qui pour vn tēps les soustiennent avec assez de fermeté: mais qu'elle assurance sur vn paue si infidele? En vn moment tout creue sous leurs pieds, & se trouuent dans vn abisme d'eau sans fond. La terre leur manquant, ils ont recours au Ciel, & à l'assistance de la tres-Sainte Vierge: A ce mesme moment vn ieune homme de nos domestiques, qui les accompagnoit, & vn de leurs Chrestiens Sauvages, qui tous deux auoient pris le deuant, sont estonnez regardant en arriere, de les voir abismez dans ces glaces: ils craignent de perir eux-mesmes, plus qu'ils n'ont d'esperance de

pouuoir leur donner secours, ce lieu estant inaccessible. Ils leur iettent quelques cordes du plus loin qu'ils peuuent ; mais chaque effort qu'ils font pour les retirer du naufrage, ils les voyent retomber plus lourdement dans de nouuelles ruines de cette mer glacée. Enfin Nostre Seigneur les assista lors qu'ils auoient quasi perdu toute esperance ; ayans trouué vn glace assez ferme, qui les receut heureusement, d'où par apres transpercez d'eau de toutes parts, & demy morts de froid ; ils trouuerent toutesfois le moyen de se traîner de glace en glace, de danger en danger, en vn lieu d'assurance.

Il falloit qu'ils deussent tous la vie à la tres-Sainte Vierge. Trois iours apres ce ieune homme François, qui les auoit secouru si charitablement, s'égara dans les bois ayans perdu ses pistes, & les chemins que la neige nouvellement tombée auoit entierement couuert. La nuit venue augmente son mal-heur : d'arrester, c'eust esté pour le trançir de froid : plus il auance, plus il s'égare, ne scachant plus où il

aux Hurons, ès années 1645. & 46. 105
marchoit. Il est errant toute la nuit, &
iufqu'à deux heures apres midy du len-
demain, iour de l'Immaculée Conce-
ption de la Vierge. Enfin n'en pouuant
plus de froid, de faim, de l'affitude, il
s'arreste refolu à la mort. Mais pour mour-
rir dans les sentimens de deuotion, qui
alors poffèdoient dauantage fon cœur, il
eut recours à cette Mere de mifericorde,
luy recitant : *Sub tuum præsidium confu-
gimus sancta Dei genitrix* : En mefme
temps il apperçoit de loin, vn petit rayon
de chemin, & se sent vn furcroit de for-
ces, autant qu'il en falloit, pour fuiuant
cette route égarée, sortir de fon égare-
ment, & enfin retrouver les deux Peres,
& les Algonquins, qui defia l'auoient de-
fespéré, l'ayant esté chercher par tout, &
n'ayans pû le rencontrer.

Là ils se firent pour eux trois vne pe-
tite cabane d'écorces de bouleau, fous la-
quelle ils demeurerent iufqu'à la fin des
neiges, qui fut le feptième de May, & dās
laquelle ils furent confolez en leur ex-
treme pauureté, de n'y paffer aucun iour
fans y dire la Mefse, la conftance & la fer-
ueur de leurs Chreftiens, anima leur cou-
rage; leur ioye s'acreut à la veuë de quel-

ques enfans qu'ils enuoierent au Ciel, apres le saint Baptême : & pour recompenser abondamment toutes leurs peines, il plût à nostre Seigneur les benir d'un petit commencement qu'ils donnerent à l'Eglise des Achirigouans.

Outre les Nipissiriniens, auxquels depuis quelques années on auoit annoncé la foy, & dont quelques-uns de remarque estoient desia Chrestiens, il se trouua par bon-heur dans cét hiuernement, vne autre nation d'Algonquins, nommez Achirigouans; dont le païs tire vers l'Occident, approchant des peuples du Sault, des Aoueatiouaenronnon, c'est à dire qui habitent les costes de la Mer; & d'autres nations tres nombreuses, avec lesquelles ils ont leur principal commerce, & de tres-grandes habitudes. Nous souhaitions depuis long-temps de gagner à la foy quelqu'un de cette nation, afin par ce moyen de donner entrée à l'Euangile vers tous ces autres peuples, qui iamais n'en ont eu connoissance : Mais il falloit que ce fust Dieu qui fist le coup, & qui choisist son temps, lors que nous y pensions le moins.

Vn de ces Achirigouans, qui auoit en

aux Hurons, és années 1645. & 46. 107
tendu quelque chose de nostre foy, vint
se presenter à nos Peres. Je ne sçay qui me
pousse, dist-il, ie ne sçay qui m'éclaire, &
qui me touche au cœur, mais ie voy bien
que la foy est aimable, ie voy bien qu'il y
a vn Dieu, & ie me sens des forces assez
pour me resoudre à l'honorer, & à luy
obeir en tout ce que vous me direz de sa
part: Je suis à vous, parce que ie veux
estre tout à luy: Dites-moy ce que i'ay à
faire, & refusez moy de m'instruire, si ia-
mais ie refuse de vous obeir.

Nos Peres, en l'instruisant, trouuent
vn esprit tout disposé à nos mysteres, vne
volonté qui ne resiste à rien, & vn courage
qui surmonte & qui rompt dès ce premier
moment, tout ce qui peut s'opposer à la
foy: ils voyent bien que le saint Esprit
est son Maistre plus qu'eux, & que ren-
dant vn cœur si souple, il ne demande
point des longueurs, ny les retardemens
ordinaires. Ils le baptisent au bout de six
semaines, quoy que nous attendions en
la pluspart, des épreuues d'un & de deux
ans, ils luy donnent le nom de Leonard,
son surnom Algonquin est Mixisoumat: &
pour dire de luy beaucoup, & quasi tout,
en peu de mots; du depuis on n'a pas ap-

108 *Relation de ce qui s'est passé*
perçu en luy aucune ombre de faute.

Le lendemain de son Baptême, il plût à Dieu l'éprouver assez rudement: vn sien fils vnique encore à la mamelle, tomba griéuement malade: tous ses parens songent aussi tost à recourir au diable, & aux superstitions du païs. Ils reprochent à ce nouveau Chrestien, que sa foy commence bien tost à attirer le malheur dessus sa famille, qu'il quitte la priere, & que son enfant guerira. Non, non, dit-il; mais bien plutost mes prieres le gueriront, si Dieu le veut. En effet il se mit en priere, & son fils recouura vne santé si prompte, que nos Peres ont iugé que la foy de ce bon Neophyte auoit mérité cette faueur du Ciel.

Sept ou huit mois apres ce mesme enfant retomba vne autre fois malade; Ce bon Chrestien voyant sa femme & tous ses parens desolez, eût recours au mesme Medecin: Le soir en faisant ses prieres, Mon Dieu, s'écria-il, Mon fils est plus à vous, qu'à moy; disposez comme il vous plaira, soit de sa vie, soit de sa mort, car rien ne vous est impossible: le lendemain matin l'enfant se trouua parfaitement guery.

aux Hurons, es années 1645. & 46. 109

Vn autre iour faisant chemin sur les glaces de nostre grand lac, avec vn infidele, tous deux chargez de bled, autant qu'ils pouuoient en porter; son compagnon tomba si rudement, & se blessa si fort, que demeurant estendu sur la place, & saisi d'un assoupissement profond, ce bon Chrestien nescauoit plus quel conseil prendre, sinon de quitter là sa charge, & traifner comme il pourroit dessus les glaces, cét homme estropié. Il se jette à genoux au milieu de cette campagne glacée, & leuant les yeux vers le Ciel: Mon Dieu, dit-il, vous pouuez le guerir, ie vous en prie, si vous agreez ma priere. A l'heure mesme il se vit exaucé. Son camarade reuient à soy, & se leue aussi vigoureux que si sa cheute & sa blessûre n'eust esté rien qu'un songe. L'estonnement les saisit également tous deux: mais le Chrestien prend la parole, & reconnoissant bien la main qui faisoit ce coup de merueille; Mon camarade, luy dit-il, i'ay prié Dieu qu'il eust soin & de toy & de moy; c'est luy qui t'a gueri, commence auourd'huy à reconnoistre son pouuoir, & si tu veux qu'à iamais il te fasse misericorde, suy moy dedans la foy, & fay toy instruire

110 *Relation de ce qui s'est passé*
dés que nous ferons arriuez. Ils se
mettent en prieres , ils reprennent
leur charge , poursuivent leur che-
min : & cette guerison si extraordinai-
re fut sceelée de la marque de celles
qu'on doit attribuer à Dieu seul, rame-
nant à nos Peres vn bon catechumene
d'vn mauuais infidele.

Mais la ferueur du zele qui anima
l'Eglise des Nipissiriniens hyuernante
en ce mesme lieu , me paroît vn effet
non moins sensible des graces abon-
dantes du Saint Esprit , sur cette Mis-
sion qui l'a pris nommement pour son
protecteur , & qui porte son nom.

Tous les Demons & tout l'Enfer
s'estoient ce semble déchaînez con-
tr'elle : les infideles & tous les parens
des Chrestiens s'opposoient à leur foy
avec tant d'opiniaistreté ; qu'vn iour se
voyans tous ensemble , également las-
sez de tant d'attaques, ils sembloient
perdre cœur & succomber dedans ces
peines. Leur silence profond à tout ce
que nos Peres pouuoient dire pour les
encourager , leurs visages abbatus , &
leurs soupirs plains de langueur , qui
estoient toute leur responce , mon-

aux Hurons,és années 1645. & 46. III
troient assez la violence de la tentatiō,
& le peu de resolution qui leur restoit
pour soustenir le reste de l'orage qui al-
loit tousiours augmentant. Nos peres
voyans que leurs paroles n'entroient
pas iusqu'au fond de l'ame, ont leur
recours à la priere & à l'assistance du
Ciel. Apres vn long silence de part &
d'autre, voila tout d'vn coup ces Chre-
stiens éclairez tous ensemble d'vne
lumiere qui leur descend du Ciel, qui
remplit leur esprit, & anime leur cœur
d'vn courage qui leur est inconnu. Et
quoy ! dirent-ils tous de compagnie,
où sommes nous ? Que pensons-nous ?
Puisque Dieu se met avec nous, pour-
quoy craignons-nous nos foiblesses ?
Allons trouuernos Capitaines & tous
les infideles ; & qu'ils sçachent ce que
nous sommes maintenant, ce que nous
voulons estre, & quels doiuent estre
ceux qui apres nous embrasseront la
foy.

En vn mot, le Saint Esprit les posse-
da si plainement, & la ferueur de leurs
resolutions les poussa si auant dans la
nuict, qu'ils passerent quasi entiere à
s'animer de ce zele qui les emportoit,

ne trouuans plus que des douceurs, des plaisirs, & les delices de leur cœur, en tout ce qui auparauant leur paroissoit insupportable. En suite de cela ils se presentent d'eux-mesmes à faire vne confession generale. Ce fut bien assez à nos Peres de suiure les mouuemens du Saint Esprit : lors que Dieu parle au cœur, il vaut mieux que les hommes se taisent.

Après leurs deuotions, ils se leuent, tous animez, ils vont trouuer les principaux de leur nation; & le plus considerable des Chrestiens, nommé Eustache Alimoueckan, prennant la parole pour tous, poussa ses sentimens avec tant de ferueur, qu'il fut aisé de voir que Dieu seul auoit fait ce changement si prompt, qui n'auoit rien de la nature.

Vn autre bon Chrestien, nommé Estienne Mangouch, voulant rendre cette resolution encore plus publique, fit vn festin fort solennel, auquel il appella les plus notables des infideles, & ceux-là nommement, qui ont soin parmy eux des ceremonies diaboliques, & qui consultent les Demons.

aux Hurons, es années 1645. & 46. 113

Je vous ay appellez, dit ce feruent Chrestien, pour vous faire sçauoir nos desseins, & quels nous sommes maintenant. Nous estions des demy-Chrestiens, lors que vos calomnies & la crainte des hommes, nous donnoient de la peine. Perdez maintenant la pensée d'ébranler la fidélité que nous deuons à Dieu; nous serons Chrestiens tout à fait, & n'aurons plus de crainte que de Dieu seul, & du peché. Il leur fit vn discours bien long des excellences de la foy, du Paradis & del'Enfer, & des commandemens de Dieu, adioustant à chaque chose deffenduë, que pour iamais ils renonçoient à ce peché, & que plustost on leur arracheroit l'ame du corps, que de leur cœur vn consentement à vne offense contre Dieu.

Quelques infideles ayans voulu proposer leurs sentimens contre la foy, receurent des reparties si promptes & si pressantes, que pas vn n'osant plus s'opposer à eux, on fut contraint de louer leur courage; n'ayant, dit-on, qu'une chose à se plaindre d'eux; de ce que leurs parens apres leur mort, ne pourroient plus enseuelir leurs corps, selon leurs anciennes coustumes. Peu nous importe de ce qu'on fera de nos corps apres la mort, respon-

114 *Relation de ce qui s'est passé*
dirent ces bons Chrestiens : quelque part
où nous puissions estre, Dieu sçaura nous
resusciter : C'est-là l'appuy de nostre foy,
& l'vnique pensée que nous ayons pour
nos corps, apres cette vie.

Depuis ce temps-là, cette petite Eglise
a tousiours augmenté sa ferueur, & sur
tout est entrée dans des sentimens d'une
deuotioⁿ particuliere, à l'endroit de nostre
Seigneur. Quand quelqu'un me deman-
de quelque chose, où ie voy du peché,
disoit vn iour vn d'eux, ie le refuse & m'en
retire avec horreur, parce que j'aime Ie-
sus : & quand on me prie de quelque cho-
se que ie puis accorder, ie me porte à fai-
re plaisir, parce que j'aime Iesus, & ie son-
ge que c'est à luy seul, que ie veux plaire
iusqu'à la mort.

Nos Peres n'ont pas reueu la pluspart
de ces bons Chrestiens, depuis l'Autom-
ne, qu'ils furent contrains de les quitter à
plus de quatre-vingt lieues d'icy : les Ni-
pissiriniens ayans pris dessein de se diffi-
per dans les bois, tout le long de cét hyuer
dernier.

Le Pere Garreau tomba malade en
mesme temps, d'une forte fièvre, & d'une
dyssenterie, à quoy le Pere Claude Pijart
& le François qui les accompagnoit, ne

aux Hurons, és années 1645. & 46. Ils
peurent apporter autre remede, en vn
lieu abandonné de tout secours humain,
sinon de trauailler quasi au dessus de leurs
forces, ramant & de iour, & souuent dans
la nuit; portant sur leurs espaules leur
canot & leur bagage dans les faults, où
souuent on a assez de peine à se porter
soy-mesme; pour hastier au plustost le re-
tour de ce bon Pere, que sa maladie n'a-
uoit pû dispenser de ramer quelques-
fois, pour surmonter la rapidité des tor-
rens qui se trouuent en chemin; & qui
l'espace de douze ou treize iours que du-
ra leur nauigation, auoit esté continuelle-
ment exposé aux ardeurs du Soleil, aux
pluyes, aux vens, aux iniures de l'air, &
toufiours le pied dedans l'eau. Aussi arri-
ua-t'il icy tellement abbatu, que le mal
surmontant nos remedes, nous le vismes
en peu de iours si proche de la mort, que
le iugeans tombé dans l'agonie, qui dura
plus d'un iour entier, son cereueil estoit
fait, lors qu'il plut à Nostre Seigneur
nous le rendre comme resuscité, après vn
voeu que nous luy fimes en l'honneur de
la tres-Sainte Vierge.

CHAPITRE VIII.

De ce qui s'est passé à Miskou.

DEux familles de Sauvages Chrétiens, composées de seize personnes, estoient dès l'an passé habituées en ce lieu, en deux maisons séparées, & basties à la Françoisse, vne troisième plus nombreuse nous est venuë trouver au commencement de Septembre, en dessein de iouir du mesme bon-heur; quelques autres nous ont promis de la suivre au plustost, & plusieurs personnes particulières ont receu le Saint Baptisme dans l'extrême necessité en cette maniere. Le premier iour de May le Pere André Richard estoit parti de Nepigiguit dans vne chaloupe, accompagné de deux François, & d'une famille de Sauvages. Le beau temps, & le prompt depart des glaces auoit fait croire que toute la coste seroit libre, comme en effet, il la trouua iusqu'à l'entrée du Havre de Miskou, qu'il vit fermé d'un grand banc de glace. De retourner il ny auoit moyen, le vent qui estoit sauté furieusement au Nord-ouest arrestoit la chaloupe, & l'entouroit cependant d'une infinité de glaces

aux Hurons, es années 1645 & 46. 117
contre lesquelles il falloit continuelle-
ment combattre, la nuit suruient là dessus
avec vn danger euident de perdre la vie:
l'vn des Sauvages qui n'estoit encore ba-
ptisé, quoy que suffisamment instruit de-
mande le Baptisme, le Pere le luy accor-
de, puis tous d'vn commun consentement
ont recours à Dieu par l'entremise de
Nostre Dame, à laquelle ils font vœu
de ieusner & Communier en son hon-
neur, s'ils échapoient de ce danger. Io-
seph Nepseget reprend là dessus coura-
ge, allege la chaloupe, iette quelques
barils de viure sur les glaçons flottans, &
sautant sur les glaces, fait des pesées
avec le mast sous la chaloupe: le vent
s'augmente, & presse si bien les glaces
qu'elles semblerent assez feues pour se
sauuer à terre; ils y fierent leurs vies, lais-
sants le reste à l'abandon, puis à la faueur
de la Lune, & de leurs auirons, qui leur
seruoient par fois de pont dans le deffaut
des glaces, cheminerent enuiron vne
lieuë, & arriuerent à la pointe du iour à
Miskou pour y remercier Dieu, & la
Sainte Vierge de la faueur receuë: ce
qu'ils firent tout à loisir dans nostre Cha-
pelle. Ce fut icy que nostre Neophyte ne
pouuant se contenir, entretenoit le Pere

118 *Relation de ce qui s'est passé*
des sentimens de son cœur. Il est maintenant temps, disoit-il, de viure en homme de bien, puis que i'ay le bon heur d'estre du nombre de ceux qui prient: ie t'asseure que tu verras par effet, l'estime que ie fais de la priere. Il a tenu sa parole iusques à present, & s'est montré constant en de fascheuses occasions; quelques libertins l'ont importuné, leurs risées pourtant, & leurs mocqueries, quoy que picquantes, & sensibles, ne l'ont point ébranlé, on a voulu l'obliger à manger de la chair es iours defendus par l'Eglise, luy refusant toute autre nourriture, mais en vain; la faim & toutes les importunitéz, n'ont serui qu'à faire paroistre sa constâce: il fut nommé Pierre lors qu'on luy conféra les ceremonies de l'Eglise en nostre Chapelle.

- La seconde personne baptisée cette année, est vne petite fille aagée enuiron de deux ans: sa maladie nous fit consentir au desir de ses parens, qui nous l'apporterent; elle fut nommée Louyse, Dieu voulut cette petite creature pour soy, & l'appella quelque temps apres: c'est l'unique qui est morte apres son Baptisme.

- La troisieme est vne ieune femme Montagnaise, qu'on trouua dans vne de nos riuieres, si indisposée de son corps, &

aux Hurons, és années 1645. & 46. 119
si bien disposée pour ce qui touchoit l'ame, qu'on n'osa luy dénier le bien qu'elle souhaittoit, & que son mari qui est de nostre baye, luy procuroit instamment avec dessein de le recevoir luy mesme, au plustost.

Vn autre Sauvage des plus anciens de nos costes, nommé Nicétouche avoit vn bras si enflé, & remply d'ulceres que les Chirurgiens François de plusieurs navires, & les Sauvages desespéroient de sa vie, à moins que de luy couper promptement le bras, crainte que la gangrene ne gagnast iusqu'à l'espaule: ce qu'entendant l'infirmes dit resolutement qu'il aimoit mieux mourir, que de permettre mettre qu'õle luy coupast. Il nous demande le Baptisme, & ne l'eut pas plustost receu, qu'il commença à se mieux porter avec l'estonnement de tous; il iouit maintenant d'une parfaite santé, & a promis de s'habituer aupres de nous, afin qu'on dispose toute sa famille à recevoir le Saint Baptisme. Le Capitaine de nos costes qui est desia suffisamment instruit avec sa famille, nous a promis de faire le mesme.

Je ne sçay si ie dois mettre au nombre de nos familles Sauvages habituées, vne maison, ou plustost vne cabane de chari-

120 *Relation de ce qui s'est passé*
té establie proche de nous, contre nostre
attente, & lors que nous y songions le
moins; toutesfois comme elle est compo-
sée en partie de personnes estropiées, &
qui ne peuvent plus marcher, elle doit
estre plus sedentaire que toutes les autres,
lesquelles s'éloignent de nous presque
tout le long de l'hyuer pour chasser à l'es-
lan, & vne bonne partie des autres sai-
sons de l'année pour chasser aux Castors.
En voicy le commencement. Vn ieune
esclaué aagé d'environ 23. ans, Esquimau
de nation, pris en guerre, il y a treize ans,
seruoit de valet à vne famille de Sauua-
ges; ce pauvre captif tombe malade en
la cabane de son maistre, proche de no-
stre nouvelle habitation, & est réduit à
telle extremité qu'il ressembloit plustost
à vne squelette, qu'à vn homme viuant:
les os auoient desia persé la peau en quel-
ques parties de son corps, & pour comble
de son malheur, quelqu'vn de ceux qu'il
auoit nourry l'espace de plusieurs an-
nées, par ses fatigues de la chasse, auoit
par vne cruelle compassion préparé vne
corde pour luy oster ce qui luy restoit de
vie: le Pere Martin Lyonnes qui estoit
seul en nostre maison auerti de cette re-
solution, s'oppose courageusement à ce

aux Hurons, es années 1645. C. 46. 121

qu'elle ne fust executée, remonstre que Dieu estoit grieusement offensé par semblables actions, & craignant que quelque funeste coup de hache ne tombast sur la teste de ce pauvre languissant, le fait promptement porter dans nostre maison, le place sur vn liét, l'instruit, & en eut vn tel soin qu'il commença dans peu de semaines à se mieux porter: il demande de retourner en la cabane de son maistre, où il n'eut pas seiourné quelques iours, qu'il retombe plus malade qu'auparavant: son infection le rendoit insupportable, on le iette hors la cabane, & est abandonné des siens, il a recours au Pere, le fait demander, on l'assiste, j'arrive là dessus à Nepigiguit, nous visitons ce pauvre abandonné, qui persiste à demander le Baptisme, nous acquiesçons à sa demande, & de plus luy faisons promptement dresser vne cabane dans nostre petite cour avec vn feu entretenu: ce qu'ayant considéré son maistre qui estoit sur le poinct de partir, nous dit en presence de plusieurs Sauvages, qu'il ne pouvoit emmener quand & soy son esclave, sans le mettre en euident danger de mourir en sa chaloupe, qu'il nous le donnoit, & nous transportoit tout le droit qu'il

auoit sur luy, que nous en eussions soin, & qu'il seroit tousiours nostre, s'il retournoit en santé. Cecy se passa sur la fin du mois d'Octobre, & trois mois estant écouléz, il recouura vne si parfaite santé, que l'ayant presté à vne de nos familles Chrétiennes, il tua sur la fin de l'hyuer plus d'une douzaine d'eslans.

Le soin que nous prîmes de ce pauvre abandonné donna occasion à quelques Sauuages de degrader à vn jet de pierre de nostre maison, deux femmes fort vieilles, & incommodées que nous auions baptisées vn peu auparauant, l'une desquelles voyoit iusqu'à la troisième génération; & si la veuë ne luy diminuoit notablement tous les iours avec l'esprit, elle verroit dans peu de temps iusqu'à la quatrième: l'autre n'estoit pas si aagée, mais pour le moins aussi incommodée à raison des vlceres qui luy mangeoient vne jambe, l'une & l'autre estoient dans l'impuissance de marcher: nous ne voulusmes pas les laisser mourir de misere deuant nos yeux, ny faire instance qu'on les remarquast, crainte que le refus, que nous eussions fait de les assister, n'eust donné occasion à ces barbares de leur décharger plustost vn coup de hache sur la teste, que

aux Hurons, es années 1645. & 46. 123
de prendre la peine de les traifner sur la
neige tout le long de l'hyuer; on leur
dresse donc vne cabane, puis nous les
pouroyons de nourriture, & de quel-
ques autres commoditez; mais comme la
nourriture n'est que la moitié de la vie
en ce pais, où l'hyuer est froid extraordi-
nement, & que nous n'auions que deux
ieunes seruiteurs pour nous fournir de
bois, & faire les autres choses necessaires,
nous fumes contrains de changer nos
plumes en des haches, pour apprendre le
mestier de buscheron, afin d'entretenir
iour & nuict vn feu capable d'échauffer
des personnes, qui sembloient tousiours
porter vn fais de glaçons. Que leurs pa-
rens furent trompez au commencement
de l'Esté, lors qu'ils trouuerent en assez
bonne santé celles qu'ils croyoient auoir
esté mises en terre il y auoit plusieurs mois,
ils les emmenerent quand & eux à l'Isle
persée, & à grande peine la plus vieille eut
elle esté portée à terre, que ses plus pro-
ches la rembarquerent, & l'emmenerent
en nostre maison, pour luy faire dès le
milieu de l'Esté reprendre son quartier
d'hyuer. Vne autre estropiée des deux
iambes dès son enfance nous fut emme-
née en mesme temps, & huit iours apres

124 *Relation de ce qui s'est passé*
vn estropié d'un bras: voila le commen-
ment de nostre cabane de charité, qui
peut tenir lieu d'une quatrième famille,
qui sera plus assidue auprès de nous que
toutes les autres. Retournons au chef de
nostre troisième famille, nommé en Sau-
uage Ouandagareau, qui a esté en son
Baptême appelé Ignace, par Monsieur
Desdames, qu'il a choisi pour son parrain,
au nom de Monsieur l'Abbé de la Mag-
delaine, & de Messieurs de la Com-
pagnie de Miskou, qui nous entretien-
nent nostre nouvelle habitation, établie
seulement pour la conversion des Sauva-
ges. Cét homme avoit desja procuré par
avance le Baptême à sept de ses enfans,
& maintenant il possède avec sa femme
son fils aîné, & son cadet, le même
bien, qu'il avoit procuré à ses autres en-
fans. Le bon exemple des Montagnais
avec lesquels il a accoustumé de passer
une bonne partie de l'Esté, luy a esté un
puissant motif pour s'assujétir aux loix de
l'Evangile. C'est un homme fort doux,
modéré, estimé tant de ceux de sa nation,
que des Montagnais, ennemi des débau-
ches, & amy de tous les François: ce qui l'a
fait choisir ce Printemps avec le Capitai-
ne de Tadoussac, & le Capitaine de la Baie

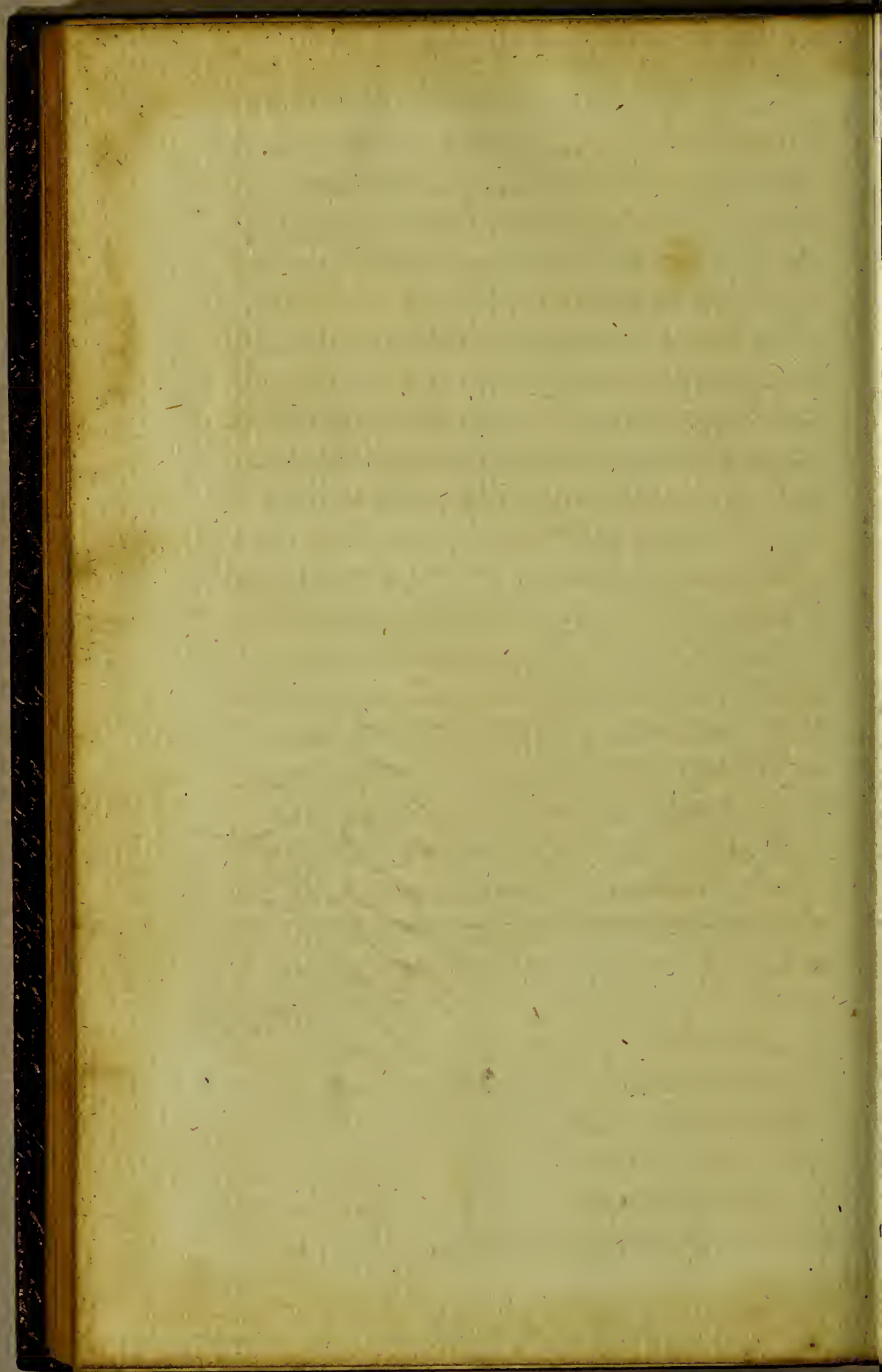
aux Hurons, *és années 1645. & 46.* 125
des Chaleurs, pour estre mediateur de la
paix entre les Betfamites qui habitent les
terres du costé du Nort à 60. lieuës au des-
sous de Tadoussac, & les Sauvages de nos
costes, & de celles de l'Acadie, qui se por-
toient vne haine mortelle. Cette paix fut
conclüe à l'Isle Persée, au commencement
du mois de Iuillet, où par bon-heur ie me
rencontray, à dessein d'assister tant les Sau-
uages, que les equipages de huit Nauires
François destituës de tout secours spirituel.
Voicy quelle fut la disposition plus pro-
chaine pour rēdre cette paix de longue du-
rée. Le Capitaine de Tadoussac nōmé Si-
mon Nechabeouit, ou autrement Boyer,
me vint trouuer le Samedy dernier iour de
Iuin, pour me prier de le reconcilier le len-
demain matin lay & toute sa troupe avec
Dieu, par le moyen du Sacrement de Pe-
nitence: i'aquiesce à sa pieuse demande, à
condition toutesfois, qu'il aduertiroit ses
gens de s'expliquer en la langue Algon-
quine, & non Montagnaise, laquelle ie n'e-
stimois entendre suffisamment pour leur
donner satisfaction; à grande peine auois-
je paré l'Autel dans la tente de l'Admiral
des Nauires pour y celebrer la sainte Mei-
se, que ce bon Capitaine se jette à mes
pieds, les mains jointes avec vne grande

126 *Relation de ce qui s'est passé*
modestie, les autres Sauvages plus âgés le
suiuent, puis les ieunes gens, & enfin les
femmes; ils assistent apres s'estre confessés,
à la sainte Messe, à la fin de laquelle quel-
ques-vns communierent avec les Fran-
çois: ie leur fis chanter en suite leurs prie-
res en langue Algonquine, & afin que les
Sauvages de nos costes n'eussent occasion
de se plaindre, quoy qu'ils fussent peu de
Chrestiens presents, ie ne laissay pas de leur
faire chanter les mesmes Prieres en leur
langue, & sur les mesmes chants. Nos
François nouuellement arriués de France
qui n'auoient iamais veu de Sauvages fre-
quenter les Sacrements, & encore moins
entendu chanter les Prieres ordinaires de
l'Eglise en langue Sauvage, pour ne fre-
quenter nostre nouvelle habitation éloi-
gnée de trente lieuës de l'Isle Persée, fu-
rent si sensiblement touchés de deuotion
que plusieurs en pleuroient de tendresse:
d'autres disoient qu'il leur sembloit estre
transportés en quelque Conuent de Reli-
gieuses, tant les Sauvages chantoient me-
lodieusement: quelques-vns asseuroient
qu'ils ne se fussent ennuyés de les enten-
dre chanter depuis le matin iusques au soir.
Ces nouueautez sont fort agreables du cõ-
mencement; mais pour nos François hy-

aux Hurons, es années 1645. & 46. 127
uernans qui demeurent en nos habitatiōs,
& sont accoustumés à voir & entendre
choses semblables, & à assister quelques-
fois aux instructions qu'on fait toutes les
Festes & Dimanches, aux Sauvages de
Nepigiguit, ils s'ennuiroient à la fin de si
longues deuotiōs. Apres que ces bōs Chre-
stiens eurent satisfait à leur deuotion, ils se
disposèrent à traiter de la paix plus par ef-
fet, que par paroles, le Capitaine des Sau-
uages de nos costes avec Ignace Ouauda-
gareau chargent vn ieune homme d'vn
sac de pourcelaine; deux autres portent sur
leurs espaules deux douzaines de couuerres
neufues, quelques-vnstreize belles arque-
buses, de la pouldre, du plomb, & quel-
ques épées plus longues, & larges, que les
ordinaires; puis firent tout porter dans vne
grande cabane, où plusieurs Sauvages
Montagnais, Algonquins, trois de la natiō
des Sorciers, & deux Betfiamites estoient
assemblés. Le Capitaine de nos costes
prend la parole, au nom des Capitaines de
l'Acadie, & de la Baye de Rigibouctou son
parent, desquels il dit auoir commissiō de
traiter la paix, asseurent qu'ils auoient tous
banny de leurs cœurs l'ancienne inimitié,
en confirmation dequoy ils offroient tous
ces presens pour témoigner leur bonne af-

128 *Relation de ce qui s'est passé, &c.*
fection. Simeon Boyer qui seruoit comme
de truchement aux Betiamites, respond,
qu'ils acceptoient les presents, qu'ils ne se-
roient à l'aduenir qu'un cœur: puis fit ap-
porter bon nombre de paquets de peaux
de castors, dont il fit present. Le reste de la
journée & quelques autres suivantes se
passerent en dances, & festins; nous espe-
rons que cette paix contribuera beaucoup
à augmenter la gloire de Dieu, veu que
tous nos Sauvages semblent auoir de l'in-
clination à receuoir le saint Baptême,
qu'ils recherchent comme un souuerain
remede à leurs indispositions, & maladies.
C'est ce que j'ay recognu en deux Missions
que j'ay fait à l'Isle Persée, comme aussi le
Pere André Richard en celle qu'il fit ce
Printemps en la Baie des Chaleurs, & le
Pere Martin Lyones en celle de la Baie
de Miramichi, d'où il retourna tres satis-
fait des Sauvages, qui se plaisent par tout
à entendre parler des mysteres de nostre
sainte Foy.

F I N.



EA 647

L197r

C. 2







HT